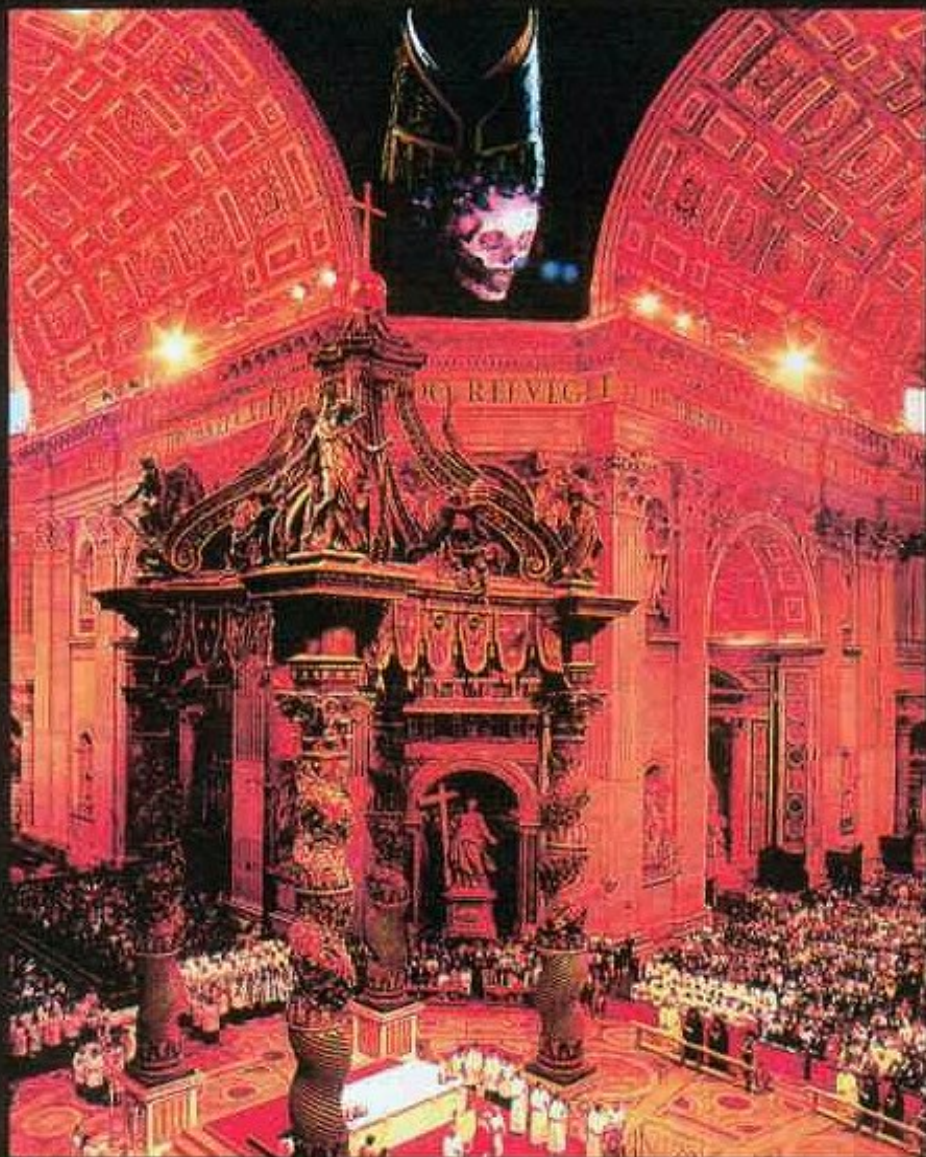


Pour les esprits critiques



Tome 1

Qui se cache
derrière le Saint-Siège ?

Gabriele Würzburg

Pour les esprits critiques

Qui se cache
derrière le Saint-Siège ?

Tome 1

Éditions Gabriele-Verlag Das Wort

1^{ère} édition en français : juin 2006

© Éditions Gabriele-Verlag Das Wort

Traduit de l'allemand

Titre original :

*„Nur für kluge Köpfe und gute Analytiker.
Wer sitzt auf dem Stuhl Petri?“*

Pour toute question se rapportant au sens,
l'édition allemande fait référence

Tous droits réservés

ISBN: 3-89201-227-X

Le contenu du livre que vous tenez entre les mains est explosif ! Tous ceux qui se demandent en quoi le spectacle médiatique qu'offre le Vatican est en rapport avec Jésus, le Christ, risquent pourtant d'être fort étonnés en constatant à quel point l'enseignement de l'Église et sa structure ont leur source directe dans l'idolâtrie païenne. Cette idolâtrie païenne s'est servie du christianisme comme d'une couverture pour duper l'humanité pendant des siècles.

L'Église intervient aussi bien dans la vie privée des individus que dans la sphère publique et menace des supplices de l'enfer éternel tous ceux qui ne lui font pas allégeance. Certains feront peut-être remarquer que s'il en fut bien ainsi par le passé, ce n'est plus le cas aujourd'hui et que les choses ont changé. Il n'en est rien ! Peu de gens savent que l'Église continue de véhiculer les mêmes idées, jusque dans ses documents officiels les plus récents. Mais tout cela n'a absolument rien à voir avec Jésus, le Christ, avec son enseignement simple et génial !

C'est contre cette usurpation du nom de Jésus que des chrétiens des origines ont voulu s'élever et réagir en rétablissant la vérité. Ils l'ont fait à travers une série d'émissions radio diffusées dans de nombreux pays, au cours de laquelle ils se sont demandés qui se cache derrière le Saint-Siège, comment celui-ci a pris naissance et s'est comporté par le passé, ce que sont ses desseins et ce qu'il nous réserve dans l'avenir.

Ce premier tome reprend, dans un style rédactionnel, le contenu des cinq premières émissions de cette série.

Sommaire

En guise de prologue

1 La dictature du Saint-Siège

Dictature du Saint-Siège et religions sacerdotales païennes - Contradictions flagrantes - L'Ancien Testament et le Nouveau enseignent-ils la vérité ? - L'origine païenne de la caste des prêtres - Cultes, rites, pratiques magiques, sacrifices d'hommes et d'animaux - Les vrais prophètes de Dieu - Ne pas manger de viande et de ne pas tuer les animaux ? - Peut-on croire les paroles prêtées à Moïse - Les « vêtements sacrés » ? - En opposition avec Jésus - Sacrifices rituels actuels - Animaux sacrifiés en laboratoires - Dieu n'a jamais changé - Les religions de l'Antiquité et de la caste des prêtres païens - S'opposer au point de vue de l'Église et des prêtres, c'est signer son arrêt de mort - Les préceptes criminels énoncés dans l'Ancien Testament - Foi et édifices majestueux - L'Église instaure la peur - Église et dictature - L'issue au dilemme : « Sortez de cette cité, ô mon peuple ... »

2 Le culte païen des sacrifices

Le culte païen des sacrifices et l'aspiration au pouvoir de la caste des prêtres - Qui a vraiment rédigé le Pentateuque ? - Aux origines de la caste des prêtres - Le peuple d'Israël a adopté de nombreuses coutumes païennes - Les récits de la Bible attribués à Moïse - La caste des prêtres a introduit ses propres conceptions religieuses dans le judaïsme - Les prêtres ont obtenu un pouvoir de domination perpétué par la menace - Dieu a-t-il vraiment parlé par Moïse ? - Non-respect des lois religieuses et peine de mort - Les préceptes de l'Église en matière d'habits sacerdotaux - Jésus à propos des pharisiens et des docteurs de la loi - Jérémie avait prophétisé la falsification des écritures - Ancien Testament et sacrifices - Jésus en faveur des animaux - Ancien et Nouveau Testaments : « la vraie parole de Dieu » ? - Le Dieu de l'Ancien Testament est un Dieu païen et cruel - Contradictions entre l'enseignement de l'Église et celui de Jésus.

3 *Quelques thèmes édifiants*

Les premiers chrétiens étaient-ils végétariens ? - Jérôme et le vrai visage du Saint-Siège ? - Sortir de l'Église : Comment s'y prendre ? - Les privilèges des prêtres imposés par la force ? - Reformulation du 5ème Commandement et dérives - L'eucharistie ou la pratique païenne du sacrifice sanglant - La guerre : théâtre de sacrifices sanglants - L'hypocrisie de l'Église catholique - Éloge de l'inquisition - Génocide en l'Amérique du sud - La superstition institutionnalisée - Les « indulgences » - Contradictions, non-sens et absurdités - Le « représentant de Dieu sur Terre » ne devrait-il pas être maître des éléments ? - Nous n'avons nul besoin d'Église mais de Jésus, le Christ - L'Esprit puissant de l'Amour habite en chacun de nous.

4 *Les chrétiens des origines*

Les chrétiens des origines étaient les successeurs de Jésus, le Christ - Les communautés chrétiennes primitives - Prophètes, instructeurs, guérisseurs - Plus de pouvoir pour les évêques et les prêtres - Le christianisme des origines gangréné par des cultes païens - Le rôle essentiel de Paul dans le détournement de l'enseignement de Jésus de Nazareth - Diffamations, persécutions, tortures et assassinats - Le pouvoir dictatorial et totalitaire des évêques - L'empereur Constantin et l'Église d'État.

5 *Refuser le culte de Marie*

Refuser de prendre part au culte de Marie et d'adorer les saintes reliques, c'est encourir la damnation éternelle - Comment une dictature impose sa domination à une démocratie - Le culte catholique de la vierge en tant que « mère de Dieu » - L'enfantement immaculé de Dieu par la vierge Marie - Refuser de croire aux reliques des saints - Lugubres superstitions de notre époque - Qui est assis sur le trône de Pierre ? - Ciel, l'Enfer et prédestination en l'Église protestante - Une doctrine religieuse qui dénie à l'homme son libre arbitre - La caste des prêtres et la démocratie.

... Encore quelques mots : Lettres au Pape

En guise de prologue

Chers lecteurs,

Vous êtes en possession d'un livre dont le contenu est percutant voire explosif ! Ceux d'entre vous qui, aux vues du spectacle médiatique donné par le Vatican, avaient déjà des doutes sur le fait que toute cette mise en scène ait un quelconque rapport avec Jésus, le Christ, seront encore plus étonnés de constater à quel point l'enseignement et la structure de l'Église sont imprégnés de rites et de cultes païens et en découlent directement. Il a suffi à l'Église d'y apposer le label « chrétien » pour lui permettre de mener l'humanité par le bout du nez depuis des siècles.

En menaçant des feux de l'enfer et de la damnation éternelle quiconque ne se soumet pas à ses lois, l'Église intervient massivement dans la vie de chaque individu ainsi que dans le cadre de la vie publique et collective. Il va sans dire que tout cela n'a rien à voir avec Jésus, le Christ, avec Son enseignement simple ni avec le Christianisme des origines !

Tout individu a le droit de croire en ce qu'il veut et chaque institution celui de propager la doctrine qui lui correspond. Cependant, les chrétiens des origines s'estiment moralement autorisés à dénoncer le fait qu'une institution se réclame de Jésus-Christ alors que son enseignement et ses activités n'ont rien à voir avec ce que

ce dernier a enseigné et vécu, et même le contredisent.

Certains penseront peut-être que le fait de fréquenter l'institution catholique ne peut nuire à personne et qu'au moins cela donne droit à un enterrement décent. Prudence toutefois ! Car, dans un tel cas, n'oublions pas qui nous enterre et qui nous accompagne pour le dernier voyage. N'oublions pas que c'est à la damnation éternelle que les représentants des institutions ecclésiastiques nous destinent en nous déposant dans la tombe ! Car, selon l'enseignement de l'Église tous ceux qui, au cours de leur vie terrestre, n'ont pas strictement respecté ses dogmes et ses règles, sont voués à la damnation éternelle. Et, de fait, qui connaît véritablement ces règles ? L'oraison funèbre qui s'élève de la bouche du prêtre, aussi belle soit-elle, ne change rien à l'affaire. Qui se laisse enterrer par le diable...

La série d'émissions qui a servi de base à ce livre s'intitule « Pour les esprits critiques: Qui se cache derrière le Saint-Siège ? » Elle a déjà suscité bon nombre de réactions et de commentaires surpris dont celui-ci revient le plus souvent : « Mais personne n'est au courant de cela ! »

Aujourd'hui, à travers ce livre, il est donné à chacun la possibilité de s'informer sur la face cachée de l'Église. Le lecteur avisé saura utiliser ces nouvelles informations à bon escient pour sa propre réflexion.

La série d'émissions auxquelles il est fait référence

ci-dessus tente de répondre aux questions suivantes :
« Qui, en fait, se cache derrière le Saint-Siège ? Comment est-il apparu ? Quel dessein poursuit-il et à quoi devons-nous nous attendre de sa part ? »

Le tome 1 du livre « Pour les esprits critiques. Qui se cache derrière le Saint-Siège ? » reprend dans une version écrite légèrement retravaillée, le contenu des cinq premières émissions de cette série.

La dictature du Saint-Siège

La dictature du Saint-Siège est inspirée des religions sacerdotales païennes - L'Ancien Testament regorge de contradictions flagrantes

Ceci est le premier chapitre d'une série qui vous est proposée par les chrétiens des origines dans la Vie Universelle. Les chrétiens des origines ne sont pas plus de confession catholique que de confession protestante. Leur seule référence en matière de foi, est le Christ qui, en tant que Jésus de Nazareth, a donné aux hommes, il y a deux mille ans, un enseignement pratique et génial conduisant celui qui l'accomplit au bonheur, à la liberté et à la paix.

Chers amis lecteurs, allez-vous trouver des points communs entre Jésus de Nazareth, le révolutionnaire spirituel, le jeune homme du peuple, et le Saint-Siège enferré dans des dogmes, des rites et des cultes poussiéreux mis en scène dans un décorum rutilant et grand-guignolesque ?

A vous d'en juger.

Selon le Saint-Siège, Dieu est définitivement muet. En effet, en l'an 2000, le cardinal Ratzinger, alors préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, a exprimé ce qui suit dans un document ayant pour titre « Dominus Iesu¹ » : « *On ne doit plus attendre de*

¹ Déclaration « *Dominus Jesu* » du 6 août 2000 sur l'unicité et

nouvelle révélation publique. »

Si le futur pape dit de telles choses c'est que l'Eternel ne s'est jamais laissé museler par qui que ce soit et qu'il veut interdire cette vérité. En effet, de tout temps, Dieu s'est exprimé à travers des personnes choisies par Lui dont Il a fait ses porte-parole et c'est ce qui se passe à nouveau aujourd'hui où Dieu s'adresse aux hommes à travers une femme qu'il nomme Sa prophétesse et ambassadrice, Gabriele de Würzburg.

Et précisément, quand la parole vivante de Dieu s'exprime à propos du Saint-Siège, c'est pour le démasquer et révéler son véritable visage.

Au cours des premiers mois de l'année 2005, le monde entier a assisté en spectateur au déroulement d'une superproduction réalisée en direct depuis le Vatican, à Rome. Celle-ci s'est déroulée en 2 épisodes ; 1^{er} épisode : agonie et trépas de l'occupant du Saint-Siège. 2^e épisode : nomination de son successeur. Au cours des innombrables péripéties qui ont accompagné ces deux événements sur plusieurs mois, les noms « Jésus » et « Christ » n'ont été prononcés qu'à de rares exceptions. Par contre, ils ont donné lieu à une débauche de moyens gigantesques ainsi qu'à un déploiement de faste et de richesse pour le moins impressionnant.

Au risque de passer pour des empêcheurs de tourner en rond, nous allons prendre ici le risque de nous distancier du climat de vénération béate qui a accompagné les événements que nous venons d'évoquer pour mieux nous pencher, de manière critique, sur un phénomène qui a vu la presse du monde entier cautionner cette mise en scène et même lui apporter son soutien partisan dans le but de susciter la sympathie quand ce n'est pas l'adhésion à cette mascarade. Pour aider au réveil de l'esprit critique, nous allons soulever ici plusieurs questions, comme celles-ci : Que se cache-t-il vraiment derrière le Saint-Siège qui se fait aduler par les foules du monde entier ? Quel visage le Saint Siège a-t-il montré par le passé ? Quelles sont ses véritables intentions ? Et qu'a-t-il encore à nous apporter ?

*L'Ancien Testament et le Nouveau enseignent-ils la vérité
« fermement, fidèlement et sans erreur » ?*

Pour nous aider à clarifier ces questions, nous nous appuyerons sur un document daté du 6 août 2000 et publié par la Congrégation pour la doctrine de la foi, placée alors sous la direction de l'actuel locataire du Saint-Siège, à savoir Mgr Ratzinger. Ce document que nous avons déjà évoqué a pour titre « Dominus Jesu ». Voilà ce qu'on peut y lire à propos de la Bible :

«.....la Constitution dogmatique sur la Révélation divine du Concile Vatican II enseigne: « Notre sainte Mère l'Église, de par sa foi apostolique, juge sacrés et canoniques tous les livres tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l'inspiration de l'Esprit-Saint², ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même »³. Ces livres « enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu pour notre salut a voulu voir consignée dans les Lettres Sacrées»⁴.

Selon Mgr Ratzinger et la Congrégation pour la doctrine de la foi, c'est donc bien sur la Bible – Ancien et

² cf. Jn 20,31; 2 Tm 3,16; 2 Pt 1,19-21; 3,15-16

³ Conc. OEcum. Vat. II, Const. dogm. Dei verbum, n. 11

⁴ Ibid

Nouveau Testaments – que repose la légitimité du Saint-Siège et de Son action.

Certains feront remarquer qu'il s'agit d'une évidence partagée par tout un chacun. En sommes-nous vraiment si sûrs ? Et qui s'est déjà penché sur les conséquences qui découlent de ce constat ?

L'origine de la caste des prêtres est païenne. La fonction des prêtres est « d'adoucir » l'humeur des dieux. La religion a toujours été tournée vers l'extérieur : cultes, rites, pratiques magiques, sacrifices d'hommes et d'animaux

Dans le Nouveau Testament se trouvent de nombreux passages relatant les actes et les paroles de Jésus. Par exemple, dans Matthieu (Mt 23, 8), on peut lire : «...ne vous faites pas appeler maître car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères. N'appellez personne sur la Terre votre Père car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. »

Si Jésus tient de tels propos, à l'époque, c'est précisément parce qu'il a constaté à multiples reprises que les docteurs de la loi et les pharisiens aiment se faire appeler « maître ». Et les docteurs de la loi d'hier ont aujourd'hui pour nom « prêtres », « pasteurs », « évêques », « cardinaux » ou « Saint-Père » bien que, selon les dires de Jésus, personne ne devrait se faire appeler Père.

Aujourd'hui, la loi c'est donc l'Ancien et le Nouveau Testaments, la Bible, ainsi que tous les documents qui fixent les conditions d'exercice de la foi selon le dogme catholique. Un docteur de la loi, c'est donc une personne versée dans la connaissance de la loi. De nos jours, ces personnes sont appelées théologiens et pour être prêtre, il faut être théologien.

Ainsi, les paroles de Jésus qui nous sont rapportées nous apprennent qu'il était opposé aux docteurs de la loi. Mais pourquoi ? Et bien, parce que la théologie se rapporte à l'enseignement de l'institution Église, mais n'a rien à voir avec Dieu.

En son temps, Jésus disait déjà que les docteurs de la loi, en orientant les gens sur l'enseignement dogmatique professé par la caste des prêtres, leur fermaient les portes du Royaume des cieux. A notre époque, les docteurs de la loi se réfèrent toujours à cet enseignement, à cette différence près que, celui-ci, au cours des siècles, n'a fait que croître, devenant si compliqué et rempli de contradictions, qu'il faut des années et des années à un cerveau bien entraîné pour en saisir intellectuellement la complexité. Pourtant, le projet de Jésus était à l'opposé, d'une simplicité déconcertante, puisqu'il affirmait que chaque homme est en mesure d'entrer en relation avec Dieu, notre Père céleste. D'ailleurs, pour le mettre à la portée de tous et des gens les plus simples, Jésus a utilisé de symboles et de paraboles compréhensibles par le premier venu.

Depuis la nuit des temps, il existe des prêtres, ces gardiens du dogme et de la loi que Jésus réprouvait. On trouve trace de leur existence chez les peuples qualifiés abusivement de « primitifs » comme dans les civilisations plus avancées de l'Antiquité au Moyen-Orient, en Asie ou dans les civilisations du pourtour méditerranéen. On

connaît, par exemple l'importance de la caste des prêtres dans l'Égypte antique, et leurs cultes, leurs rites, leurs croyances, leurs pratiques ayant trait à la magie, sont assez bien connus.

Dans la plupart de ces religions, Dieu interfère directement dans la vie des hommes, sur le plan matériel, et c'est donc sur ce plan que se situe la relation de l'homme avec le ou les dieux. Ainsi, le rôle du prêtre consiste le plus souvent à amadouer Dieu, à obtenir son indulgence ou sa bienveillance par des actes symboliques ritualisés parmi lesquels les sacrifices tiennent une place prépondérante. Il n'est donc aucunement question ici de transformation intérieure de l'être humain, mais de pratiques extérieures ritualisées et symboliques.

Au temps d'Abraham, on célébrait des festivités destinées à honorer les divinités dont on croyait qu'elles habitaient dans des temples. Des serviteurs humains, choisis selon des critères bien précis, par exemple leur degré de pureté, étaient attachés au service du temple, et donc des dieux, parfois leur vie durant. Le plus souvent, le roi ou la reine régnant sur la ville ou le pays était aussi le représentant sur Terre de ces dieux et divinités.

En Mésopotamie, l'interprétation des signes et la divination étaient partie intégrante de la religion. Les sacrifices d'animaux étaient sensés adoucir les dieux. Certaines indications semblent même indiquer que les Phéniciens, descendants des Cananéens, allaient jusqu'à

sacrifier aux dieux des enfants, premiers-nés le plus souvent. En Mésopotamie, le roi était aussi le représentant des divinités et une grande part de ses attributions consistait à organiser les cérémonies sacrées destinées à tenir éloigné le mal et à attirer la clémence des dieux. Aujourd'hui, toutes les pratiques de cette nature sont qualifiées de païennes.

Pratiquement tous ces cultes étaient célébrés dans des temples, bien que certaines cérémonies religieuses se soient également déroulées dans des grottes ou sur des monticules sacrés. On considérait alors que les dieux habitaient dans les temples où ils étaient représentés sous forme de statues. Les prêtres avaient pour tâche de les servir. Il y avait différentes sortes de prêtres aux fonctions multiples telles que l'administration, l'exorcisme, l'interprétation des oracles, les sacrifices, etc..... Ainsi, les historiens ont aujourd'hui la conviction que le père d'Abraham servait dans un temple où il était responsable de la fabrication des statues.

*Les vrais prophètes de Dieu ainsi que Jésus de Nazareth
ont toujours mis les hommes en garde contre les prêtres*

Bien après la mort d'Abraham, la conception selon laquelle il fallait amadouer les dieux au moyen de sacrifices était encore largement répandue parmi les peuples du Moyen-Orient (et d'ailleurs). Dans la plupart des cas, ce sont des animaux qui étaient offerts en sacrifice mais parfois ce furent également des hommes.

Ces pratiques étant totalement contraires à la volonté de Dieu, il n'est pas étonnant que dès cette époque les prophètes les plus anciens aient mis le peuple d'Israël en garde contre les prêtres et leurs pratiques. C'est ainsi qu'on peut lire par exemple, ce qui suit, dans la Bible (Dt 12, 31) :

« A cause du Seigneur ton Dieu, tu n'agiras pas à leur manière, car tout ce qui est une abomination pour le Seigneur, tout ce qu'Il déteste, ils l'ont fait pour leurs dieux : même leurs fils et leurs filles, ils les brûlaient pour leurs dieux ! »

Et dans Jérémie (Jr 2, 8), il est écrit :

« Les sacrificateurs n'ont pas dit : Où est l'Éternel ? Les dépositaires de la loi ne m'ont pas connu, les pasteurs m'ont été infidèles. »

De tout temps, les sacrifices sont restés l'apanage de la

caste des prêtres.

Mais certains ne manqueront pas de faire remarquer que si Dieu a manifesté sa réprobation envers les prêtres par la bouche des prophètes, comme cela vient d'être rappelé, alors Il est en contradiction totale avec ce qu'Il aurait également lui-même exprimé à travers Moïse puisque la Bible rapporte ce que Dieu aurait confié à Moïse en matière d'habillement des prêtres, d'abattage des animaux ou concernant la façon de mener la guerre et de se conduire envers les ennemis d'Israël.

Ainsi, dans Moïse (Dt 29, 38-39) on peut lire :

« Voici également ce que tu apprêteras sur l'autel : des agneaux âgés d'un an, deux par jour, perpétuellement. Le premier agneau, tu l'apprêteras au matin et le second tu l'apprêteras au crépuscule. »

Alors que chez Jérémie (Jr 7, 22) il est écrit :

« Quand j'ai fait sortir vos pères du pays d'Égypte, Je ne leur ai rien dit, rien demandé en fait d'holocauste et de sacrifice »

Ainsi, dans le même livre, on apprend que Dieu aurait demandé, à travers Moïse, qu'un animal lui soit sacrifié tous les jours alors qu'à travers Jérémie il aurait exprimé sa réprobation de tels actes. C'est pure contradiction.

De même, à travers Moïse (Lv. 29, 38-39) il est dit :

« Le prêtre consacré par l'onction prend du sang du taurillon et l'amène à la tente de la rencontre ; le prêtre trempe son doigt dans le sang et, de ce sang, devant le Seigneur, il asperge 7 fois le côté visible du voile du lieu saint ; »

Alors que dans la bouche d'Esaïe (Jr 7, 22) on entend :

« Quand vous étendez les mains, Je me voile les yeux, vous avez beau multiplier les prières, Je n'écoute pas : (car) vos mains sont pleines de sang. »

Ou encore, à travers Moïse (Nb 4, 5-6) *« Trempez votre doigt dans le sang de l'animal »* et à travers Esaïe (Es 1, 15) *« Vos mains sont pleines de sang, je ne vous écoute pas. »*

La Bible est pleine de telles contradictions. On pourrait encore citer ce passage du Lévitique : *« Le Seigneur adressa la parole à Moïse et à Aaron et leur dit : 'Parlez aux fils d'Israël et dites-leur : Parmi tous les animaux terrestres, voici ceux que vous pouvez manger' »* (Lv. 11, 2) tandis que dans Esaïe (Es 66, 3), Dieu dit : *« On sacrifie le taureau, mais aussi on abat un homme ! »*

Ainsi, on trouve dans la Bible, sensée contenir la vraie parole de Dieu, une chose et son contraire. Dans ces conditions, il est normal de se demander ce qui est juste et

ce qui ne l'est pas.

Jésus de Nazareth était pour les animaux. Il a commandé de ne pas manger de viande et de ne pas tuer les animaux

Et Jésus, le Nazaréen, qu'a-t-il dit à ce sujet ?

Lorsque Jésus chasse les marchands du temple, il libère aussi les animaux amenés là pour être vendus aux juifs désireux d'offrir un sacrifice conformément à la tradition de l'époque.

Quand on se penche sur la question, on constate que Jésus s'est toujours engagé en faveur des animaux quand il en a eu l'occasion, pour qu'ils ne soient pas maltraités mais respectés ou pour qu'ils aient la vie sauve quand celle-ci était menacée. Ainsi, il s'est toujours opposé au fait de les voir tués, même et surtout de la main des prêtres.

Il reste vrai toutefois que la Bible, même si on y trouve des passages très clairs à ce sujet, est avare en citations où Jésus prend clairement position en faveur des animaux, où il témoigne de son amour et de sa miséricorde envers eux. Rien d'étonnant à cela, puisque la Bible en a été expurgée et que c'est essentiellement dans les écrits apocryphes - rejetés, mis à l'index ou carrément détruits par l'Église - que cet aspect apparaît dans sa pleine dimension.

Mais en vérité, un chrétien de cœur a-t-il vraiment besoin de s'attacher à un ouvrage, soit-il qualifié de livre sacré, pour savoir comment Jésus s'est comporté en la

matière et comment tout chrétien devrait le faire ? Celui qui écoute son intérieur, qui essaie de ressentir et de comprendre avec le cœur, n'a pas besoin de s'en remettre à une instance quelconque pour savoir ce qui est conforme au christianisme véritable et ce qui ne l'est pas.

La voix du cœur, le Christ en lui, lui permet de percevoir la vérité. D'ailleurs, que ceux qui veulent en faire l'expérience essaient de visualiser Jésus-Christ dégustant de la charcuterie ou du saucisson ou arrachant à pleines dents la chair sur une cuisse de poulet. S'ils y parviennent, ils pourront sans doute aussi l'imaginer en tenue d'équarrisseur ou en habits militaires car alors ils l'auront dépouillé de sa nature divine.

Peut-on croire les paroles prêtées à Moïse et rapportées dans la Bible ? Celles-ci ont été transcrites par la main des prêtres, plusieurs siècles après la mort de Moïse

Revenons sur les nombreuses contradictions présentes dans la Bible - qui pourtant, selon la conception catholique est juste et sainte et qui devrait donc exprimer une seule et unique vérité - et essayons d'en comprendre l'origine.

La première contradiction sur laquelle nous pouvons nous arrêter consiste dans le fait que l'Église catholique élève des hommes à la dignité de prêtre ou même de « Saint-Père », alors que les paroles de Jésus rapportées dans la Bible (Mt 23, 8) s'opposent à cela et le condamnent. L'ensemble de la Bible - Ancien et Nouveau Testaments - étant selon l'Église, saint et révélé par Dieu, certains pourraient mettre en avant l'argument selon lequel l'existence d'une caste de prêtres relève de la volonté de Dieu tel qu'il s'est exprimé à travers Moïse.

Ainsi, la volonté de Dieu exprimée à travers Moïse, sur le Mont Sinaï, aurait une parfaite légitimité compte tenu de son antériorité sur les paroles de Jésus telles qu'elles sont rapportées dans le Nouveau Testament. Et, selon les promoteurs de cette théorie, en s'exprimant comme il l'a fait, Jésus aurait seulement condamné une forme dépassée d'engagement sacerdotal mais en aurait légitimé une autre, celle qui s'inscrirait dans Sa succession. Tout cela pourra en faire douter certains, pourtant cette théorie n'est en rien

crédible.

En effet, tous ceux qui ont effectué des études de théologie ou qui se sont un tant soit peu intéressés à l'histoire des Écritures savent que la quasi-totalité des exégètes de l'Ancien Testament situent la rédaction des passages de la Bible attribués à Moïse, aux environs du VI^e siècle avant Jésus-Christ, soit plusieurs centaines d'années après sa mort. Le Royaume d'Israël avait alors été vaincu et placé sous la domination de Babylone qui avait emmené une bonne partie du peuple d'Israël en captivité.

C'est donc dans le contexte de la captivité que les prêtres ont cru bon de rédiger des textes sacrés permettant au peuple israélite de rester fort dans sa foi. L'épisode du Mont Sinaï et tout ce qui s'y rattache entre dans ce cadre. Dans ces conditions, c'est à une réécriture de l'histoire que l'on assiste alors, motivée par des buts et des intérêts précis qu'il ne nous appartient pas de discuter ici mais qui remettent totalement en cause l'origine divine des propos attribués à Moïse.

Par ailleurs, on sait aujourd'hui que la forme scripturale utilisée lors de la rédaction de la Bible est ce que l'on nomme l'Écriture des prêtres. Or, c'est sous cette forme que l'on voit apparaître pour la 1^{ère} fois la mention selon laquelle Moïse aurait reçu de Dieu toutes les indications relatives au sacerdoce. Dans les documents rédigés auparavant selon un autre mode d'écriture, il n'en avait jamais été question. Ainsi, les scientifiques sont à

même de déterminer l'origine historique de cette théorie et de réfuter le fait que celle-ci remonte à Moïse.

Les livres de Moïse ne peuvent donc pas lui être attribués. Il n'a pas écrit cela lui-même.

En perpétuant l'existence d'un ordre sacerdotal, l'Église Catholique et le Saint-Siège sont donc dans la filiation de la caste des prêtres d'antan mais pas dans celle de Moïse, ni de Jésus.

De ce point de vue, il serait très instructif d'effectuer un parallèle entre les prescriptions soi-disant révélées par Dieu à Moïse concernant l'investiture des prêtres, leur habillement et les offrandes à effectuer et ce qui se passe aujourd'hui dans ce domaine au sein de l'Église catholique.

On pourrait même effectuer ce parallèle avec les pratiques au sein des cultes païens. Nous verrons alors qu'il existe plus qu'une filiation entre tout cela.

Dieu a-t-il préconisé que les prêtres revêtent des « vêtements sacrés » ou ne s'agit-il que d'un artifice démoniaque destiné à perpétuer les privilèges de la caste des prêtres d'hier et d'aujourd'hui ? Pratiques en opposition totale avec les paroles de Jésus

Le 2^e livre de Moïse (Ex 28, 2-3) traite de l'habillement des prêtres. Voilà ce qu'on peut y lire :

« Tu feras pour ton frère Aaron des vêtements sacrés, en signe de gloire et de majesté. Et toi tu parleras à tous les sages que J'ai remplis d'un esprit de sagesse et tu leur diras de faire les vêtements d'Aaron, pour qu'il soit consacré et qu'il exerce mon sacerdoce. »

A lire ce passage, il semblerait que l'on puisse acquérir la sainteté du simple fait de revêtir des « vêtements sacrés » ? Mais en quoi consiste vraiment le pouvoir de ces « vêtements sacrés » ?

Les prophètes se sont souvent et clairement exprimés à ce sujet : pour eux la robe et les atours dont se vêtent les prêtres ne sont rien d'autre qu'un masque destiné à dissimuler leurs véritables intentions. Ainsi, voilà par exemple comment s'exprime Osée (Os 6, 9) :

« La bande des prêtres est aux aguets, telle une bande de voleurs », d'où on peut conclure que la pompe et l'apparat servent à masquer un comportement

beaucoup moins reluisant.

Une autre fonction attachée à ces vêtements réside dans la position particulière qu'ils accordent à celui qui s'en revêt, le plaçant derechef au-dessus de la masse et lui accordant le statut privilégié d'intermédiaire entre Dieu et les hommes.

De tout temps, pharisiens et docteurs de la loi se sont distingués du peuple et des prophètes envoyés par Dieu par leur manière de se vêtir. D'ailleurs, dans le judaïsme, et plus tard dans le christianisme, ils l'ont fait en référence aux propos que Dieu aurait tenu à Moïse concernant la manière dont un serviteur de Dieu devrait se vêtir.

Mais réfléchissons un instant ! Si Dieu a vraiment ordonné de telles choses alors nous sommes placés dans l'obligation de remettre en cause ce que nous a dit Jésus-Christ puisque, à travers lui, il s'exprime différemment.

A moins qu'il ne faille envisager une autre hypothèse et c'est celle-ci : Est-ce vraiment Dieu qui s'est exprimé à travers Moïse et ceux qui essaient depuis toujours de nous le faire croire ne lui ont-ils pas plutôt fait tenir des propos destinés à perpétuer leurs privilèges, les privilèges de la caste des prêtres d'hier et d'aujourd'hui ? Toute autre hypothèse reviendrait à faire de Jésus un faux prophète puisque le contenu de ses Paroles est à l'opposé de ce que l'on trouve dans l'Ancien Testament.

Mais poursuivons notre lecture de l'Ancien Testament et essayons d'établir un parallèle avec les habitudes vestimentaires des prêtres d'aujourd'hui. Les similitudes sont assez frappantes et cela nous donnera une première indication dans notre recherche destinée à découvrir qui se cache derrière le Saint-Siège.

Voilà par exemple ce qui est écrit dans le 2^e livre de Moïse (Ex 28, 4-8) :

« Voici les vêtements qu'ils feront : pectoral, éphod, robe, tunique brodée, turban, ceinture. Ils feront donc des vêtements sacrés pour ton frère Aaron – et pour ses fils – pour qu'il exerce mon sacerdoce. Ils utiliseront l'or, la pourpre violette, la pourpre rouge, le cramoisi et le lin. Ils feront l'éphod en or, pourpre violette et pourpre rouge, cramoisi éclatant et lin retors – travail d'artiste. Il y aura pour le fixer deux bretelles de fixation à ses deux extrémités. L'écharpe de l'éphod, celle qui est dessus, sera de travail identique : en or, pourpre violette, pourpre rouge, cramoisi éclatant et lin retors. »

Et cela se poursuit sur le même ton pendant plusieurs pages.

Cette citation devrait nous amener à réfléchir. En effet, pour quelle raison Aaron et les prêtres devraient-ils se vêtir de la sorte alors que Moïse lui-même, le grand prophète, a

continué de revêtir les habits du peuple ? Ainsi, c'est au cœur même des livres que vient se nicher la contradiction, opposant de fait les prêtres et le prophète.

Quant à Jésus de Nazareth, ses paroles rapportées dans le Nouveau Testament sont d'une extrême clarté quand il s'exprime à propos des prêtres. Ainsi, dans Matthieu (Mt 23, 23-24) :

« Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens hypocrites, vous qui versez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, alors que vous négligez ce qu'il y a de plus grave dans la Loi : la justice, la miséricorde et la fidélité ; c'est ceci qu'il fallait faire, sans négliger cela. Vous êtes des guides aveugles ! »

Et toujours dans Matthieu (Mt 23, 27-28) :

« Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens hypocrites, vous qui ressemblez à des sépulcres blanchis : au-dehors ils ont belle apparence, mais au-dedans ils sont pleins d'ossements de morts et d'impuretés de toutes sortes. Ainsi de vous : au-dehors vous offrez aux hommes l'apparence de justes, alors qu'au-dedans vous êtes remplis d'hypocrisie et n'obéissez pas à la loi de Dieu. »

Voilà donc le langage que tient Jésus-Christ, le Fils de Dieu, quand il parle des prêtres. On ne peut faire moins ambigu. Comment croire que Dieu, le Père de celui qui

s'exprime de la sorte, soit le même qui, dans l'Ancien Testament, autorise les pharisiens et les docteurs de la loi à revêtir des « vêtements saints » ? Si c'est vraiment le même Dieu qui s'exprime de manière tellement différente à quelques centaines d'années de distance, cela signifie qu'il est un Dieu cyclothymique et inconstant, pas mieux doté intellectuellement que le commun des mortels.

Et cela se poursuit de la façon suivante dans l'Ancien Testament (Ex 28, 17-20) :

« Tu le garniras d'une garniture de pierres, il y aura 4 rangées de pierres : - l'une : sardoine, topaze et émeraude. Ce sera la première rangée ; - la deuxième rangée : escarboucle, lazulite et jaspe ; - la troisième rangée : agathe, cornaline et améthyste ; - et la quatrième rangée : chrisolithe, béryl et onyx. Elles auront des chatons d'or pour garniture. »

Qui s'exprime vraiment ici ? Dieu aurait-il une âme de grand couturier pour s'évertuer de la sorte à décrire dans les moindres détails la garde-robe des personnes appelées à la fonction sacerdotale ? Il n'oublie qu'une chose : nous indiquer sur quelle musique doit s'effectuer le défilé. Tout cela est parfaitement grotesque et n'a qu'une seule explication : il s'agit de paganisme pur.

Et toute cette pompe païenne, encore bien vivante aujourd'hui, n'a absolument rien de commun avec tout ce que Dieu a pu exprimer à travers les prophètes de l'Ancien

Testament et c'est même exactement le contraire de ce qu'il exprime aujourd'hui à travers sa prophétesse pour notre époque.

Voilà ce que Dieu, notre Père, a dit en avril 2005, à travers Gabriele :

« Jésus qui, dans la chair, était fils de charpentier, portait les mêmes vêtements que les hommes du peuple parmi lesquels il vivait. De même, tous les prophètes que J'ai envoyés parmi les hommes ont porté des vêtements identiques à ceux du peuple. Pas un seul des êtres célestes qui ont revêtu l'habit de chair pour œuvrer en tant qu'homme à promulguer Mon message, ne s'est vêtu de pourpre, de soie ou d'or. »

Ainsi, la façon dont les prêtres, les évêques et cardinaux ont de se vêtir à notre époque et toute la pompe dont ils s'entourent sont un héritage direct de l'Ancien Testament.

Dans l'Ancien Testament (Ex 29, 11-12) on trouve également des choses très instructives concernant le déroulement de la cérémonie d'ordination des prêtres :

« Tu égorgeras le taurillon devant le Seigneur, à l'entrée de la tente de la rencontre. Tu prendras du sang du taurillon et tu en mettras avec ton doigt aux cornes de l'autel. Puis, tu répandras tout le reste du sang à la base de l'autel. »

Écoutons maintenant ce que dit Jésus, concernant le fait de sacrifier un animal, ce que semblerait exiger Dieu des futurs prêtres, comme l'indique le passage ci-dessus :

« En vérité, Je vous le dis, Je suis venu dans le monde pour abolir tous les sacrifices sanglants et la consommation de viande des animaux et des oiseaux abattus par les hommes. »⁵

Deux citations, deux messages totalement opposés.

Pour sa part, Esaïe (Es 66, 3) fait part de la remarque suivante *« On sacrifie le taureau, mais aussi on abat un homme ! »*. En plaçant sur le même plan le fait de tuer un animal ou de tuer un homme, il nous fait clairement savoir qu'enlever la vie ne correspond pas à la volonté de Dieu.

Et pour que cela soit bien clair, citons encore Jérémie (Jr 7,22) :

« Quand j'ai fait sortir vos pères du pays d'Égypte, (précisément à l'époque où Moïse est sensé avoir reçu les détails relatifs à l'ordination des prêtres), Je ne leur ai rien dit, rien demandé en fait d'holocauste et de sacrifice ; »

⁵ *L'évangile de Jésus dans Ceci est Ma Parole, Editions Das Wort, Marktheidenfeld, Allemagne*

Toujours à travers Jérémie (Jr. 6, 20), Dieu dit encore :

« Vos holocaustes Je n'en veux pas ; vos sacrifices me sont insupportables. »

Et à travers Amos (Am 5, 22), il tient des propos semblables :

« Quand vous me présentez des holocaustes et des offrandes, Je n'y prends aucun plaisir ; Et les veaux engraisés que vous sacrifiez en actions de grâces, Je ne les regarde pas. »

Sacrifices rituels à notre époque. Inspirées par des énergies sataniques, les grandes fêtes religieuses sont devenues des boucheries sans pareil. Des millions d'animaux sont sacrifiés dans les laboratoires, avec l'approbation et la bénédiction du Saint-Siège

Après ce qui vient d'être dit, on serait en droit d'imaginer que les choses ont changé malgré tout avec le temps et qu'aujourd'hui elles sont bien différentes ? En ce qui concerne les habits sacerdotaux, nous venons de constater qu'il n'en est rien. Mais qu'en est-il dans les autres domaines, par exemple en ce qui concerne les animaux ?

Une chose est sûre, on ne pratique plus d'holocauste dans les temples ou les Églises. Les animaux n'y sont plus sacrifiés. Il est même certaines cérémonies qui leur sont consacrées, exceptionnellement il est vrai, et cela ne s'applique qu'aux animaux de compagnie, dont l'homme a fait ses compagnons de vie. On aurait mauvaise grâce malgré tout à ne pas noter le changement. Mais en vérité, celui-ci résulte-t-il d'une prise de conscience de l'Église ou de l'évolution des mœurs au sein de la société elle-même ?

En l'occurrence, on aura déjà une petite idée de la profondeur du changement intervenu en observant ce que nos ecclésiastiques mettront dans leur assiette après avoir fréquenté les plateaux de télévision ou avoir honoré de leur présence quelque cérémonie officielle ou défilé militaire, ce

qui constitue désormais une de leurs tâches essentielles.

Dans le 3^e livre de Moïse (Lv 7, 32-33), on peut lire la chose suivante :

« Dans vos sacrifices d'actions de grâces, vous donnerez au sacrificateur l'épaule droite, en la présentant par élévation. Celui des fils d'Aaron qui offrira le sang et la graisse du sacrifice d'actions de grâces aura l'épaule droite pour sa part. »

« C'est vraiment énorme ! » diront certains, mais enfin ce sont des traditions qui n'ont plus cours depuis bien longtemps. En est-on si sûr ?

Il n'est pas rare, aujourd'hui encore, que le plus beau morceau de l'animal abattu soit offert au prêtre du village ou que celui-ci reçoive la plus belle pièce de gibier après la chasse ou le meilleur morceau de civet lors du repas dominical.

Qui sait qu'à l'occasion de l'entrée en fonction du nouveau Pape, un boucher a donné la possibilité aux fidèles de l'Église de célébrer l'événement en achetant puis en dégustant des « Saucisses Ratzinger », spécialement créées pour l'occasion.

Mais ceci n'est que la toute petite pointe d'un énorme iceberg puisque, chaque jour, des millions d'animaux sont sacrifiés à la plus grande satisfaction des palais et des

estomacs chrétiens ou dans le cadre de la recherche expérimentale, avec l'approbation pleine et entière du Saint-Siège.

Quant aux grandes fêtes de la prétendue chrétienté, Pâques et Noël, elles donnent lieu chaque année à de véritables massacres et à des orgies culinaires. Il s'agit à nouveau de rituels et de sacrifices, et d'une toute autre ampleur que ceux pratiqués dans l'Antiquité. Mais pour qui ces animaux innocents sont-ils sacrifiés ?

Est-ce pour célébrer le Dieu de l'amour, de la paix, de l'harmonie, de la noblesse et de la beauté ou pour complaire à la caste des prêtres et à tous ceux qui les suivent et les imitent.

Qui peut croire que Dieu a instauré et encouragé cela et qu'il continue à le faire ? En vérité celui qui se délecte du massacre de centaines de millions d'animaux innocents, celui qui se repaît goulûment du sang chaud qui s'écoule des corps martyrisés et qui croque à pleines dents dans leur chair suppliciée, ne peut être que le dieu de l'enfer, le dieu des ténèbres, Satan. C'est ainsi que les forces négatives ont toujours manœuvré pour détruire ou transformer en son contraire, le positif apporté dans le monde par Dieu, par Jésus de Nazareth et par les grands prophètes.

Dieu, l'Un universel n'a jamais changé au cours des siècles et ne changera jamais. L'Église a toujours penché du côté des religions de l'Antiquité et de la caste des prêtres païens. Ce faisant, elle s'est placée en opposition au Christ

Il va de soi que l'Église rejettera de telles accusations et qu'elle mettra tout en œuvre pour les récuser. Pourtant elle aura du mal à nier la réalité des faits qui viennent d'être mentionnés.

Elle s'y emploie pourtant, elle qui est passée maître depuis longtemps dans l'art de fabriquer des formules alambiquées. Voilà donc à peu près ce que cela donne : C'était la volonté de Dieu autrefois que les prêtres se vêtent d'habits d'apparat et que les animaux soient sacrifiés mais quand Jésus vint sur la Terre, les choses changèrent.

Dès lors, les sacrifices ne furent plus nécessaires, ni même les habits d'apparat, bien que les hommes aiment encore à les porter, car l'Ancien Testament est éclairé par le Nouveau, de sorte qu'une continuité est ainsi assurée.

Voilà donc comment l'Église résout ce problème et c'est la réponse qu'elle y apporte à tous ceux qui lui posent la question. Ce faisant, elle accrédite l'idée d'un Dieu changeant et versatile.

Mais qui contredit qui alors ? Est-ce Jésus qui contredit l'Ancien Testament ou l'Ancien Testament qui

contredit Jésus ?

Et Jésus serait un faux prophète s'il contredisait Dieu. A moins que ce soit Dieu qui change d'avis à sa guise ? Et si c'est le cas, alors il est l'un des nôtres, puisque nous, les hommes, changeons continuellement d'opinions. Il est vrai que dans ce cas, l'Église aurait alors de qui tenir puisqu'elle le fait, elle aussi, sans cesse.

Mais, en laissant entendre que la volonté de Dieu aurait changé, l'Église se met en contradiction avec sa propre Bible, puisque dans Malachie (Ml 3, 6), il est dit : *« Non, Moi, le Seigneur, Je ne change pas. »*

Et en effet, si Dieu est Dieu, il est absolu et parfait et ne change pas d'opinion au gré du vent ou des aléas de l'humanité. Si Dieu changeait d'opinion de la sorte, c'est qu'Il ne serait pas parfait, qu'il ne serait pas Dieu. Ceux qui observent la nature savent que ses lois sont immuables depuis la nuit des temps. Bien sûr, la nature est traversée par la vie, par Dieu, et donc elle est mouvement, évolution, croissance, mais elle ne se contredit jamais. Elle est immuable, absolue, à l'image de celui qui l'a créé et qui lui insuffle sa vie chaque jour, Dieu.

Ainsi, s'il n'existe qu'un seul Dieu, qu'une seule vérité on est en droit de s'interroger pour découvrir qui essaie de nous tromper. Est-ce le Dieu de l'Ancien Testament ou est-ce Jésus-Christ ? A moins que cela ne soit quelqu'un d'autre.

Un esprit éveillé et critique, interpellé par le titre que nous avons donné à cette série aura compris que notre opinion est faite dans cette affaire. Selon nous, ce sont les auteurs de la Bible, c'est-à-dire la caste des prêtres, et non Dieu, qui sont à l'origine de cette manipulation et des contradictions que celle-ci a fait naître.

Le catéchisme catholique ne partage pas cet avis puisqu'on peut y lire ceci au paragraphe 136 :

« Dieu est l'Auteur de l'Écriture Sainte en inspirant ses auteurs humains ; Il agit en eux et par eux. Il donne ainsi l'assurance que leurs écrits enseignent sans erreur la vérité salutaire. »

Et au paragraphe 140, on ajoute :

« L'unité des deux Testaments découle de l'unité du dessein de Dieu et de sa Révélation... L'Ancien Testament prépare le Nouveau, alors que celui-ci accomplit l'Ancien ; les deux s'éclairent mutuellement ; les deux sont vraie Parole de Dieu. »

Si l'Ancien Testament est accompli dans le Nouveau, les enseignements de Jésus-Christ, sont par là même annulés, dans la mesure où ils diffèrent totalement de ce qu'on trouve dans l'Ancien Testament. Dans ces conditions, qui annule qui ? En réalité, ces formules n'ont qu'un seul but : permettre à la caste des prêtres de garder

la face aux yeux du monde et de justifier l'injustifiable. De fait, depuis toujours, la caste des prêtres puise ici et là ce qui peut servir au mieux ses intérêts et lui permettre de maintenir sa domination sur le monde.

La stricte vérité, c'est que le Saint-Siège s'est toujours appuyé sur ce que la caste des prêtres a elle-même introduit dans la Bible, rejetant ce que Jésus de Nazareth a dit lui-même, qualifiant son enseignement - et en particulier ce qui en fait le cœur, à savoir le Sermon sur la Montagne - d'utopie impossible à réaliser. Par contre, pour tout ce qui touche à la pompe, au décorum, au faste et à la rutilance des ors et des soies précieuses, le Vatican s'est toujours montré un digne continuateur des cultes et des pratiques païennes telles qu'elles sont décrites par le menu dans l'Ancien Testament.

S'opposer au point de vue de l'Église et des prêtres c'est signer son arrêt de mort. Les préceptes criminels énoncés dans l'Ancien Testament sont encore en vigueur aujourd'hui, comme en donne confirmation le catéchisme catholique et l'enseignement protestant

Bien que Dieu ait révélé à Moïse les 10 Commandements dont le célèbre « *Tu ne tueras pas* », l'Ancien Testament présente également Moïse comme le promoteur d'un catalogue de sacrifices en tout genre sensés représenter la volonté de Dieu. Dans le Deutéronome (Dt 20, 13), on trouve par exemple :

« Et après que l'Éternel, ton Dieu, l'aura livrée entre tes mains, tu en feras passer tous les mâles au fil de l'épée. »

Plus loin encore il dit :

« Mon épée dévorera leur chair, et j'enivrerai mes flèches de sang, du sang des blessés et des captifs, de la tête des chefs de l'ennemi... » (Dt 32, 42)

Bien qu'il ait donné à Moïse le Commandement « *Tu ne tueras pas !* », Dieu qui n'en est plus à une contradiction près ordonne dans Les Nombres (Nb 31, 7) « *Ils firent campagne contre Madian, comme Yahvé l'avait ordonné à Moïse, et tuèrent tous les mâles.* » On en reste proprement interloqué. Seul un démon a pu donner

de tels ordres, mais certainement pas Dieu.

Ainsi, dans le Deutéronome (Dt 17, 12), on peut lire encore :

« L'homme qui, par orgueil, n'écouterà pas le sacrificateur placé là pour servir l'Éternel, ton Dieu, ou qui n'écouterà pas le juge, cet homme sera puni de mort. Tu ôteras ainsi le mal du milieu d'Israël. »

Bien sûr, quelqu'un « à l'esprit mal placé » pourra toujours se demander de quelle façon tout cela est devenu plus clair dans le Nouveau Testament puisque c'est ainsi que s'articulent Ancien et Nouveau Testament selon la dernière version du catéchisme catholique qui, comme on le sait, est un résumé dogmatique des principes fondamentaux de l'Église.

Évidemment, si on considère que le Nouveau Testament a inspiré les croisades, l'inquisition, la chasse aux sorcières et les bûchers on perçoit mieux de quelle façon l'Ancien Testament a éclairé le Nouveau. En l'occurrence, les dizaines de millions de victimes dont l'Église s'est rendu directement responsable ne sont pas à mettre au compte du Dieu de l'amour mais bien plutôt du Dieu des ténèbres.

Grace aux efforts déployés par le Saint-Siège au cours des siècles, l'énergie démoniaque a donc déjà bel et bien commencé à s'écouler de l'Ancien Testament vers le

Nouveau. Qu'en sera-t-il à l'avenir ?

Certains penseront peut-être qu'il ne faut pas accorder à ces considérations théologiques plus d'importance qu'elles n'en ont et que les écrits que nous avons évoqués n'ont plus d'autre valeur aujourd'hui que celle de documents historiques. Nous ne partageons pas ce point de vue.

Au contraire, et nous essaierons de le démontrer tout au long de cette série, ces écrits et documents nous renseignent de façon très crue sur la réalité actuelle de l'institution ecclésiastique et sur ses desseins qui sont encore parfaitement d'actualité. Si l'Église mène profil bas dans certains cas, c'est pour mieux épouser l'esprit du temps, faire bonne figure, sauver ce qui peut l'être en attendant des jours meilleurs.

Mais, dès que l'occasion favorable se présente, elle relève la tête, abandonne son positionnement « diplomatique » et montre son vrai visage davantage inspiré des méthodes de l'Ancien Testament que du Dieu de l'amour. C'est ce qui s'est passé encore récemment en Croatie et au Rwanda pour ne citer que deux exemples connus de tous.

Un pape a dit : « La foi du peuple grandit quand l'autorité du Saint-Siège peut s'affirmer au travers d'édifices majestueux qui semblent avoir été créés par Dieu. » Mais qu'a dit Jésus ?

On prête au pape Nicolas V les paroles suivantes :

« Pour imprégner de manière durable le cerveau de la masse inculte, il faut avoir quelque chose qui s'adresse à ses yeux. Quand la foi ne s'appuie que sur la doctrine elle est faible et vacillante. Au contraire, la foi du peuple grandit quand l'autorité du Saint-Siège peut s'affirmer au travers d'édifices majestueux qui semblent avoir été créés par Dieu. »

Voilà un expert en manipulation qui ferait fortune aujourd'hui dans la « com » ou dans la « pub » !!!

Mais il faut bien reconnaître que tout cela est assez éloigné des propos tenus par Jésus, lui qui a dit :

« N'accumulez pas sur terre de trésors que les mites et la rouille peuvent ronger. » (Mt 6,19)

Et aussi :

« Vous êtes le temple de l'Esprit-Saint »

Ce qui signifie qu'il n'est nul besoin de temples extérieurs

pour aller à la rencontre de Dieu mais que chacun peut le trouver en lui.

Le discours de Jésus ne s'embarrasse pas de formules alambiquées, il est la simplicité même. Ainsi, Jésus a dit :

« Suis-Moi ! »... « Aime Dieu et ton prochain comme toi-même. »

Et il nous a communiqué cette règle d'or :

« Ce que tu ne veux pas que l'on te fasse, ne le fais à aucun autre. »

Jésus était un homme du peuple qui enseignait l'amour du prochain le plus simplement du monde et qui amenait les hommes à prendre conscience de leurs fautes et de leurs limites et à les dépasser avec l'aide de Dieu. De même, il montra aux hommes comment trouver Dieu dans leur intérieur ainsi que dans tous les aspects de la création, donc également dans les animaux. Il a dit encore : *« Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. »*(Mt 6, 6), ce qui laisse clairement entendre que c'est en soi que l'on rencontre Dieu car c'est là que se trouve le véritable temple de Dieu et non dans des édifices de pierre.

C'est donc exactement le contraire de ce qui est enseigné par l'Eglise et par l'Ancien Testament. Qui dit la

vérité dans cette affaire ? Est-ce Jésus, le Christ ou est-ce le Dieu de l'Ancien Testament ?

Qu'y a-t-il de plus habile pour tromper le peuple que d'enrober de temps à autres son discours de belles phrases prononcées par Jésus. Il suffit de procéder avec mesure et discernement afin de n'user que de ce qui correspond au but recherché, à savoir conférer un caractère divin et donc infallible au message exprimé. C'est d'ailleurs dans cet esprit qu'a été instauré en 1870 le dogme de l'infaillibilité du Pape. En usant à bon escient des paroles de Jésus, on se recouvre du manteau chrétien et on donne l'illusion d'agir à sa suite.

L'Église a instauré des dogmes pour maintenir le peuple dans la peur et disposer d'arguments pour mieux punir ceux qui dérogent à ses lois

L'enseignement de Jésus porte en lui la vie véritable. Comme la vie qui s'écoule dans le ruisseau ou qui souffle dans le vent, il s'exprime de manière totalement libre et manifeste la liberté absolue. C'est pourquoi cet enseignement est dénué de toute forme rigide et dogmatique. D'ailleurs, le Nouveau Testament qui témoigne de la vie de Jésus et de ses enseignements ne contient aucun dogme. Dans ces conditions, il est utile et intéressant de se demander d'où viennent les innombrables rites et dogmes qui sont le quotidien de l'Église.

En se penchant sur l'histoire du christianisme, on les voit apparaître au fur et à mesure du développement de son caractère institutionnel. Au fur et à mesure des conciles qui se sont tenus, il a été décidé d'une chose puis d'une autre et ces décisions ont été, l'une après l'autre, érigées au rang de dogmes. Le dernier en date est celui de l'Assomption de Marie dans la chair. Il a été promulgué dans les années 1950. Il s'agit d'un dogme, ce qui signifie que tout catholique qui n'y croit pas est considéré comme hérétique et menacé de la damnation éternelle. Mais il faut bien reconnaître au dogme une utilité certaine : celle de maintenir les fidèles dans la peur et donc de s'assurer leur loyauté et leur fidélité.

Quant à Jésus, il n'a jamais érigé quoi que ce soit au rang de dogme, mais qui en a cure ?

Les dogmes ont fait leur apparition il y a longtemps déjà quand un certain courant du christianisme devenu majoritaire pour différentes raisons historiques a voulu imposer son point de vue et s'assurer le monopole de la légitimité en matière de christianisme. En instituant des dogmes, c'est-à-dire des lois d'inspiration soi-disant divine, ce qui était devenu l'Église disposait d'un moyen de pression incontournable pour ramener dans le droit chemin les croyants récalcitrants ou pour condamner ceux et celles qui refusaient de se ranger sous sa bannière, la bannière du Christ, cela va de soi. Ainsi, les dogmes ont toujours constitué une arme infaillible pour combattre ceux et celles qui persistaient à vouloir penser et vivre autrement, c'est-à-dire hors de l'Église.

Tout cet édifice dogmatique a vu le jour au cours des siècles. La plupart des gens méconnaissent l'histoire de l'Église catholique et imaginent qu'elle est le rejeton naturel du christianisme des origines. Il n'en est rien ! De nombreux aspects sont venus se greffer sur le tronc issu d'un des nombreux courants du christianisme originel, au fur et à mesure des vicissitudes de l'histoire. Ainsi, par exemple, la messe en latin date de 394, l'extrême onction, elle, apparaît en 550, la décision d'instaurer le dimanche comme jour de sabbat date de 321, l'invocation de Marie et des saints remonte à 715 et la pratique consistant à baiser

le pied du Pape a été introduite en 809.

Le fait d'élever de simples humains au statut de saint date de 973. Quant au célibat des prêtres, il a été instauré en 1015, c'est-à-dire 1000 ans après Jésus-Christ. L'instauration des indulgences par lesquelles il était possible de racheter ses péchés date de 1119. C'est en 1215, en pleine époque de lutte contre l'hérésie Cathare que fut instauré l'acte de confession auprès d'un prêtre. On en comprend l'utilité ! La Fête-Dieu fait son apparition en 1264. Et la liste pourrait se poursuivre encore bien longtemps.

Les dogmes sont donc des articles de foi émanant de l'Église mais aucunement des injonctions issues de la Loi divine. Ils sont apparus parce que le christianisme des origines avait déjà été transformé en son contraire par la caste des prêtres qui en avaient pris le commandement.

Pourtant cela n'empêche pas l'Église de se revendiquer comme la seule et unique autorité existant en matière de foi véritable :

« La charge d'interpréter de façon authentique la parole de Dieu, écrite ou transmise, a été confiée au seul magistère vivant de l'Église dont l'autorité s'exerce au nom de Jésus-Christ. »⁶

⁶ Vatican II – 8^{ème} session, 1965. La Constitution dogmatique à propos de la révélation divine. 2^{ème} Chapitre : la transmission de la révélation

Et aussi :

« Car tout ce qui concerne la manière d'interpréter l'Écriture est finalement soumis au jugement de l'Église, qui exerce le ministère et le mandat divinement reçus de garder la parole de Dieu et de l'interpréter. »⁷

Rappelons quand même, que Jésus n'a jamais appelé à la création d'une Église. Au contraire, il a invité chacun à prendre conscience qu'il est lui-même le temple de Dieu et que c'est dans ce temple, au plus profond de soi, qu'il est possible de rencontrer Dieu et de lui rendre grâce. Ainsi, plus nous vivons conformément au contenu de nos prières, plus nous mettons en pratique les 10 Commandements et les enseignements de Jésus-Christ et plus nous devenons un temple vivant de Dieu. Dans ces conditions, pourquoi aurions-nous besoin de tout le méli-mélo de l'Ancien Testament ? Pourquoi aurions-nous besoin de nous en remettre à une caste de prêtres ? **Jésus** est la vie dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, pas la caste des prêtres.

divine – Tradition, Écriture, peuple de Dieu et magistère.)

⁷ Vatican II – 8^{ème} session, 1965. La Constitution dogmatique à propos de la révélation divine. 3^{ème} Chapitre : L'inspiration de la Sainte Écriture et son interprétation – Comment interpréter l'Écriture.)

Les enseignements de l'Église ont pour fonction de pérenniser son pouvoir et d'imposer sa dictature

Les articles de foi de l'Église sont comparables au corpus juridique mis en place par tous les États dans le but d'assurer leur fonctionnement et leur pérennité. En régissant les modes de vie et de pensée des fidèles, les articles de foi ont donc pour seul but de les garder sous contrôle, en d'autres termes de maintenir la dictature du Saint-Siège.

Voici un passage d'un document qui illustre, on ne peut plus clairement, cette affirmation. Il révélera à ceux qui l'ignorent à quoi s'expose toute personne qui ose remettre en question un article de foi catholique. Ce document est extrait des actes du 1^{er} Concile du Vatican :

« Si quelqu'un dit que l'assentiment de la foi chrétienne n'est pas libre, mais qu'il est produit nécessairement par les arguments de la raison humaine, ou que la grâce de Dieu est seulement nécessaire pour la foi vivante qui opère par la charité (Ga 5,6) , qu'il soit anathème. »⁸

Ainsi, toute personne qui oserait prétendre que ce que

⁸ Vatican I – 3^{ème} session, octobre 1870. La Constitution dogmatique *Dei Filius* sur la foi catholique/Chapitre 4 : la foi et la raison/Canons/Contre Panthéistes et matérialistes contre les Günthériens et les Hermésiens.)

l'Église a enseigné par le passé est entaché d'inexactitude voire même soit faux, sera exclue de l'Église. On le voit, les dogmes ont pour seule et unique fonction de maintenir le pouvoir de l'Église sur le peuple. Quant à lui, Jésus n'a instauré aucun dogme. Il n'a cherché qu'à guider les hommes vers Dieu.

Le Pape Pie II qui vécut de 1405 à 1464 aurait prononcé les paroles suivantes : « *Le conte de Jésus est pour nous et les nôtres une véritable bénédiction.* » Cela rappellera peut-être à certains ce chapitre des « Frères Karamazov » connu sous le titre de « *La légende du grand inquisiteur* ». On y voit le Christ, revenu sous son apparence terrestre dans la Séville du XV^e siècle, en pleine Inquisition, se faire arrêter sur ordre du Grand Inquisiteur, un vieillard, incarnation du Mal et des dérives de l'Église de Rome.

Le Grand Inquisiteur rend visite au Christ dans sa prison et oppose à son acte de rédemption un programme de salut de l'humanité qui coïncide avec les conseils donnés au Christ par Satan dans le désert. Ce programme ne s'appuie pas sur la dignité de l'homme et n'exige aucun renoncement à quoi que ce soit, il se propose au contraire d'agir « par le biais du miracle, du mystère et de l'autorité ». Il s'agit d'infantiliser l'homme, de le déresponsabiliser, de lui faire perdre le sens de son existence, de sa vie. Le Christ répond à ce discours par un baiser.

Dans le même ordre d'esprit, les personnes critiques se

rappelleront la déclaration du pape Nicolas V que nous avons déjà citée :

« Pour imprégner de manière durable le cerveau de la masse inculte, il faut avoir quelque chose qui s'adresse à ses yeux. Quand la foi ne s'appuie que sur la doctrine elle est faible et vacillante. Au contraire, la foi du peuple grandit quand l'autorité du Saint-Siège peut s'affirmer au travers d'édifices majestueux qui semblent avoir été créés par Dieu. »

Et elles mettront cette déclaration en relation avec les évènements qui ont tenu en haleine la planète entière pendant de longues semaines au début de l'année 2005, à savoir le décès du pape Jean-Paul II et la nomination de son successeur, et les images auxquelles ces évènements ont donné lieu : édifices majestueux, mise en scène grandiose, musique impressionnante, soie, or et pierres précieuses.

L'issue au dilemme :

« Sortez de cette cité, ô mon peuple ... »

Chers amis lecteurs, à quelle catégorie appartenez-vous ? Êtes-vous de ceux que le pape Nicolas V traitait d'incultes ? Faites-vous partie de cette masse ignorante à qui on veut faire croire que le Saint-Siège est le centre du monde ?

Si vous vous posez encore la question, nous pouvons vous proposer une issue à ce dilemme. Dans l'Apocalypse de Jean (Ap 18, 4), on peut lire ceci :

« Sortez de cette cité, ô mon peuple, de peur de participer à ses péchés, et de partager les fléaux qui lui sont destinés. »

Ce qui vient de vous être présenté ici ne constitue qu'une minuscule partie des contradictions tellement nombreuses que l'on découvre quand on commence à réfléchir, à analyser et à remettre en question ce qui nous est imposé comme allant de soi depuis si longtemps. Toutefois, nous ne serions pas autorisés moralement à parler comme nous venons de le faire si nous ne respectons pas le droit de chacun de croire ce qui lui semble juste.

De même, nous tenons à affirmer clairement que toutes les institutions religieuses sont en droit d'enseigner

ce qu'elles veulent et qui leur semble juste. Cependant, les chrétiens des origines que nous sommes, ne garderons pas le silence tant qu'une institution se réclamant du christianisme professera un enseignement contraire à celui que Jésus-Christ a donné à l'humanité il y a 2000 ans.

Le culte païen des sacrifices

Le culte païen des sacrifices et l'aspiration au pouvoir de la caste des prêtres. Qui a vraiment rédigé le Pentateuque ?

Aux origines de la caste des prêtres

Les historiens sont aujourd'hui unanimes pour considérer qu'Abraham était originaire de Ur en Chaldée, dans ce qui est aujourd'hui l'Irak. A cette époque les hommes étaient polythéistes. Il y avait donc beaucoup de cultes différents et beaucoup de prêtres.

La famille où grandit Abraham évoluait donc probablement dans ce milieu polythéiste et païen, comme la plupart à l'époque. Or, dans le paganisme les prêtres occupent une place centrale.

Abraham vécut dans la 1^{ère} moitié du II^e millénaire avant Jésus-Christ, à l'époque sumérienne, du nom du peuple qui vivait alors dans cette région, la Mésopotamie, dont Babylone était la capitale. Comme beaucoup en ce temps-là, les Sumériens adoraient de nombreux dieux. Le service rendu à ces dieux était assuré par une caste de prêtres très hiérarchisée servant de médiatrice entre ces dieux et les hommes.

Afin de rester dans les bonnes grâces des dieux et de ne pas s'attirer leur courroux, on procédait régulièrement à des sacrifices d'animaux, mais aussi parfois à des sacrifices

humains.

La caste des prêtres régnait également sur la ville et sur l'État. Le roi était investi à la fois de l'autorité politique et spirituelle suprême. Ainsi, une de ses principales fonctions consistait à tout mettre en œuvre pour satisfaire les dieux afin d'assurer la prospérité du pays et le bien-être du peuple. Pour témoigner sa reconnaissance aux dieux, on n'hésitait pas à sacrifier ce que l'on avait de plus précieux. A cette époque, tout comme aujourd'hui parfois encore, c'est l'enfant mâle premier-né qui était ce que les parents avaient de plus cher. C'est donc lui qui était offert en sacrifice.

La Bible qui a conservé le souvenir de ces pratiques nous en livre témoignage à travers l'épisode où Dieu demande à Abraham de lui offrir son fils Isaac en sacrifice. Mais en réalité, Dieu n'a jamais parlé ainsi. Ce qu'il attendait d'Abraham c'était le sacrifice de son attachement possessif envers son fils, dans la mesure où il avait pour tâche de n'être pas seulement le père d'un seul mais celui de tout le peuple hébreu. Abraham, tellement imprégné des conceptions polythéistes de son époque, interpréta tout naturellement le message perçu en lui comme un appel à sacrifier ce qu'il avait de plus cher, en l'occurrence son fils bien-aimé.

Ce message mal interprété, Abraham l'avait perçu dans son cœur, de même que l'ange lui était apparu en vision intérieure. En réalité, la signification de ce message était la

suivante : il n'est pas juste d'idolâtrer ton fils de la sorte, de le placer au-dessus de tout et qui plus est, de Dieu. Dieu devrait tenir la première place dans ta vie. Abraham le premier, et ensuite ceux à qui il fit part de son expérience spirituelle, l'ont naturellement interprété en fonction des conceptions religieuses de l'époque et du milieu dont ils étaient issus.

L'ange qui intervint pour retenir la main d'Abraham avant qu'il ne commette l'irréparable, exprime la volonté de Dieu. En effet, Dieu n'a jamais voulu ni demandé un tel sacrifice. De manière symbolique, Dieu souhaitait qu'Abraham prenne la main de son fils et qu'ensemble, ils cheminent vers lui, le Dieu unique de l'amour. La Bible rapporte qu'après l'intervention de l'ange, Abraham sacrifia un mouton à la place de son fils Isaac. A ce point, il convient de rappeler que tous les prophètes envoyés par Dieu se sont formellement opposés à la pratique de tels sacrifices. Ce sont les dieux du paganisme qui exigeaient que des animaux ou des humains leurs soient sacrifiés.

Abraham, tout imprégné de l'influence des cultes païens, croit devoir effectuer un sacrifice. Si ce n'est son fils, alors ce devra être un animal ! En Abraham, se livre un véritable combat intérieur qui oppose l'Esprit de Dieu, dont l'influence grandit toujours plus en lui, et les anciens cultes païens. Ce combat s'est poursuivi pendant des siècles, des millénaires et se perpétue aujourd'hui encore mais de manière différente, comme le démontre notre série.

Pour combattre ces cultes propagés par la caste des prêtres et dont la pratique des sacrifices sanglants est une des marques de fabrique, Dieu a toujours envoyé aux hommes de véritables prophètes. A travers ses véritables serviteurs, Dieu a toujours cherché à éclairer les hommes sur le seul sacrifice valable à ses yeux : celui qui consiste à déposer le moi humain et à s'abandonner entre ses mains. En aucun cas il n'a demandé que des hommes ou des animaux lui soient offerts en sacrifice.

Depuis les temps les plus reculés, le polythéisme s'est nourri de peurs et de désirs : peur de perdre son toit, ses biens, de se voir spolié, maltraité, réduit en esclavage voire même d'être assassiné ainsi que sa famille, mais également désir d'échapper à toutes les peurs et incertitudes de l'existence liées à l'insécurité de la vie, aux maladies, à la violence, aux intempéries, etc.

Et l'homme a longtemps considéré que seules des instances aux pouvoirs supérieurs, des divinités, étaient susceptibles de le protéger de ses dangers. Mais pour cela, il fallait faire en sorte de leur plaire, de leur être agréable. Tout ce qui pouvait y contribuer était privilégié. Tout ce qui pouvait contrarier ce but devait être proscrit autant que possible. Dans ces conditions, les sacrifices représentaient l'acte le plus fort qui soit pour témoigner aux dieux reconnaissance et respect.

Mais l'enseignement de Jésus de Nazareth introduisit

une rupture totale dans cette façon de considérer les choses puisqu'il repose sur l'amour désintéressé qui donne inlassablement, sans rien attendre en retour et dans le respect absolu du libre arbitre. Tout ce qui est contraire à ces deux principes ne relève pas du véritable christianisme !

Durant sa captivité en Égypte, le peuple d'Israël a adopté de nombreuses coutumes païennes comme par exemple les vêtements d'apparat des prêtres

La conception païenne d'un Dieu cruel entretenue par la caste des prêtres se retrouve également tout au long des livres constituant le Pentateuque. Ainsi, dans un des épisodes ayant suivi la sortie d'Égypte, alors que Moïse redescend du Mont Sinaï qu'il a gravi pour y recevoir de Dieu les Dix Commandements, il trouve les Israélites autour d'un veau offert en holocauste, sous l'influence de la caste des prêtres.

En Égypte, les Hébreux avaient bien souvent assisté à de tels sacrifices puisqu'ils y étaient couramment pratiqués par les prêtres égyptiens. C'est ainsi qu'ils adoptèrent également ces coutumes ainsi que beaucoup d'autres aspects du paganisme. Ils n'avaient pas encore connaissance d'un Dieu bon et miséricordieux.

Il est de toute évidence que les cultes païens exerçaient une forte influence à l'époque de Moïse. Pendant leur captivité en Égypte qui s'échelonna sur plusieurs siècles, les Hébreux avaient eu largement le temps d'observer les comportements, les modes vestimentaires, etc., de la caste des prêtres et d'admirer la puissance dont celle-ci disposait. Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce qu'à leur installation en terre d'Israël, ils aient reproduit nombre de coutumes qu'ils avaient observées puis

adoptées en Égypte, entre autres les vêtements sacerdotaux ainsi que nous l'avons évoqué au chapitre précédent.

Les récits de la Bible attribués à Moïse ont été rédigés en majeure partie, mille ans après sa mort. Sous couvert de Moïse, la caste des prêtres a introduit ses propres conceptions religieuses dans le judaïsme

On considère généralement Moïse comme l'auteur du « Pentateuque » alors que ces livres sont l'œuvre de la caste des prêtres. Cela vous étonne-t-il ?

C'est pourtant ce que l'on enseigne aux futurs prêtres et pasteurs dans les universités de théologie. Des historiens ont retrouvé un document rédigé par des prêtres israélites lors de l'exil des juifs à Babylone. Ce document connu sous le nom de livre des prêtres date du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Or, ce qui figure dans ce texte comporte des similitudes frappantes avec le Pentateuque, ce qui porte à croire que celui-ci aurait été rédigé à Babylone par les autorités religieuses israélites.

Ainsi, outre l'influence exercée antérieurement par le polythéisme égyptien, il faudrait également prendre en compte l'influence du polythéisme babylonien dans l'élaboration du culte hébraïque et de ses rites. Bien entendu, pour accorder une plus grande légitimité à ces récits, on en aurait transposé l'origine à Moïse et on aurait fait de ce dernier leur instigateur, à son insu.

Les livres attribués à Moïse ne datent donc pas du vivant de ce grand prophète mais auraient été rédigés près

de mille ans après sa mort. Les premiers écrits se référant à Moïse remontent aux rois David et Salomon. Dans ces documents, aucune allusion n'est faite à l'importance du rôle des prêtres. En fait, tous les livres et documents écrits préalablement auraient été « retouchés » autour du VI^e siècle pour y inclure cet aspect.

Les prêtres se sont donc retranchés derrière Moïse pour introduire dans l'Ancien Testament leurs propres conceptions en matière de religion. S'ils ont agi de la sorte c'est bien entendu pour servir leur pouvoir et le perpétuer. Le Pentateuque est donc l'œuvre des prêtres et non celle de Moïse !

En se plaçant entre Dieu et les hommes, les prêtres ont obtenu un pouvoir de domination considérable qu'ils ont toujours cherché à perpétuer par la menace

Si tout ce qui touche aux rites et aux vêtements sacerdotaux est tellement important, c'est parce que ceux-ci permettent aux prêtres de se prévaloir d'un privilège exceptionnel : celui d'intercéder auprès de Dieu en faveur des hommes. Ainsi, pour atteindre le salut de l'âme, pour adoucir l'humeur de Dieu, pour accomplir les célébrations rituelles prescrites par le dogme et se comporter en fidèle bon et obéissant, il faut faire appel aux prêtres et, à l'occasion, savoir leur témoigner reconnaissance au moyen d'espèces sonnantes et trébuchantes.

Examinons maintenant cet aspect à la lumière de ce qu'a dit Jésus de Nazareth et demandons-nous comment il s'est comporté en la matière et ce qu'il a enseigné ? Jésus a-t-il une seule fois évoqué une quelconque nécessité d'en appeler au service des prêtres ?

Non ! Assurément non !!!

Bien au contraire, tout au long de son ministère, il n'a fait qu'affirmer : « *Le royaume de Dieu est en vous* » (Lc 17, 21) Et quand le Fils de Dieu parle ainsi, il l'affirme haut et fort pour signifier à chacun qu'il est en relation directe et personnelle avec Dieu et que, dans ces conditions, le

recours à un prêtre ou à toute institution sacerdotale est inutile et superflue.

Cette affirmation n'a d'ailleurs rien d'outrancièrement révolutionnaire puisqu'au sein même de l'Église catholique certains n'hésitent pas à tenir des propos analogues. C'est le cas, par exemple, de deux théologiens allemands célèbres : Rupert Lay⁹ et Herbert Haag¹⁰.

Ainsi, voilà ce que ce dernier, bibliste de renommée mondiale, ancien professeur d'exégèse biblique à l'Université de Tübingen, dit en 1998 lors d'une allocution publique dont la teneur a bousculé quelques idées reçues :

« Il y a longtemps que les théologiens ont admis que Jésus ne voulait pas fonder une Église ; les dogmaticiens les plus traditionalistes , eux-mêmes, sont de cet avis. »

Et de préciser :

« Pendant longtemps on a cru et on a enseigné que l'Église a commencé avec Jésus-Christ. C'est ce que j'ai moi-même appris au cours de mes études de théologie, et de nombreux étudiants après moi. Jésus aurait appelé des apôtres, et ces apôtres, sentant leur

⁹ « Nachkirchliches Christentum – der lebende Jesus und die sterbende Kirche » Düsseldorf 1995

¹⁰ « Worauf es ankommt – wollte Jesus eine Zwei-Stände-Kirche ? », Freiburg 1997

fin prochaine, auraient désigné des successeurs qui, plus tard furent nommés évêques. C'est d'ailleurs ce que le dernier concile nous enseigne : Jésus-Christ, Pasteur éternel, a édifié la Sainte Église en envoyant les apôtres... et a voulu que leurs successeurs, c'est-à-dire les évêques fussent, dans son Église, pasteurs jusqu'à la fin des siècles (Lumen gentium 18). Ainsi on pouvait faire remonter la charge des évêques indirectement jusqu'à Jésus. Celui-ci avait appelé les apôtres et ces derniers ont nommé des évêques. En réalité, le dernier apôtre avait depuis longtemps fermé les yeux lorsque les premiers évêques ont fait leur apparition. Le rôle des apôtres était tellement exceptionnel que l'on ne peut parler de successeurs à leur sujet.»

Et encore :

«Les théologiens d'aujourd'hui sont au contraire unanimes à penser qu'aucune fonction d'Église ne peut se légitimer par référence à Jésus. Les structures actuelles de l'Église sont le résultat de processus historiques sur lesquels des influences politiques ont joué et les modèles démocratiques des débuts n'ont pas pu subsister. La théologienne américaine bien connue, Rosemary Radford Ruether, n'a-t-elle pas écrit, il y a déjà plus de dix ans, dans le journal des pères jésuites suisses : « Le gouvernement de l'Église est une construction historique, influencée par des systèmes politiques existants, et ne peut pas être

considéré comme voulu par Dieu. »¹¹

Et on pourrait ainsi poursuivre les citations.

On voit bien l'intérêt de l'institution ecclésiastique à perpétuer son influence sur la société à travers le pouvoir qu'elle a toujours cherché à exercer sur les consciences. Mais on doit à la vérité de reconnaître que, malgré tous les efforts qu'elle a déployés dans ce sens, l'Église n'aurait jamais pu atteindre son but et en tout cas préserver sa domination aussi longtemps, si elle n'avait bénéficié de la complicité passive du peuple. Ni les prophètes, ni Jésus, le Christ, n'ont voulu de telles choses. Dans ces conditions, il faut bien reconnaître que c'est le peuple lui-même qui a permis qu'il en soit ainsi.

Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il est bien plus facile de se confesser à un prêtre pour obtenir l'absolution de ses péchés que d'aller soi-même vers son prochain pour lui avouer ses torts et lui en demander pardon. En quelque sorte, on pourrait dire que le prêtre fait le travail à notre place et qu'ainsi il nous est possible d'accéder au ciel à moindre effort ! C'est purement et simplement de la superstition et celle-ci est toujours en vigueur aujourd'hui !

Si le pouvoir des prêtres s'appuie en effet sur cette tendance à la passivité et au moindre effort, il n'en est pas moins vrai également que celle-ci a été fortement

¹¹ Orientierung N° 50, 1986, p.141

encouragée et renforcée par l'usage de la menace et de la peur.

Lorsque Jésus de Nazareth a enseigné le Dieu de l'amour et quand il a dit que celui-ci se trouve en chacun de nous, beaucoup d'hommes et de femmes ont été malgré tout très touchés par ce message d'espérance.

Cela a soulevé l'enthousiasme de beaucoup et réveillé en eux l'aspiration à la liberté et à la vérité. De tout temps des hommes et des femmes sincères ont ressenti cet appel. Pour ceux-là qui avaient la prétention de s'éveiller de la léthargie dans laquelle on voulait les maintenir, il a fallu user d'autres méthodes : celles de l'intimidation et de la menace spirituelle. « Si tu refuses de nous écouter et de nous suivre, tu finiras en enfer ». « Si tu ne fais pas ce que nous t'ordonnons, tu ne parviendras jamais jusqu'à Dieu. »

Et pour ceux qui persistaient à rester dans l'erreur, on n'hésita pas à recourir, à la force et à la contrainte physique. Que n'aurait-on fait pour « sauver leur âme ».

Dieu a-t-il vraiment parlé selon les paroles qu'on prête à Moïse ? Selon l'Ancien Testament, le non-respect des lois religieuses est puni de la peine de mort.»

Comme indiqué plus haut, il convient donc d'approcher les livres attribués à Moïse, à savoir le Pentateuque, avec la plus grande prudence, en gardant sans cesse à l'esprit que ceux-ci sont l'œuvre de la caste des prêtres qui, selon l'expression du professeur, Walter Nigg, théologien allemand réformé, sont « l'ennemi naturel du prophète ». Ainsi, en parcourant le Pentateuque il faudrait toujours se demander : Dieu a-t-il pu tenir de tels propos à Moïse ? Les passages ci-après, reproduits à titre d'exemple, constituent à eux seuls la démonstration qu'il n'en est rien.

Ainsi, dans Exode (Ex 28, 1-4) on peut lire :

« Fais approcher de toi Aaron, ton frère, et ses fils, et prends-les parmi les enfants d'Israël pour les consacrer à mon service dans le sacerdoce : Aaron et les fils d'Aaron, Nadab, Abihu, Éléazar et Ithamar. Tu feras à Aaron, ton frère, des vêtements sacrés, pour marquer sa dignité et pour lui servir de parure. Tu parleras à tous ceux qui sont habiles, à qui j'ai donné un esprit plein d'intelligence ; et ils feront les vêtements d'Aaron, afin qu'il soit consacré et qu'il exerce mon sacerdoce. Voici les vêtements qu'ils feront : un pectoral, un éphod, une robe, une tunique brodée, une tiare, et une ceinture. Ils feront des vêtements

sacrés à Aaron, ton frère, et à ses fils, afin qu'ils exercent mon sacerdoce. »

Et un peu plus loin Exode (Ex 28,6-14) :

« Ils feront l'éphod d'or, de fil bleu, pourpre et cramoisi, et de fin lin retors ; il sera artistement travaillé. On y fera deux épaulettes, qui le joindront par ses deux extrémités ; et c'est ainsi qu'il sera joint. La ceinture sera du même travail que l'éphod et fixée sur lui ; elle sera d'or, de fil bleu, pourpre et cramoisi, et de fin lin retors. Tu prendras deux pierres d'onyx, et tu y graveras les noms des fils d'Israël, six de leurs noms sur une pierre, et les six autres sur la seconde pierre, d'après l'ordre des naissances. Tu graveras sur les deux pierres les noms des fils d'Israël, comme on grave les pierres et les cachets ; tu les entoureras de montures d'or. Tu mettras les deux pierres sur les épaulettes de l'éphod, en souvenir des fils d'Israël ; et c'est comme souvenir qu'Aaron portera leurs noms devant l'Éternel sur ses deux épaules. Tu feras des montures d'or, et deux chaînettes d'or pur, que tu tresseras en forme de cordons ; et tu fixeras aux montures les chaînettes ainsi tressées. »

Et encore, dans Exode (Ex 28, 31-35) :

« Tu feras la robe de l'éphod entièrement d'étoffe bleue. Il y aura, au milieu, une ouverture pour la tête ; et cette ouverture aura tout autour un bord tissé,

comme l'ouverture d'une cotte de mailles, afin que la robe ne se déchire pas. Tu mettras autour de la bordure, en bas, des grenades de couleur bleue, pourpre et cramoisie, entremêlées de clochettes d'or : une clochette d'or et une grenade, une clochette d'or et une grenade, sur tout le tour de la bordure de la robe. Aaron s'en revêtira pour faire le service ; quand il entrera dans le sanctuaire devant l'Éternel, et quand il en sortira, on entendra le son des clochettes, et il ne mourra point.»

Qui peut croire que Dieu se soucie d'un tel luxe et aspire à tant de pompe pour être honoré. Et comment imaginer qu'il réclame la mort de tout homme qui ne respecterait pas ces instructions.

Là encore, la logique se heurte à un problème de taille : comment le Dieu qui s'exprime à travers Moïse pourrait-Il à la fois demander la mort et par ailleurs exprimer le Commandement contraire, à savoir : « *Tu ne tueras pas !* »

Les préceptes de l'Église en matière d'habits sacerdotaux et de rites liturgiques sont inspirés de l'Ancien Testament. Paroles de Jésus, le Christ, à propos des pharisiens et des docteurs de la loi. Jérémie avait prophétisé la falsification des écritures

Les vêtements sacerdotaux revêtus par les cérémoniaires lors des célébrations religieuses, particulièrement au sein de l'Église catholique, sont très proches de ceux décrits dans l'Ancien Testament et trouvent leur origine dans le paganisme. Ainsi, on peut lire dans la Bible (Ex 28, 36-38) :

« Tu feras une lame d'or pur, et tu y graveras, comme on grave un cachet : Sainteté à l'Éternel. Tu l'attacheras avec un cordon bleu sur la tiare, sur le devant de la tiare. Elle sera sur le front d'Aaron ; et Aaron sera chargé des iniquités commises par les enfants d'Israël en faisant toutes leurs saintes offrandes ; elle sera constamment sur son front devant l'Éternel, pour qu'il leur soit favorable. »

De même, l'utilisation d'huiles saintes telle que le rapporte l'Ancien Testament, rappelle tout à fait la 'sainte onction' pratiquée encore de nos jours. Voici ce qu'on peut lire dans le Lévitique (Lv 8, 11-12) :

« Il en fit sept fois l'aspersion sur l'autel, et il oignit l'autel et tous ses ustensiles, et la cuve avec sa base,

afin de les sanctifier. Il répandit de l'huile d'onction sur la tête d'Aaron, et l'oignit, afin de la sanctifier. »

Cela rappelle encore certains rituels toujours en vigueur de nos jours et pratiqués lors de l'inauguration d'une église ou à l'occasion de l'intronisation dans leurs fonctions d'un prêtre, d'un évêque ou d'un Pape. A cet égard, les directives à respecter sont extrêmement précises et pour tout dire, aussi incompréhensibles que celles dont nous parle l'Ancien Testament.

Mais qu'a dit Jésus à propos du culte et de tout ce qui s'y rattache ?

En substance, il a dit : Tu es le temple de l'Esprit-Saint. Orne ton âme de la parure de la vertu, avec de bonnes pensées, des pensées qui correspondent à la volonté de Dieu. Vis selon les Dix Commandements de Dieu et conforme-toi aux Lois de la vie - par exemple au Sermon sur la Montagne - que J'ai apportées aux hommes, mais il n'a jamais évoqué la nécessité de se conformer à des rites ni de s'en remettre à quiconque, et donc à un prêtre.

C'est d'ailleurs ce langage qu'ont toujours tenu les vrais prophètes. Ainsi, Jérémie s'exprime-t-il de la façon suivante dans l'Ancien Testament:

« Comment pouvez-vous dire : 'Nous sommes sages, la loi de l'Éternel est avec nous' ? C'est bien en vain que s'est mise à l'œuvre la plume mensongère des

scribes. » (Jr 8, 8).

Les grands prophètes se sont toujours élevés contre la falsification et la confiscation par les prêtres de la Parole de Dieu. L'Ancien Testament fourmille de tels passages qui, depuis le temps, devraient avoir ouvert les yeux de beaucoup.

On pourrait mettre en parallèle le côté théâtral adopté par les prêtres, entre autres la mise en scène vestimentaire des cérémonies religieuses, avec cette phrase de Jésus rapportée dans l'évangile de Matthieu :

« Toutes leurs actions, ils les font pour se faire remarquer des hommes. Ils élargissent leurs phylactères et allongent leurs franges. Ils aiment à occuper les premières places dans les dîners. Ils aiment à être salués sur les places publiques et à s'entendre appeler « maître » par les hommes. » (Mt 23, 5-7)

On peut également rappeler ce passage que nous avons déjà cité : *«...ne vous faites pas appeler maître car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères. N'appellez personne sur la Terre votre Père car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. » (Mt 23, 8)* qui témoigne que Jésus a toujours prêché en faveur de l'égalité et non pour l'instauration d'une hiérarchie de prêtres et de fonctionnaires ecclésiastiques.

Il a dit « *Suivez-Moi !* » (Mt 4, 19), c'est-à-dire suivez le Christ en vous car Il est le chemin, la vérité et la vie, mais n'a jamais demandé aux hommes de s'en remettre à d'autres hommes.

Quand l'Ancien Testament parle des sacrifices comme d'«... une odeur agréable à l'Eternel ...» Jésus est toujours intervenu en faveur des animaux

Il y a 2000 ans, Jésus nous a dit ce qu'il pensait des holocaustes et autres formes de sacrifices d'animaux.

Ce sont, bien sûr, les écrits apocryphes qui nous renseignent le mieux à ce sujet. Ceux que la rage destructrice des autorités de l'Église a épargnés nous montrent un Jésus préoccupé tout aussi bien du salut des hommes que du sort des animaux, un Jésus plein d'amour et de compassion, n'hésitant pas à s'opposer aux mauvais traitements qu'on leur inflige.

Pour tout chrétien de cœur, cela ne fait d'ailleurs aucun doute tant il est vrai que l'amour est indivisible. Comme l'a dit Lamartine : *« On n'a pas deux cœurs, l'un pour les hommes et l'autre pour les animaux ; on a un cœur ou on n'en a pas. »* Dans ces conditions, comment imaginer que Jésus ait pu ignorer le sort de ces créatures innocentes. Le mépris majuscule dont l'Église a toujours fait preuve à leur égard ne saurait empêcher les hommes de cœur de percevoir où se trouve la vérité.

Pour autant, le Nouveau Testament – c'est-à-dire les documents qui ont eu l'heur de plaire aux autorités spirituelles de l'Église naissante – laisse transparaître ici ou là des informations sur la nature des rapports que Jésus

entretenait avec les animaux. Ainsi, on nous apprend que dans le désert où il s'était retiré 40 jours, Jésus vécut entouré d'animaux sauvages qui lui tenaient compagnie. Un autre passage célèbre décrit la façon dont Jésus libéra les animaux amenés au temple pour y être vendus dans le but d'être sacrifiés.

A l'inverse, voici comment s'expriment les prêtres dans l'Ancien Testament :

« Si son offrande est un holocauste de gros bétail, il offrira un mâle sans défaut ; il l'offrira à l'entrée de la tente d'assignation, devant l'Éternel, pour obtenir sa faveur. Il posera sa main sur la tête de l'holocauste, qui sera agréé de l'Éternel, pour lui servir d'expiation. Il égorgera le veau devant l'Éternel ; et les sacrificateurs, fils d'Aaron, offriront le sang, et le répandront tout autour sur l'autel qui est à l'entrée de la tente d'assignation. Il dépouillera l'holocauste, et le coupera par morceaux. Les fils du sacrificateur Aaron mettront du feu sur l'autel, et arrangeront du bois sur le feu. Les sacrificateurs, fils d'Aaron, poseront les morceaux, la tête et la graisse, sur le bois mis au feu sur l'autel. Il lavera avec de l'eau les entrailles et les jambes ; et le sacrificateur brûlera le tout sur l'autel. C'est un holocauste, un sacrifice consumé par le feu, d'une odeur agréable à l'Éternel. » (Lv 1, 3-9)

« Une odeur agréable à l'Éternel », voilà des termes qui rappellent étrangement le paganisme dont l'un des

aspects essentiels consistait justement dans le fait d'apaiser l'humeur des dieux.

Et cela se poursuit avec force détails plus terribles les uns que les autres pour se conclure ainsi :

« Ce fut l'holocauste, ce fut un sacrifice consumé par le feu, d'une agréable odeur à l'Éternel, comme l'Éternel l'avait ordonné à Moïse. » (Lv 8, 21)

Plus loin encore, vient une description sur la manière de sacrifier une tourterelle ou un pigeon :

« Le sacrificateur sacrifiera l'oiseau sur l'autel ; il lui ouvrira la tête avec l'ongle, et la brûlera sur l'autel, et il exprimera le sang contre un côté de l'autel. » (Lv 1, 15)

Comme indiqué plus haut, en aucun cas ces horreurs ne peuvent être imputées à Moïse et encore moins à Dieu. Elles ont été introduites par la caste des prêtres, bien après Moïse.

En effet, comment le Dieu de la Genèse pourrait-il s'exprimer de la sorte après avoir dit :

« Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence : ce sera votre nourriture. Et à tout animal

de la terre, à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. Et cela fut ainsi. Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le sixième jour. » (Gn1, 29-31)

Rappelons une nouvelle fois que peu de temps avant d'avoir prétendument prononcé ces paroles, Dieu a donné à Moïse les Dix Commandements, parmi lesquels se trouve le fameux :

« *Tu ne tueras pas !* »

*Pour le Saint-Siège, Ancien et Nouveau Testaments sont
« la vraie parole de Dieu ». Le Dieu de l'Ancien Testament
est un Dieu païen et cruel*

La raison pour laquelle Dieu, notre Père éternel, a envoyé le Christ, Son Fils, vers les hommes ressort clairement de ce qui vient d'être dit plus haut. Il fallait absolument mettre un terme à ces rituels tout droit issus du paganisme et qui relèvent de la magie. En effet, ces pratiques éloignent et détournent les hommes de Dieu, les empêchant d'accéder à la vie spirituelle véritable, la vie intérieure. Ainsi, l'enseignement que Jésus délivra aux hommes de son temps et de ceux à venir, permit d'enrainer ces dérapages. En effet, Jésus s'est toujours positionné clairement contre la caste des prêtres, qui utilise Dieu à ses propres fins.

Sans doute certains penseront-ils que tout cela appartient au passé. Nous leur conseillerons de s'intéresser de plus près à ce que la caste des prêtres affirme aujourd'hui encore officiellement. Ainsi, sait-on que pour l'Église : *« L'Ancien Testament avait pour principale raison d'être de préparer l'avènement du Christ sauveur du monde »*. Comment convient-il d'interpréter une telle affirmation ?

Pour l'Église catholique, le « Pentateuque » constituerait la véritable parole de Dieu au même titre que l'enseignement de Jésus. Ainsi, le Dieu de l'amour

côtoierait-il celui de la haine et de la vengeance sans le moindre problème.

Rappelons ici ce que ce Dieu aux multiples visages est capable de dire :

« Quand un homme insulte son père ou sa mère, qu'il soit mis à mort » (Lv 20, 9) ou encore « Quand un homme commet l'adultère avec la femme de son prochain, qu'ils soient mis à mort, l'homme adultère aussi bien que la femme adultère. » (Lv 10,13) et encore « Quand un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ce qu'ils ont fait tous les deux est une abomination ; qu'ils soient mis à mort. » (Lv 10, 15), etc...

Et pour citer un passage du Deutéronome:

« Lorsqu'un homme a un fils rebelle et révolté, qui n'écoute ni son père ni sa mère, s'ils lui font la leçon et qu'il ne les écoute pas, alors son père et sa mère s'empareront de lui et l'amèneront aux anciens de sa ville, à la porte de sa localité. Ils diront aux anciens : « Voici notre fils, un rebelle et un révolté, qui ne nous écoute pas ; il s'empiffre et il boit ! » Tous les hommes de sa ville le lapideront, et il mourra. » (Dt 21, 18-21)

Et ceci constitue une infime partie des prescriptions toutes plus cruelles et monstrueuses les unes que les autres, dont cet ouvrage regorge.

On pourra bien sûr rétorquer que ces récits correspondent à une époque maintenant révolue et qu'ils n'ont plus désormais qu'un intérêt historique. A ceux qui avanceraient ce point de vue, nous serions au regret d'apprendre qu'ils sont mal informés et que l'Église elle-même réfute cet argument ! En effet, en 1965, lors du célèbre Concile Vatican II au cours duquel l'Église est sensée avoir pris un tournant décisif vers la modernité, il fut décidé (à lire dans le chapitre du catéchisme de l'Église catholique ayant pour titre : La Sainte Écriture dans la vie de l'Église) :

L'Ancien Testament est une partie inamissible de l'Écriture Sainte. Ses livres sont divinement inspirés et conservent une valeur permanente (cf. DV 14) car l'Ancienne Alliance n'a jamais été révoquée. En effet, « l'Économie de l'Ancien Testament avait pour principale raison d'être de préparer l'avènement du Christ Sauveur du monde ». « Bien qu'ils contiennent de l'imparfait et du provisoire », les livres de l'Ancien Testament témoignent de toute la divine pédagogie de l'amour salvifique de Dieu : « En eux se trouvent de sublimes enseignements sur Dieu, une bienfaisante sagesse sur la vie humaine, d'admirables trésors de prière ; en eux enfin se tient caché le mystère de notre salut » (DV 15).

Les Chrétiens vénèrent l'Ancien Testament comme vraie Parole de Dieu. L'Église a toujours

vigoureusement repoussé l'idée de rejeter l'Ancien Testament sous prétexte que le Nouveau l'aurait rendu caduc (Marcionisme). L'Église, déjà aux temps apostoliques¹², et puis constamment dans sa tradition, a éclairé l'unité du plan divin dans les deux Testaments grâce à la typologie. Celle-ci discerne dans les œuvres de Dieu dans l'Ancienne Alliance des préfigurations de ce que Dieu a accompli dans la plénitude des temps, en la personne de son Fils incarné. Toute l'Écriture divine n'est qu'un seul livre, et ce seul livre c'est le Christ, « car toute l'Écriture divine parle du Christ, et toute l'Écriture divine s'accomplit dans le Christ »¹³.

On aura du mal à l'admettre, mais pour l'Église, toutes les atrocités contenues dans l'Ancien Testament sont le produit de l'Esprit-Saint.

¹² cf. 1 Co 10, 6. 11 ; He 10, 1 ; 1 P 3, 21

¹³ Hugues de Saint Victor, *De arca Noe* 2, 8 : PL 176, 642 ; cf. *ibid.* 2, 9 : PL 176, 642-643 ; PL 176, 642C

Énormes contradictions entre l'enseignement de l'Église et celui de Jésus. Pour camoufler son inclination pour l'Ancien Testament, l'Église abuse du nom de «Jésus-Christ »

Jésus a pourtant enseigné tout autre chose.

Dans ces conditions, la question suivante se pose : pourquoi, deux mille ans après sa venue, existe-t-il aujourd'hui encore une caste de prêtres agissant dans l'esprit de l'Ancien Testament ?

Dieu a-t-il envoyé Son Fils sur la Terre pour rien ou pour le seul profit de la caste des prêtres d'aujourd'hui qui utilisent le nom de « Jésus » comme autrefois ils se servaient de celui de « Moïse » pour faire valoir leurs conceptions et leurs intérêts ?

Comment ne pas remarquer à travers toutes ces contradictions le fossé existant entre le Dieu cruel de l'Ancien Testament et celui profondément aimant dont parle Jésus tout au long de son enseignement ?

Dans le Sermon sur la Montagne - connu aussi sous le terme de « Béatitudes » - que nous révèle l'Évangile de Matthieu, Jésus s'exprime ainsi :

*«Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient !
Heureux les affligés, car ils seront consolés !*

*Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre !
Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils
seront rassasiés !*

*Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront
miséricorde !*

*Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront
Dieu !*

*Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront
appelés fils de Dieu !» (Mt 5, 3-9)*

Et un peu plus loin, voilà ce qu'il dit à propos de la prière :

*«Lorsque vous priez, ne soyez pas comme les
hypocrites, qui aiment à prier debout dans les
synagogues et aux coins des rues, pour être vus des
hommes. Je vous le dis en vérité, ils reçoivent leur
récompense. Mais quand tu pries, entre dans ta
chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là
dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret,
te le rendra.» (Mt 6, 5-6)*

Et les autres passages de cet évangile, ci-après, auraient dû depuis longtemps faire réfléchir ceux qui se prétendent les représentants de Dieu sur Terre et les amener à se remettre en question :

*« Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque
s'abaissera sera élevé. » (Mt 23,12) Et que dit Jésus
concernant la caste des prêtres ? « Mais vous, ne vous*

faites pas appeler Rabbi ; car un seul est votre Maître, et vous êtes tous frères. Et n'appellez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux » (Mt 23, 8-9)

Et plus loin encore :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte ; et, quand il l'est devenu, vous en faites un fils de la géhenne deux fois plus que vous. Malheur à vous, conducteurs aveugles ! qui dites : Si quelqu'un jure par le temple, ce n'est rien ; mais, si quelqu'un jure par l'or du temple, il est engagé. » (Mt 23,15-16)

Enfin, dans Matthieu (Mt 23, 13), on peut lire également :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous n'y laissez pas entrer ceux qui veulent entrer. »

Après avoir pris connaissance de ces propos – et les gens d'Église les connaissent mieux que quiconque – comment peut-on encore affirmer que « Ces livres (l'Ancien Testament) sont divinement inspirés et conservent une valeur permanente car l'Ancienne Alliance n'a jamais été révoquée... En effet, « l'Économie de l'Ancien Testament avait pour principale raison d'être de

préparer l'avènement du Christ Sauveur du monde » ?

Qui était Jésus ?

De quel milieu venait-il ?

Jésus, fils de Marie et Joseph est né dans un milieu simple et modeste. Jésus était issu de la lignée de David et de la tribu de Juda. D'un point de vue symbolique, ceci est particulièrement intéressant car cela signifie que Jésus n'aurait jamais pu devenir prêtre, ceux-ci étant issus exclusivement de la tribu de Lévi et devant par ailleurs, descendre d'Aaron. Jésus ne remplissait donc aucune de ces deux conditions. Jésus, le Fils de Dieu, avait choisi de naître au sein du peuple, d'être un homme du peuple.

En tant que tel, il n'était donc pas prisonnier du carcan de la tradition et il a ainsi pu transmettre un enseignement libre, non doctrinal, et porter à la connaissance de tous les merveilleuses lois de la vie qui sont à l'opposé des rites et des dogmes rigides de l'institution.

Les chrétiens des origines se sont donnés pour tâche de rappeler cette vérité à tous ceux qui sont prêts à l'entendre, de sorte que toute confusion soit levée et que chacun soit en mesure de reconnaître que les institutions qui ont endossé le manteau « chrétien » et qui affirment être les représentantes de son enseignement, n'ont absolument rien de commun avec le véritable enseignement de Jésus de Nazareth.

3

*A consulter :
Quelques thèmes édifiants*

Cette série d'articles repose, à l'origine, sur un cycle d'émissions de radio intitulées également : Pour les esprits critiques : *Qui se cache derrière le « Saint-Siège » ?* Dans le cadre de cette diffusion, de nombreux auditeurs nous ont écrit pour nous demander des explications, des précisions sur tel ou tel sujet. Dans ce chapitre, nous avons reproduit ces questions ainsi que les réponses qui leur ont été apportées car elles sont susceptibles d'intéresser les lecteurs.

Jésus et les premiers chrétiens étaient-ils végétariens ?

Question :

« Je suis végétarienne, mais lorsque j'aborde ce sujet avec mes amis, ils me rétorquent souvent que la Bible ne mentionne nulle part que Jésus n'aurait pas mangé de viande. Comment cela se fait-il ? Par ailleurs, vous affirmez que Dieu n'a jamais voulu que les hommes pratiquent les holocaustes décrits dans l'Ancien Testament et aussi que Jésus était contre le fait de tuer les animaux. Y-a-t-il des références écrites à ce sujet ? »

Réponse :

On ne peut pas vraiment répondre à cette question si on fait l'impasse sur un aspect fondamental, méconnu de la plupart des gens, à savoir que les textes et documents auxquels nous nous référons aujourd'hui – en l'occurrence, il s'agit de la Bible – ont une histoire, un vécu pourrait-on dire. Ils ont été façonnés au cours des siècles en fonction des impératifs recherchés par ceux qui en étaient dépositaires. C'est l'un des objectifs de cette série de rappeler cette histoire et de révéler les buts ayant présidé aux choix rédactionnels. Ainsi, la Bible, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a connu une élaboration très longue qui s'est faite d'ajouts successifs mais aussi de rejets.

Un moment essentiel de cette histoire s'est déroulé au

IV^e siècle de notre ère. Il s'agit du travail de traduction de la Bible effectué par Jérôme, un clerc de l'Église, à la demande du pape Damase. En effet, il circulait alors plusieurs versions de la Bible assez éloignées les unes des autres et le pape en question souhaitait assainir cette situation. Jérôme qui était connu pour ses talents de traducteur effectua donc ce travail colossal qui lui prit plusieurs années. Il traduisit tout d'abord les Évangiles à partir de la version latine existante qu'il estimait la moins dénaturée et se référa, là où il eut des doutes sur le sens, à une version grecque sensée être moins altérée.

Pour traduire l'Ancien Testament, Jérôme s'appuya sur la version en hébreu afin de retrouver ce qu'il appelait « la vérité hébraïque » de l'Ancien Testament. Son travail de traduction ayant donné satisfaction aux autorités de l'Église, il reçut leur imprimatur, et c'est cette version qui fit référence jusqu'au XV^e siècle sous le nom de Vulgate.

Jérôme qui disposait d'un grand savoir, n'était néanmoins pas à l'abri de contradictions, la plus importante étant celle qui mettait aux prises sa fidélité envers l'Église dont il était membre et sa probité intellectuelle. En effet, dans le cadre de son étude des plus anciennes versions de la Bible, il fut amené à découvrir des aspects qui avaient été rejetés et ne figuraient plus dans les versions suivantes.

Il n'est pas question de discuter ici de la façon dont Jérôme résolut ces contradictions avec plus ou moins de

succès et d'honnêteté intellectuelle, mais cela apporte un éclairage très instructif sur ce que nous considérons aujourd'hui comme des vérités immuables mais qui en fait ne l'ont jamais été. Parmi ces dernières, celle qui se rapporte aux relations de Jésus avec les animaux est une des plus importantes et déterminantes car elle pose la question du statut de l'homme dans la création.

Ainsi, pour répondre à la question du végétarisme, voilà ce que l'on peut lire sous la plume de Jérôme lui-même, dans une lettre polémique connue en français sous le titre de « Contre Jovinien » (*Adversus Jovinianum*) :

« Jusqu'au déluge la consommation de chair animale était inconnue, mais depuis le déluge on nous a gavé la bouche des fibres et du jus puant de la chair animale. Jésus-Christ qui est apparu quand les temps furent accomplis, a relié la fin avec le commencement, de sorte qu'il ne nous est plus permis de manger de la viande. »

A la lecture de cette phrase, il ressort très clairement que, selon Jérôme, l'un des meilleurs, sinon le meilleur, spécialiste de la Bible de son temps, Jésus aurait enseigné de ne pas manger de viande.

On pourrait encore éclairer ce thème sous un autre aspect historique. Pour ceux de nos lecteurs qui ne le savent pas, la Bible « officielle » résulte d'un choix humain

et arbitraire puisque certains textes ont été jugés dignes d'y figurer et d'autres non. Pourquoi ? En fonction de quels critères ? Sans vouloir attribuer une volonté machiavélique à tous ceux qui ont effectué ces choix, on est en droit de considérer qu'ils ont souvent relevé d'un parti pris idéologique, à savoir qu'on a conservé les documents qui légitimaient une certaine vision du christianisme en voie d'institutionnalisation et rejeté tous ceux qui pouvaient s'y opposer.

Or, il semble bien qu'une ligne de fracture importante réside précisément dans la question des animaux. La plupart des documents, évangiles et autres, qui ont été mis à l'index accordent une grande importance à cet aspect. De nombreux écrits apocryphes confirment non seulement que Jésus aimait les animaux mais aussi et surtout que la venue du Christ sur la Terre, la Bonne nouvelle qu'il a apportée au monde ne concerne pas que les hommes mais la Terre entière, y compris le monde animal. Le fait que Jésus et ses apôtres étaient végétariens découle en toute logique de cette vision unifiée du monde.

Pourquoi Jérôme a-t-il laissé figurer dans la Bible des passages qui témoignent du vrai visage du Saint-Siège ?

Question :

Dans la 1^{ère} émission de votre série (il s'agit ici du 1^{er} chapitre de ce livre), vous avez cité un passage de l'Apocalypse dans lequel Jean incite fortement le peuple à quitter l'Église. Comment se fait-il qu'un tel passage ait été conservé dans la Bible alors que l'Église en a falsifié tant d'autres ? Que signifie sortir de l'Église ? Que faut-il faire pour cela ?

Réponse :

Le passage auquel vous faites allusion se trouve dans l'Apocalypse de Jean (Ap 18, 4) :

« Sortez de cette cité, ô mon peuple, de peur de participer à ses péchés, et de partager les fléaux qui lui sont destinés. »

Généralement, on l'interprète en effet comme une invitation à quitter Babylone, la prostituée, identifiée au cours des siècles à l'Église qui s'est bâtie sur le cadavre du christianisme des origines qu'elle avait pris soin d'anéantir.

La question que vous nous posez est donc de savoir comment un passage aussi critique envers l'Église a pu

échapper à la vigilance des censeurs patentés de l'institution ? En fait, nous le devons en grande partie à Jérôme, dont nous venons de parler. Comme nous venons de le voir, Jérôme était un personnage ambigu et complexe. Il est revenu plusieurs fois sur son travail de traducteur et sur les difficultés de cette tâche qu'il a essayé de mener avec un maximum de rigueur.

Toutefois, c'était aussi un homme ambitieux qui savait parfaitement mesurer les dangers à éviter pour ne pas compromettre ses projets et sa situation. De plus, il était lui-même un homme de conviction qui disposait de ses propres visions et interprétations du christianisme. Son travail se situe donc à la croisée de toutes ces contradictions. C'est ainsi qu'il a pu écrire :

«Y aura-t-il quelqu'un pour ne pas me traiter de falsificateur et d'auteur de sacrilèges lorsqu'il prendra cette Bible entre ses mains, car j'ai eu la hardiesse d'ajouter certaines choses aux livres anciens, de transformer d'autres choses ou d'en améliorer le contenu. »¹⁴

Jérôme avait donc tout à fait conscience de prendre des décisions arbitraires, de sa propre autorité.

Pour donner une idée de la complexité du personnage,

¹⁴ J.P. Migne, *Patrologiae cursus completus, series Graeca* – MPG – 29, Sp. 525 ff.

il faut savoir que Jérôme nourrissait certaines ambitions au sein de l'Église et qu'il ne lui aurait pas déplu d'accéder à la responsabilité suprême, celle de pape, dont il a toujours été très proche, ce qui lui aurait d'ailleurs permis de faire triompher ses convictions. Ainsi, après avoir tout d'abord été assez longtemps proche d'Origène sur le plan des idées, il s'en éloigna par la suite pour ne pas compromettre son avenir en se faisant taxer d'hérétique, ce qui l'aurait mis au ban de l'Église et de la société. On sait, en effet, que la pensée d'Origène, le père du courant gnostique chrétien, était l'objet de grandes controverses et qu'elle était regardée d'un œil de moins en moins favorable et bienveillant par les autorités de l'Église au point que sa doctrine fut condamnée au concile de Constantinople.

Jérôme qui avait une perception fine de toutes ces subtilités, entreprit de suivre un chemin de compromis qui lui permit de louvoyer à sa guise, sans encourir trop de dangers. Son travail porte la marque de ce positionnement, parfois en retrait par rapport aux enseignements de Jésus, en particulier par rapport aux animaux, mais parfois aussi plus audacieux quand il choisit de laisser figurer dans la Bible des aspects remarquables qui, au cours des siècles, ont poussé beaucoup de gens à réfléchir à la distance qui existe entre l'enseignement de Jésus d'une part et la réalité institutionnelle de l'Église d'autre part. Il s'agit par exemple de passages de la Bible tels que celui où Jésus indique « *...ne vous faites pas appeler maître* » (Mt 23, 8), celui où il exprime que « *Celui qui prend l'épée périra par l'épée.* » (Mt 26, 52) ou encore le passage de l'Apocalypse

de Jean qui est à l'origine de cette question.

En tout état de cause, une chose reste sûre : si Jérôme a été canonisé par l'Église, c'est parce qu'il a globalement accompli un travail qui donnait satisfaction à cette dernière. Et, en effet, les « audaces » de Jérôme dont il est question ci-dessus sont restées largement circonscrites et ne l'étaient pas au point d'ébranler l'Église et son pouvoir.

Incontestablement, la Vulgate dont Jérôme est le père est restée un instrument de domination particulièrement efficace entre les mains expertes des autorités cléricales. Cela valait bien une reconnaissance en forme d'auréole.

*Pour être canonisé par l'Église il faut lui avoir été soumis.
En l'occurrence, le fait d'avoir ou pas été un pécheur ne
joue aucun rôle*

D'où il ressort la constatation suivante : Pour être canonisé par l'Église catholique, il faut lui avoir rendu service et donc lui avoir été soumis. Le fait d'avoir commis ou pas des péchés ne joue aucun rôle.

A l'appui de cette thèse, on pourrait citer de nombreux exemples, le plus fameux étant celui de l'empereur Constantin, l'un des tous premiers saints de l'Église dont il sera largement question au chapitre suivant. Il s'agissait d'un homme extrêmement cruel qui n'hésita pas à faire assassiner ses plus proches parmi les proches : sa femme, son fils et ses alliés. Comment un individu aussi peu recommandable s'est-il vu offrir des ailes de saint : tout simplement en accordant à l'Église de nombreux avantages et privilèges. Il s'agissait de sa part d'un choix parfaitement machiavélique et intéressé, mais cela renforça son pouvoir et il n'eut ainsi qu'à se louer de cette coopération parfaitement assumée de part et d'autre.

Sortir de l'Église : Comment s'y prendre ?

On nous demande souvent comment s'y prendre pour quitter l'Église ?

Réponse :

La démarche peut être différente d'un pays à l'autre. Il convient donc de se renseigner au cas par cas, toutefois, à titre d'exemple, nous pouvons indiquer la manière dont cela se passe en Allemagne où il n'y a pas de séparation entre l'Église et l'État.

Il y a lieu de se rendre auprès de l'administration compétente, remplir un formulaire et, malheureusement, payer une taxe ! Le fait d'être obligé d'accomplir cette démarche auprès d'une administration de l'État et non de l'Église, montre bien l'imbrication de l'Église et de l'État dans ce pays.

La dépense engagée pour une telle démarche est cependant minime au regard des économies réalisées par la suite ! De simples calculs montrent en effet qu'une personne ayant payé des impôts ecclésiastiques toute sa vie en Allemagne aurait pu aisément, avec cet argent, financer une retraite confortable ou un logement.

Dans d'autres pays, comme la France par exemple, il existe des listes de baptême et il est possible d'écrire à

l'évêché de la région où l'on a été baptisé pour demander que son nom soit effacé de ces listes.

Comment le pouvoir politique a usé de la force pour imposer au peuple les privilèges des prêtres ?

Question :

« Vous affirmez qu'on trouve dans l'Ancien Testament des éléments issus du paganisme babylonien. Sur quoi vos propos sont-ils étayés ? »

Réponse :

L'histoire enseigne que les Israélites (Royaume de Juda) furent déportés à Babylone en 3 étapes successives au cours du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Là, ils vécurent en captivité pendant plusieurs générations. A la prise de Babylone par Cyrus, le roi des Perses, ils furent autorisés à retourner en Palestine.

On estime que 60 000 d'entre eux prirent ainsi le chemin du retour en Terre promise où l'une de leurs premières réalisations consista à entreprendre la reconstruction du temple de Jérusalem que les Babyloniens avaient détruit. C'est ainsi que dans le livre d'Esdras (Esd 6, 3) on peut lire :

« La première année du roi Cyrus, le roi Cyrus a donné cet ordre au sujet de la maison de Dieu à Jérusalem : Que la maison soit rebâtie, pour être un lieu où l'on offre des sacrifices, et qu'elle ait de solides fondements... »

On le voit, la décision de reconstruire le temple est couplée avec la perspective d'y pratiquer les holocaustes d'animaux. Pourtant, à de multiples reprises, dans l'Ancien Testament, plusieurs prophètes, et parmi les plus importants, s'expriment clairement contre les pratiques sacrificielles.

A la lecture d'Esdras on ne peut donc que s'interroger en constatant ces contradictions. Et voici ce que l'on peut lire encore (Esd 3, 12) :

« Cependant maints prêtres, maints lévites et chefs de famille déjà âgés et qui avaient vu le premier temple pleuraient très fort tandis qu'on posait les fondations sous leurs yeux mais beaucoup d'autres élevaient la voix en joyeuses clameurs. »

Ainsi, les uns clament leur joie quand les autres expriment leur douleur. Mais pourquoi pleurent-ils ceux qui ont connu le 1^{er} temple et qui gardent le souvenir du temps d'avant ? Peut-être souffrent-ils de constater qu'on est en train d'introduire dans le culte israélite quelque chose qui n'a rien à voir avec la volonté de Dieu telle que les prophètes l'ont exprimée ?

Et, en effet, il semble bien que tous n'aient pas approuvé ce qui était en train de se passer puisque Esdras nous indique (Esd 6, 11) :

« Le premier ordre du Roi Cyrus fut : « Que celui qui transgresse ces lois soit empalé sur une poutre arrachée de sa maison et dressée pour cette occasion et que sa maison soit mise en ruines. »

Mais pourquoi se serait-on opposé aux décisions du roi si celles-ci avaient exprimé la volonté de Dieu ? Et pourquoi annoncer des sanctions aussi cruelles si ce n'est parce qu'une partie du peuple s'opposait à ces décisions ?

Se peut-il que le décret de Cyrus ait eu pour but de mettre au pas et d'éliminer tous ceux qui connaissaient la volonté de Dieu et son opposition aux sacrifices d'animaux ?

Esdras chargé d'ériger les fondations du nouveau temple et de retravailler les textes pour leur rendre leur « pureté » originelle portait une double casquette. Il était à la fois docteur et scribe, c'est-à-dire prêtre, en même temps que fonctionnaire de l'empire perse, une sorte de ministre des affaires juives auprès de l'empereur qu'il servit avec la plus grande loyauté.

Bien entendu, il convenait de sauver les apparences et d'apparaître sous le meilleur jour possible et c'est pourquoi on tente de nous faire croire que c'est le maître qui mangeait dans la main du serviteur. Ainsi, dans Esdras (Esd 7, 6) on lit :

« Cet Esdras monta de Babylone. C'était un scribe

versé dans la loi de Moïse donnée par Yahvé, Roi d'Israël. Comme la main de Yahvé, son Dieu était sur lui, le roi lui accordait tout ce qu'il demandait. »

A qui voudra-t-on faire croire cela ? En vérité, les questions qu'il convient de se poser sont les suivantes : Pourquoi l'empereur l'avait-il choisi ? Pour quelle mission ? Celle consistant à restaurer la loi de Dieu, à accomplir Sa volonté ou celle consistant à servir les intérêts politiques de son mentor. En poussant les juifs à adopter des coutumes païennes importées de Babylone – les sacrifices d'animaux – on avait peut-être tout simplement pour objectif d'en faire des sujets plus dociles et fidèles car mieux respectueux des valeurs de l'empire ?

Le fait de reformuler le 5^{ème} Commandement de « Tu ne tueras pas » en « Tu ne commettras pas de meurtre » permet de justifier le fait de tuer, dans « certaines circonstances »

Toute personne sensée ne manquera pas de se demander par quel détour le Dieu des 10 Commandements et du célèbre « *Tu ne tueras pas* » peut également être celui qui ordonne de telles choses ?

Voilà un Dieu bien peu conséquent et fort versatile qui change d'idée comme d'autres de chemise. Un tel Dieu ne le serait pas plus que nous ni vous, chers lecteurs, car il aurait alors des réactions parfaitement humaines. Mais le Dieu dont les prophètes et Jésus de Nazareth nous parlent, lui est divin et absolu.

Pour quelqu'un qui voit les choses ainsi, il n'existe qu'une hypothèse pour expliquer ces variations dans la parole de Dieu : on a placé dans sa bouche des paroles qui ne sont pas les siennes et on lui fait tenir des propos qu'il n'a jamais dits. En falsifiant sa parole, on a fait du Dieu de l'amour et de la vie un dieu cruel et mortifère.

En ce qui la concerne, l'Église s'est toujours accordé le droit d'interpréter l'enseignement de Jésus à sa guise. Dans le cas du 5^e Commandement, elle a pris très tôt l'habitude de considérer que si celui-ci devait bel et bien s'appliquer aux individus placés sous sa dépendance, il ne

s'appliquait toutefois pas à elle-même. Ainsi, tout au long de son histoire, elle a pu légitimer les croisades, les guerres de conquête, la mise en esclavage de millions d'individus, leur conversion forcée, l'inquisition, la chasse aux sorcières, etc.

Pour justifier leur comportement, certains n'hésitent pas à opérer un petit glissement sémantique. A la suite de nombreux rabbins, ils prétendent que l'expression « Tu ne tueras pas » correspondrait à une mauvaise traduction de la volonté de Dieu et que celle-ci a, en fait, été formulée de la façon suivante « Tu ne commettras pas de meurtre ».(voir par exemple la Traduction Œcuménique de la Bible : Ex. 20,23 et Mt 5,21. Éditions du Cerf).

On le sait, depuis longtemps, le meurtre est un acte juridiquement répréhensible et vaut encore la peine de mort à son auteur, dans beaucoup de pays.

Par contre, le fait de tuer, peut être parfaitement admis dans certaines circonstances et situations, la guerre étant l'une d'entre elles. Et l'on a rarement vu l'Église s'opposer à l'État dans ce domaine. Au contraire, c'est souvent avec la bénédiction des autorités ecclésiastiques que les soldats montent au front et se livrent à toutes sortes d'atrocités et d'exactions sur les populations civiles. Gott mit uns ! ¹⁵

¹⁵ « Dieu avec nous » Cette formule a longtemps figuré en écusson sur le ceinturon des soldats allemands.)

Dernièrement, lors de la guerre dans l'ex-Yougoslavie, l'Église catholique n'a pas hésité à soutenir activement les visées militaires de son armée nationale.

L'eucharistie ou la pratique païenne du sacrifice sanglant

On nous interroge concernant les influences païennes dans la Bible et sur la façon dont celles-ci se sont perpétuées dans le christianisme institutionnel :

Question :

« Lors de la seconde émission de la série sur le Saint-Siège, vous avez longuement expliqué l'importance des pratiques sacrificielles dans le paganisme. La façon dont la messe est célébrée encore à notre époque n'est-elle pas aussi grandement influencée par des apports païens ?

Réponse :

La personne qui nous pose cette question a parfaitement raison. On peut même dire qu'à travers sa question, elle met le doigt sur la plus grande supercherie pratiquée à l'encontre de l'enseignement de Jésus de Nazareth. En effet, l'Église voit dans la célébration de la messe, la répétition symbolique du sacrifice par le sang de Jésus sur la croix.

A l'occasion de chaque office religieux ce sacrifice est de nouveau thématiqué et symbolisé à travers la cérémonie de l'eucharistie : par sa mort, par son sacrifice, le Christ aurait pris sur lui l'ensemble de nos péchés. Ainsi, en répétant chaque dimanche ce geste symbolique, on renouvelle ce sacrifice et on soulage sa conscience des

mauvaises actions commises au cours de la semaine. Cette conception du bouc émissaire est incontestablement d'origine païenne.

A l'origine, on pratiquait de véritables sacrifices humains avant de remplacer les hommes par des animaux, entre autres par le bouc. Ici, dans la symbolique catholique, on réintroduit le sacrifice humain, mais pas n'importe lequel, le plus grand qui soit puisque c'est le Fils de Dieu qu'on sacrifie. C'est ce qu'a déclaré Paul et c'est le point de vue que l'Église a adopté, qui est encore le sien aujourd'hui et qui le restera aussi longtemps qu'existera l'Église catholique.

Pourtant, Jésus de Nazareth n'est pas venu sur la Terre avec l'intention d'y mourir sur la croix. Il est venu pour apporter aux hommes la vérité des Cieux et pour y ériger le Royaume de Paix. Cette connaissance nous a été révélée par l'Esprit du Christ lui-même, à notre époque, par la bouche de son instrument, Gabriele, mais on la retrouve aussi en partie dans certains passages de l'Évangile ainsi bien sûr que dans les écrits apocryphes.

Cette pensée du sacrifice par le sang, cette mystique du sang, pour l'appeler ainsi, a été introduite par Paul dans ce qui commençait tout juste à se transformer en christianisme institutionnel. Ainsi, quelqu'un qui se réclame de cette pensée devrait se définir comme paulinien plutôt que comme chrétien se situant dans la filiation du Christ.

Ne pas le faire, c'est s'associer à la plus grande falsification qui soit de l'enseignement de Jésus, l'enseignement de l'amour, car c'est faire de Dieu un personnage colérique, brutal et cruel, exigeant le sacrifice expiatoire de son propre fils et l'envoyant sur Terre pour cela. On ne peut imaginer d'acte plus cruel que celui-là !

La guerre : théâtre de sacrifices sanglants. Soldats sacrifiés pour la patrie. Quand les obus servent d'instrument pour exprimer « la grâce de Dieu »

Dès les premiers temps du christianisme, la question du positionnement chrétien à l'égard de la violence institutionnelle de la guerre, s'est trouvée posée. Les premiers chrétiens ont eu à subir les foudres de l'État et ont payé au prix fort leur refus de servir à la guerre, le plus souvent de leur vie. On peut comprendre qu'un tel refus était susceptible de mettre à mal tout l'équilibre des principes sur lesquels reposait – et repose encore largement – une certaine conception de l'État destiné à l'exercice du pouvoir et à la gestion des intérêts de quelques individus, familles ou groupes socio-ethniques.

C'est pourquoi le comportement résolument pacifiste des premiers chrétiens généra une riposte impitoyable et sans merci. L'Église d'alors, en cours d'institutionnalisation, comprit le danger qu'il y avait pour elle à soutenir ce point de vue au regard de ses intérêts temporels et condamna le refus de servir dans les armées.

Depuis lors, elle s'est toujours tenue à cette vision des choses et s'est largement compromise avec toutes les formes de pouvoir, jusqu'aux plus sanglantes et autoritaires. Le fait qu'il y ait toujours eu en son sein des individus nobles, honnêtes, généreux, prêts au sacrifice désintéressé pour leurs prochains, ne doit pas être l'arbre

qui cache la forêt.

Pour un « juste », combien de compromissions, de bassesses, d'abominations ?

Lors de la 1^{ère} guerre mondiale, le cardinal allemand Faulhaber, fêté par la suite comme un grand patriote par le 3^e Reich déclara, en tant qu'aumônier militaire que « *les canons de guerre sont les instruments d'expression de la grâce de Dieu* » et on sait, sans entrer dans les détails, de quelle façon l'Église, jusqu'à ses instances les plus élevées, s'est compromise à l'occasion de ces 2 conflits mondiaux.

La déclaration du cardinal Faulhaber porte en elle la pensée que la guerre serait une forme de purification lavant et effaçant les errements du peuple sur le plan moral. Dans cette vision, le soldat doit donc se sacrifier pour un but élevé. Le plus macabre, dans ce processus, étant que les aumôniers des deux camps tiennent les mêmes propos aux soldats qui s'affrontent et s'entretuent donc avec la bénédiction épiscopale.

Jusqu'à preuve du contraire, cette pensée du sacrifice sanglant est encore en vigueur au sein de l'Église catholique comme de l'Église protestante et elle est purement païenne, Jésus n'a-t-il pas dit à Pierre : « *Celui qui prend l'épée, périra par l'épée* » (Mt 26, 52). La mise en garde est pourtant parfaitement claire et s'adresse à chacun sans exception : avoir recours à la violence ne correspond pas à la volonté de Dieu et celui qui sème la

violence, récoltera la violence.

De plus, il est capital de rappeler que Jésus a prononcé ces paroles dans un contexte de légitime défense, sa vie étant menacée. Voilà qui porte un éclairage intéressant et instructif sur le dernier concept à la mode au sein de l'Église, nous voulons parler de la notion de guerre « juste » sous couvert de visées humanitaires. Pourtant, au regard des paroles de Jésus rapportées dans ce passage de la Bible, il est parfaitement clair que le point de vue de l'Église sur la guerre juste n'est pas chrétien.

Bien entendu, cela ne signifie en rien qu'il convient de tout accepter et d'adopter une attitude fataliste devant la vie et face aux événements. Au contraire, Jésus nous a montré de quelle façon nous devrions être actifs chaque jour au service des valeurs de paix, de justice, de bien et d'harmonie, tout d'abord par notre propre comportement personnel, mais également, le cas échéant en agissant et en intervenant de façon concrète au service de nos prochains, hommes ou animaux. Lui-même l'a fait plus d'une fois et c'est pour cela qu'il est mort.

L'hypocrisie de l'Église catholique prend des formes toujours plus pernicieuses. Plusieurs papes font officiellement l'éloge de l'inquisition. Le génocide perpétré lors de la conquête de l'Amérique du Sud aurait été « une heureuse faute » !

A la lecture de ce qui vient d'être dit, nous ne pouvons manquer de constater à quel point il est difficile et délicat d'aborder ces aspects tant ils sont entourés d'un voile épais de mensonges et d'omissions que la patine de l'histoire s'est chargée de rendre méconnaissables en effaçant de nos consciences le souvenir de leur portée et de leurs intentions véritables.

De plus, ils sont souvent si bien camouflés sous un échafaudage de savantes formules intellectuelles, parfois contradictoires, qu'il est presque impossible au commun des mortels d'en percevoir la vraie nature et les véritables significations et portée.

En réalité, tout cela n'est pas fortuit mais relève d'une intention délibérée visant à parer une institution repue de richesses et de pouvoir temporel, des vertus de la pauvreté, de la compassion et de l'amour pour les humbles et les faibles.

A titre d'exemple des capacités à la duplicité de cette institution, on relèvera les récentes prises de position du pape actuel et de son prédécesseur contre la recherche sur

les embryons, par « respect de la vie », alors que dans le même temps est théorisée la « guerre juste », par laquelle les enfants venus au monde au nom du « respect de la vie » iront la perdre sur les champs de bataille.

Les évènements survenus récemment, à l'occasion du décès de Jean-Paul II et de la nomination de son successeur, nous offrent également un bel aperçu de cette aptitude à la duplicité.

Le fait que le nouveau pape ait pris pour nom Benoît XVI provoqua tout d'abord la surprise. On s'attendait à ce qu'il choisisse de se nommer Jean-Paul III pour marquer la continuité avec son prédécesseur. Le choix qui préside au nom d'un nouveau pape élu n'étant jamais sans signification programmatique, il est utile de rappeler qui fut Benoît XV qui occupa le trône de Pierre de 1914 à 1922, c'est-à-dire tout au long de la première guerre mondiale.

Benoît XV est souvent qualifié de « pape de la paix » et le fait que Ratzinger se réclame de son héritage, donna lieu immédiatement à des commentaires favorables à son égard dans les cercles libéraux, dans les milieux intellectuels et dans les médias attachés bien souvent davantage à la forme qu'au fond : Ce pape affublé d'une image de conservateur et de rétrograde n'allait-il pas finalement agréablement nous surprendre ?

Qu'en est-il en réalité ?

En fait, la neutralité affichée par le Vatican durant la première guerre mondiale et les efforts de Benoît XV pour obtenir la paix, n'avaient rien à voir avec une opposition fondamentale à la boucherie généralisée. Ils étaient bien plutôt motivés par d'autres considérations.

En effet, le Vatican avait compris immédiatement qu'il ne pouvait qu'être perdant dans tous les cas de figure par la continuation du conflit et, par conséquent, il avait intérêt à ce qu'il se terminât au plus tôt. Les puissances belligérantes - France, Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie - ayant chacune une forte population catholique, en prenant parti pour l'un ou l'autre camp, le Vatican risquait une scission de l'Église.

Giacomo della Chiesa (Benoît XV) qui fut élu pape un mois après le début de la guerre était un diplomate expérimenté. Ce rejeton d'une famille de l'aristocratie génoise avait passé des années au service de la diplomatie vaticane. Il resta attaché à la neutralité du Vatican pendant toute la durée de la guerre et, à partir de 1917, il encouragea même le président américain Wilson à engager des négociations de paix. Ce faisant, il préservait autant que faire se peut les intérêts politiques de l'Église tout en gagnant pour l'histoire une image de pacifiste et de sage.

En se réclamant de ce personnage, Benoît XV effectue donc à peu de frais une habile opération de communication susceptible de jeter le trouble parmi les esprits critiques.

Mais en réalité, Benoît XV a fait bien peu, sinon rien, de façon concrète pour s'opposer à la guerre. En tant que plus haute autorité spirituelle et morale de la planète, pourquoi ne s'est-il pas montré plus ferme ? Pourquoi n'a-t-il pas excommunié les personnes qui prenaient part à la guerre ou qui l'avaient décidée, en leur refusant le dénominatif de chrétiens ?

Pourtant, d'ordinaire l'Église sait très bien s'y prendre quand il s'agit d'exclure ceux qui ne s'en tiennent pas à son enseignement. Bien entendu, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il aurait risqué de s'aliéner les instances dirigeantes des différents pays belligérants.

Mais pour ceux qui voudraient bien y regarder de plus près, il y a peut être une autre signification au choix de son nom par le nouveau pape. En effet, tout comme le cardinal Ratzinger, Benoît XV fut un adversaire farouche de la « modernité », des Lumières, du rationalisme, du libéralisme (au sens revêtu par ce mot à l'époque), de la démocratie et, en définitive, de tout ce qui semblait remettre en cause les bases du vieux monde et la place que l'Église y occupait.

Dans une lettre encyclique publiée quelques mois seulement après sa prise de fonction, Benoît XV s'était opposé avec véhémence à tous ceux qui faisaient confiance à la compréhension et à la raison :

« Enflés et enorgueillis de leur haute opinion de l'esprit humain, lequel a fait assurément, avec l'aide

*de Dieu, des progrès incroyables dans l'exploration de la nature, certains, préférant leur propre jugement à l'autorité de l'Église, en sont venus dans leur témérité jusqu'à juger à la mesure de leur intelligence les divins mystères et toutes les vérités révélées, n'hésitant pas à les adapter au goût des temps actuels. Ainsi surgirent les monstrueuses erreurs du modernisme que, à bon droit, Notre Prédécesseur a proclamé la synthèse de toutes les hérésies et qu'il a solennellement condamnées... Nous voulons donc que reste sacrée cette règle de nos pères : n'innovez en rien, contentez-vous de la tradition ».*¹⁶

La lettre «Ad Beatissimi Apostolorum» du 1^{er} novembre 1914 condamnait également la Première guerre mondiale. Mais comme l'indiquait clairement le texte de la lettre, il s'agissait pour le pape de défendre avant tout l'ordre existant menacé au plus haut point par les bouleversements que la guerre était susceptible d'entraîner. Cette condamnation était motivée avant tout par la peur de profonds changements sociaux tels qu'il devait effectivement s'en produire en Russie, en Allemagne, en Hongrie et ailleurs. De là, la défense énergique des pouvoirs en place et de l'ordre établi que seule la paix était en mesure d'assurer.

La lettre en question condamnait également le fait que
« *généralement on ne respecte plus l'autorité de ceux qui*

¹⁶ lettre «Ad Beatissimi Apostolorum» du 1^{er} novembre 1914

commandent » et y voyait « une autre cause des perturbations sociales ». Elle s'opposait à toute forme de démocratie :

« Du jour en effet où on a voulu placer l'origine de tout pouvoir humain, non plus en Dieu Créateur et Maître de l'Univers, mais dans la libre volonté de l'homme, les liens de subordination qui doivent rattacher les inférieurs aux supérieurs se sont affaiblis au point de disparaître ou peu s'en faut. »

Bien entendu, chaque fois que le mot Dieu est prononcé, c'est le mot Église qu'il faut entendre !

Sur un autre sujet, mais toujours dans le même ordre d'esprit, celui de la duplicité et de la schizophrénie, il est intéressant de se rappeler que, quelques semaines seulement avant son élection sur le siège de Saint-Pierre, le pape nouvellement élu n'a pas hésité à tenir les propos suivants, lors d'une interview à la 1^{ère} chaîne allemande :

« Nous nous plaçons dans la continuité de l'inquisition. »

Et d'ajouter :

« On ne peut nier le fait que l'inquisition ait apporté un certain progrès, puisque lors des procès, les accusés étaient tout d'abord soumis à des interrogatoires. »

Comment ne pas qualifier ces propos de cyniques quand on sait que les interrogatoires auxquels procédaient les tribunaux de l'inquisition étaient accompagnés des tortures les plus cruelles et abominables qui soient et qu'ils coûtèrent la vie à tant de personnes ? Il est parfaitement incroyable qu'un cardinal, qui plus est directeur pour la doctrine de la foi, place lui-même son action dans la continuité de l'inquisition et la présente comme un progrès au regard des mœurs judiciaires de l'époque.

Que ne dirait-on pas aujourd'hui de quelqu'un qui oserait qualifier de progrès les méthodes en vigueur pendant la dictature chilienne ou sous le 3^e Reich, sous prétexte que les victimes de Pinochet ou d'Hitler auraient eu droit à un interrogatoire musclé avant d'être assassinées dans les chambres de tortures ?

Et pourtant, le cardinal qui tenait de tels propos est devenu pape depuis et bénéficie désormais du titre de « Saint-Père ». Ainsi se perpétue la formule : « Approuve le fait de tuer, approuve les massacres mais surtout sois un bon serviteur de l'Église, alors tu es déjà un saint. »

Bien sûr diront certains, tout cela est vrai, cependant il ne s'agit que d'un épiphénomène qu'il convient de savoir replacer dans son contexte pour en saisir la véritable portée. C'est sans doute ce qu'a voulu faire le défunt pape Jean-Paul II - que beaucoup souhaitent déjà voir canonisé - lorsque, à l'occasion du 500^e anniversaire de

l'évangélisation de l'Amérique du Sud, il a déclaré que la prise de possession de celle-ci par les conquérants catholiques espagnols – et plus tard portugais – avait eu certes un caractère violent condamnable, mais qu'il s'agissait aussi d'une « *évangélisation remarquable* » ayant véritablement contribué au « *développement de l'histoire du salut* », et qu'il fallait finalement y voir « *une faute heureuse* ».

Les millions de victimes de ces événements n'ont sans doute pas été aussi sensibles que le pape aux effets positifs et bénéfiques de la conquête espagnole, de la colonisation qui s'ensuivit et de la mise en esclavage qu'ils ont subie : Rien qu'une suite d'épiphénomènes !

A refaire l'histoire à l'aide de formules choisies, on en oublie toute la somme de souffrances endurées. On efface la mémoire de la victime et on fait disparaître l'existence du bourreau quand on ne fait pas de lui un bienfaiteur ou un saint.

*Au comble de la superstition institutionnalisée :
« statuettes de Vierge à racler », « images de saints à avaler », pour trouver le salut. Se libérer de ses péchés en achetant des « indulgences »*

Question :

Il y a peu, sur Internet, j'ai vu, proposée aux enchères, une statuette de Vierge à racler provenant de Altötting ainsi que des images de saints à avaler. Pouvez-vous m'expliquer de quoi il s'agit ?

Réponse :

A cette question, nous pourrions en ajouter une autre : En absorbant ces petits morceaux d'images de saints ou en grignotant chaque jour quelques copeaux raclés sur une de ces statuettes, est-il possible de parvenir à la sainteté ?

Mais répondons tout de suite à la première question. La tradition des vierges à racler est issue du Moyen-âge et a persisté jusqu'au XX^e siècle, en Europe Centrale. En absorbant de minuscules copeaux de bois, de pierre ou de plâtre provenant de ces statues ou en avalant de petits morceaux d'images représentant des saints, on était sensé trouver la guérison, effacer ses péchés, voir un vœu se réaliser, etc.

Sur le site de l'Église catholique suisse www.kath.ch, nous avons trouvé une évocation de la Vierge à racler du

couvent de Einsiedeln. On peut y lire ce qui suit : « *On en raclait de minuscules particules pour les manger.* » Le Dr Müller, dans son livre « *Mittel zum Heil* » (« Les moyens pour atteindre le salut »), écrit à ce sujet (il s'agit de notre propre traduction):

«En cas de besoin, pour s'annexer une substance curative, une des possibilités les plus connues était de racler la glaise d'une statue de Madone à racler. On pouvait se procurer des copies réduites de la statue miraculeuse dans différents lieux de pèlerinage. Les vierges noires à racler provenant de Altötting en Bavière, ainsi que les copies miraculeuses faites au couvent de Einsiedln, étaient les plus célèbres et les plus prisées, et ceci jusqu'au XXe siècle. Les Madones à racler de Einsiedeln passaient pour particulièrement miraculeuses et curatives car, selon ce qui est raconté, de la terre et du mortier de la chapelle miraculeuse, ainsi que des particules de reliques étaient mélangés à la glaise servant à leur confection. Seules les Madones à racler vendues par le couvent et portant au dos son estampille disposaient de ces propriétés. »

Espérons que les particules de reliques dont il est question ici n'étaient pas des restes de cadavres humains !

Toujours sur le site de l'Église catholique suisse, on fait référence aux images saintes à consommer. Dans le livre du Docteur Müller, on peut lire ce qui suit à ce propos :

« Par le passé, il était possible d'acquérir des images à avaler dans de nombreux lieux de pèlerinage. Pour l'acheteur il était important que les images aient été bénies par un prêtre et si possible qu'on les ait mises en contact avec la statue miraculeuse vénérée sur le lieu de l'achat. »

Il faut expliquer qu'à l'époque, il existait des reliques et des répliques de reliques. Pour que la réplique possède les vertus et les qualités de l'original, il suffisait de la mettre en contact physique avec l'original. C'est pour cette raison que les acheteurs désiraient ardemment que leurs images à avaler aient touché au préalable une relique afin d'en obtenir un surcroît d'efficacité.

Mais retournons au livre du Dr. Müller :

« Les images, bien souvent pas plus grosses qu'un timbre-poste, étaient ingurgitées en cas de danger ou de détresse, on en donnait également à consommer aux animaux malades. Les images sacramentales à avaler étaient considérées comme une sorte de médicament disposant d'une grande force sous l'effet de la bénédiction délivrée par le prêtre. »

La définition d'objet sacramentel donnée officiellement par l'Église est la suivante (traduction) :
« Objet sacré et béni tels que huile, sel, feuilles de palmiers, croix, médailles de pèlerinage, offrant au

croyant protection et bénédiction, le protégeant du malheur et lui permettant d'espérer la guérison. »

Le Dr. Müller nous apprend également qu' « *en 1903 encore, la Congrégation romaine des rites approuva l'utilisation des images à avaler. Cette coutume était déjà connue dans l'Antiquité.* » Ce qui est une autre façon d'admettre que l'usage des images saintes à avaler n'est rien d'autre qu'une coutume païenne.

Réfléchissons un instant à ce qui se passerait et à ce que certains ne manqueraient pas de dire si toute autre communauté religieuse que l'Église catholique procédait à de telles pratiques ?

On parlerait sans aucun doute de superstition et on mettrait sérieusement en doute la santé mentale des membres de cette communauté ! Et si toute autre communauté que l'Église catholique procédait sur Internet à la vente de vierges à racler aux vertus miraculeuses et curatives, les services du ministère de la santé interviendraient immédiatement auprès de la justice en dénonçant une forme d'exercice illégal de la médecine.

*D'autres lecteurs et auditeurs nous interrogent
concernant toutes ces coutumes étranges en vigueur dans
l'Église catholique :*

Question :

D'où provient la coutume consistant à se traîner à genoux pour obtenir une indulgence, comme c'est le cas à Altötting (en Bavière) ou à Rome ?

Réponse :

La coutume consistant à se traîner à genoux pour obtenir une indulgence est apparentée à la pénitence. En accomplissant certains actes appelés pénitences dont l'efficacité se mesure au degré de souffrance qu'ils génèrent, on peut se libérer de ses péchés ou des peines engendrées par ceux-ci. De telles pratiques sont communes dans le paganisme. Elles sont souvent associées à la confession, comme dans le Jaïnisme, dans le culte d'Anetis, dans les mystères de Samothrace ou encore dans le culte d'Isis.

Dans son livre « La foi falsifiée », Karl Heinz Deschner, célèbre historien allemand des religions décrit ces pratiques :

*« ... sous la menace du prêtre, les pécheurs se jetaient
sur le sol, se frappaient la tête contre la porte sainte,
demandaient pitié aux « purs » en les couvrant de*

baisers...». Il poursuit : « ...après qu'ils se soient repentis, on lançait en l'air des copeaux de bois et des brins de paille et on poussait des cris d'allégresse. Tous les péchés étaient emportés par le vent. »

Dans certains cultes de mystères, on confessait ses fautes au prêtre, considéré comme le représentant de la divinité, et cela dans le but d'être libéré des conséquences possibles de ses actes. K. H. Deschner indique à ce propos :

« Dans le culte d'Isis, il existait un système d'indulgences très élaboré tel qu'on le retrouvera plus tard dans le catholicisme. Ainsi, même les cas d'apostasie, c'est-à-dire de reniement de la foi, faisaient l'objet d'une indulgence »

L'enseignement du Saint-Siège regorge de contradictions, de non-sens et d'absurdités. Pourtant, refuser d'y croire c'est prendre le risque d'être excommunié, perdu et damné pour l'éternité

Au cours des chapitres précédents, nous avons eu l'occasion de rappeler que selon les prescriptions de l'Église catholique, les fidèles sont tenus d'accepter et de croire l'enseignement de l'Église dans sa totalité sous peine d'être damnés pour l'éternité.

A ce sujet, un auditeur nous pose la question suivante :

Question :

« Par le passé, on pouvait lire dans le *Neuner-Roos* (il s'agit d'un ouvrage fondamental de synthèse décrivant en quoi consiste la foi de l'Église catholique à travers ses propres documents officiels. Non disponible en français) : « damné éternellement ». Aujourd'hui le mot damné a été remplacé par « exclu ». Faut-il en conclure que désormais on n'est plus damné pour l'éternité si l'on doute de l'Église catholique ?

Réponse :

Non, ce serait une erreur que d'en tirer cette conclusion. Dans ce contexte, « être exclu » signifie toujours être damné pour l'éternité. Autrefois on exprimait cela en termes moins hypocrites. Aujourd'hui, cette

formulation a été simplement adaptée à l'époque et aux mentalités afin d'apparaître moins radicale. Pourtant son sens reste le même car être exclu signifie : être exclu du salut donc voué à la damnation éternelle.

Dans le texte original en latin, il est écrit : « anathema sit » autrement dit « qu'il soit damné ».

Voici une hypothèse pour expliquer cette nouvelle formulation : Alors qu'à notre époque, sous la pression des opinions publiques, les grandes confessions font assaut d'amabilités réciproques par souci d'œcuménisme bien compris, cela ferait quelque peu désordre que de vouer à la damnation ceux à qui on est sensé tendre la main car, rappelons-le, si l'on s'en tient au dogme catholique, tous les membres des autres confessions sont voués à la damnation éternelle, car seule l'appartenance à la vraie religion est gage de salut.

Voilà ce que l'on peut lire à ce propos dans un document officiel de l'Église produit à l'occasion du Concile de Florence :

« La très sainte Église romaine, fondée par la voix de notre Seigneur et Sauveur... croit fermement, professe et prêche qu'aucun de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église catholique, non seulement païens mais encore juifs ou hérétiques et schismatiques ne peuvent devenir participants à la vie éternelle, mais iront « dans le feu éternel qui est préparé par le diable et ses

anges» (Mt 25, 41)... »¹⁷

Au même titre que tous les autres documents officiels de l'Église, celui-ci est encore parfaitement valide et reconnu par l'institution.

¹⁷ Concile de Florence, 1438-1445 – Bulle sur l'union avec les coptes et les Ethiopiens, « Cantale Domino », 4 février 1442 / Décret pour les jacobistes

Le « représentant de Dieu sur Terre » ne devrait-il pas être maître des éléments ? Jésus de Nazareth l'était

Un auditeur nous pose la question suivante :

Question :

« En juin 2005, sur Radio Vatican, j'ai entendu qu'en raison de la sécheresse catastrophique qui sévissait en Australie, il avait été décidé d'un jour de prière pour la pluie. Mais, en toute logique, prier Dieu pour obtenir la pluie, c'est le considérer comme responsable du temps qu'il fait ? D'où vient cette croyance ? N'est-ce pas une manifestation de paganisme pure et simple ? » Cette question en est suivie d'une seconde : « Les chrétiens des origines prient-ils également pour la pluie ? »

Réponse :

Concernant la première question, on peut dire que dans le paganisme, c'est-à-dire dans le polythéisme, tous les phénomènes naturels ont également une dimension « surnaturelle ». Ils sont la traduction matérielle d'une manifestation divine, ce qui est vrai également pour la pluie.

Ainsi, chez les Germains, c'est le dieu Donar qui régit la pluie, alors que chez les Égyptiens c'est le dieu Sed qui deviendra plus tard le dieu Bal. Chez les Grecs, c'est Zeus qui remplit cette fonction alors que chez les

Mésopotamiens, ce sont les dieux Anu et Enlil.

Ainsi, pour agir sur le temps – obtenir la pluie ou au contraire la faire cesser, en cas d’inondation – il est nécessaire de mettre fin au désordre ayant suscité le courroux du dieu concerné, le phénomène météorologique n’étant finalement que l’expression de celui-ci. Dans la plupart des cas, pour ramener la divinité à de meilleurs sentiments et implorer sa bienveillance, on procède à des offrandes sensées lui être agréables. Adresser des prières à Dieu pour qu’il déclenche la pluie, comme dans l’exemple de notre auditeur, c’est le considérer ni plus ni moins comme une divinité païenne.

Dans la plupart des traditions païennes, un être élu est sensé incarner le lien entre Dieu et son peuple, être son représentant sur Terre, comme c’était le cas par exemple des pharaons égyptiens. Dans le catholicisme, c’est le pape qui est investi de cette fonction. Cela lui octroie des pouvoirs gigantesques, quasi-surnaturels puisque dans une « Bulle sur l’union avec les grecs », il est dit :

« Le Saint-Siège apostolique et le pontife romain détiennent le primat sur tout l’univers » ¹⁸.

On peut également rappeler ici les paroles prononcées lors du rituel de couronnement du Pape :

¹⁸ Bulle sur l’union avec les grecs « *Laetentur caeli* » - Décret pour les grecs du 6 juillet 1439

« Sache que tu es le père de tous les princes et de tous les rois, le dirigeant du globe terrestre. »

Vers où ce soi-disant dirigeant du globe terrestre dirige-t-il la Terre ? Où conduit-il le monde ? Est-ce lui qui commande aux épidémies et aux catastrophes naturelles ? Est-il le dirigeant de tout le malheur qui s'abat sur les hommes, la nature et les animaux ?

Pourtant, il est vénéré comme un saint. Il devrait donc avoir tout pouvoir sur la pluie, les raz-de-marée, les maladies, les tremblements de terre et les tsunamis. Il devrait être capable d'agir sur les éléments.

Cela devrait être facile pour lui en tant que représentant de Dieu sur Terre, comme il se fait appeler et vénérer. Cependant, si les effets liés à sa fonction de représentant de Dieu sur Terre sont ceux que nous venons de décrire, il n'y a que deux conclusions à en tirer : soit il usurpe le titre de représentant de Dieu et ne dispose en rien du pouvoir d'influencer le cours des choses – n'étant même pas capable de guérir sa propre maladie – soit il influence bel et bien les événements qui surviennent sur la Terre et dans ce cas, il n'est en aucun cas le représentant du Dieu de l'amour mais au contraire celui du dieu des ténèbres.

D'où le titre de cette série : Qui se cache derrière le

Saint-Siège ?

Dans la Bible, il est écrit : « *Soumettez-vous la Terre !* » (Gn 1, 28). Qu'est ce que cela signifie ? Si le pape dirigeait vraiment le cours de la Terre, il devrait en être le maître et disposer du pouvoir sur les éléments.

Pour sa part, Jésus disposait de pouvoirs sur les éléments. Le Nouveau Testament (Mt 8, 24), fait le récit d'une tempête sur le lac de Tibériade survenue alors que Jésus et les apôtres se trouvaient dans une barque. Alors que ces derniers prennent peur, Jésus affronte la tempête et dirige les vents. Il en était donc capable ce qui n'est pas le cas pour celui qui se prétend le représentant de Dieu sur Terre.

Le seul domaine dans lequel les papes successifs ont su manifester une grande influence, c'est celui de la destruction. Comme nous l'avons montré au cours des trois premiers chapitres de ce livre et continuerons à le faire, ils se sont en effet montrés fort prodigues en meurtres et assassinats, en exploitation de l'homme et de la nature, en calomnie et en diffamation, en destruction, etc. Sous leur égide, l'expression « *Soumettez-vous la Terre* » est devenue « *Détruisez la Terre.* »

La seconde question de notre auditeur a trait au comportement des chrétiens des origines face aux éléments naturels ?

Les chrétiens des origines ne prient pas pour la pluie. Dieu nous a donné une planète merveilleuse et notre tâche est de vivre en harmonie avec la nature et le monde animal. Si l'expression 'Soumettez-vous la Terre' avait été bien comprise, notre planète serait encore magnifique car les hommes auraient vécu en unité avec la nature et le monde animal. nous pouvons tous malheureusement constater que ce n'est pas le cas.

Les hommes détruisent toujours plus leur environnement, ce qui conduit à des transformations climatiques non sans conséquences. Tout cela n'est en aucun cas la faute de dieu. C'est nous, les hommes, qui en sommes les auteurs.

Dans leurs prières, les chrétiens des origines s'en remettent totalement à la seule volonté de Dieu tout en sachant qu'il leur est également commandé d'accomplir celle-ci en actes, de façon quotidienne. Ainsi, ils pratiquent la foi active, la foi de tous les instants. Ils savent que la prière correcte doit être alimentée par l'énergie d'action mise en œuvre à chaque instant pour atteindre le but légitime exprimé dans la prière.

Ainsi, celui qui prie pour la nature devrait également s'efforcer de lui exprimer reconnaissance et remerciement pour ses dons inestimables mais aussi la respecter et la chérir comme une partie de lui-même. Celui qui agit de la sorte acquiert progressivement la perception fine des mouvements et des rythmes de la nature dont il ressent les

besoins, les désordres que l'homme y a introduits et met tout en œuvre pour y remédier.

Nous n'avons nul besoin d'Église catholique ou d'Église protestante mais de Jésus, le Christ. L'Esprit puissant de l'Amour habite en chacun de nous

Jésus, le Christ, a résumé son enseignement en une formule très simple : « *Ce tu veux que l'on te fasse, fais-le tout d'abord à autrui.* » (Mt 7,12). Cette phrase a été qualifiée de règle d'or.

Exprimée autrement elle signifie aussi : Ce que tu ne veux pas que l'on te fasse, ne le fais pas à autrui.

Si les hommes respectaient ces règles d'une évidence enfantine, nous n'aurions nul besoin d'institutions religieuses comme l'Église catholique d'inspiration païenne ou l'Église luthérienne qui en est le rejeton. Nous serions alors orientés sur le Christ en nous et saurions nous adresser à lui quel que soit le lieu où nous nous trouvons, pour nous unir à Dieu notre Père.

Car Dieu est l'Esprit de l'Amour.

Il est l'Esprit de la Paix, l'Esprit de l'Unité.

Le puissant Esprit de l'Amour habite en chaque homme et chaque femme, et chacun d'entre nous est le temple de l'Esprit éternel, l'Esprit de notre Père éternel. Nul besoin de pompe et de décorum, il suffit d'un endroit simple et silencieux pour trouver le calme et s'intérioriser

en prière.

Celui ou celle qui s'y essaie d'un cœur sincère ressentira peu à peu le besoin de progresser dans l'accomplissement des Commandements de Dieu et de l'enseignement de Jésus, le Christ. Il ou elle se transformera alors de manière positive, en direction du bien, de sorte que l'Esprit de notre Père pourra agir à travers cette personne.

C'est en cela que consiste l'enseignement du christianisme des origines.

Les chrétiens des origines

Les chrétiens des origines étaient les successeurs de Jésus, le Christ. Son enseignement simple était partie intégrante de leur vie

Ceux que l'histoire connaît sous le nom de 'chrétiens des origines' sont les tous premiers successeurs de Jésus de Nazareth.

Les communautés chrétiennes primitives ont été constituées autour de ceux que Jésus avait regroupés autour de Lui et qui ont essaimé à sa mort.

Il est tout à fait correct de parler de communautés dans le sens où les hommes et les femmes qui ont rejoint ces groupes ont immédiatement développé des modes de vie communautaire centrés sur la mise en pratique des enseignements de Jésus. Ces 'communautés' ou 'communes' étaient parfaitement démocratiques et dépourvues de hiérarchie cléricale, personne ne détenant le droit ou le privilège d'énoncer la vérité. Ces communes étaient indépendantes et on y procédait au partage et à la mise en commun (d'où leur nom) des biens et des richesses.

Dans le Nouveau Testament (Ac 4, 32), on peut lire :

'La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux, tout était commun.'

Il s'agit d'une simple phrase, mais elle exprime très bien dans quel esprit vivaient les chrétiens des origines. Au sein de ces Communes, tous étaient égaux, les femmes également, ce qui pour l'époque était naturellement tout à fait révolutionnaire et l'est d'ailleurs encore aujourd'hui sous bien des aspects quand on pense à la place que l'Église catholique accorde aux femmes aujourd'hui encore. De plus, chacun y vivait du travail de ses mains. Il s'agissait donc de communautés de vie et de travail. Ce qui était produit servait à entretenir la communauté, à son bien-être, mais aussi à secourir les nécessiteux.

On peut donc dire que les chrétiens des origines se comportèrent en véritables successeurs de Jésus de Nazareth puisqu'ils incluaient dans leurs pensées et donc dans leur vie ce que celui-ci avait enseigné.

Bien sûr, ils étaient loin d'être parfaits, mais en tout cas ils s'efforçaient de vivre au quotidien les enseignements et les aspects de la Loi que Jésus avait révélés sans les qualifier d'utopiques et d'irréalistes. Ils ne pratiquaient pas un repas de la Cène rituel mais prenaient leurs repas en commun et c'était pour eux une occasion de s'unir intérieurement, en Esprit, avec Jésus de Nazareth.

Dans la nourriture ils voyaient l'Esprit de Dieu et ils respectaient la vie en toutes choses et sous toutes ses formes. Contrairement à ce que certains pourraient croire, les premiers chrétiens ne pratiquaient pas non plus de

baptême rituel par l'eau que Jésus n'a d'ailleurs jamais préconisé. Ils se contentaient d'accueillir avec le cœur ceux et celles qui choisissaient de rejoindre la communauté. En définitive, tout y était beaucoup plus simple et génial que ce que l'Église en a fait plus tard.

Comment les premiers chrétiens se comportaient-ils envers la Mère-Terre et envers les animaux ?

Nous avons la certitude, car cela figure dans des témoignages d'époque, que Jacques, le frère de Jésus, qui fut le 1^{er} dirigeant de la Commune des origines de Jérusalem, était végétarien. Les historiens ont exhumé de nombreuses correspondances échangées entre communautés et celles-ci témoignent que la plupart des premiers chrétiens étaient végétariens, seules quelques communautés ne l'étaient pas. Voyons par exemple ce que Minutiox Felix écrit à Octavius avec qui il entretenait une correspondance. Nous citons :

'Nous craignons tellement de faire couler le sang humain que nous ne servons même pas à notre table de viande animale. ¹⁹.

Cela témoigne que pour les chrétiens des origines, le 5^e Commandement 'Tu ne tueras point' ne s'applique pas

¹⁹ Ebehrard Arnold / Am Anfang war die Liebe. Dokumente, Briefe und Texte der Urchristen. Au Commencement était l'amour. Documents, lettres et textes p. 107

seulement aux hommes mais également aux animaux.’ L’écrivain et historien allemand Karlheinz Deschner le confirme à la page 278 de son livre «Abermals krähte der Hahn» :

« Chez les ébionites, les successeurs des Communes des origines qui furent eux aussi rapidement accusés d’hérésie, on ne croyait pas non plus au sacrifice expiatoire de Jésus, et le pain et le sel constituaient les éléments du repas de la cène, ce qui est également considéré comme la plus ancienne forme de l’eucharistie. »²⁰

Un autre texte fait référence à Jacques, le frère de Jésus dont il était question plus haut. Voilà ce qu’on y dit de lui : *‘Il ne buvait ni vin, ni spiritueux. Il ne mangeait pas non plus de viande’* ²¹.

Et, dans ce livre, il est dit également que Jaques « ...ne portait jamais d’habits en laine, mais en lin, et ne chaussait jamais de sandales de cuir ». Pour quelle raison et pourquoi celui qui rapporte ces faits en fut-il à ce point marqué, si ce n’était par conviction et, en l’occurrence, par souci d’épargner la vie des animaux ?

²⁰ « Abermals krähte der Hahn » - titre que l’on pourrait traduire par : « A nouveau le coq chanta » - non disponible en français. [Il s’agit de notre propre traduction, ce livre n’étant pas disponible en français]

²¹ Carsten Strehlow / Végétarisme, végétalisme sont partie intégrante du christianisme

Peu de gens le savent, le Nouveau Testament résulte d'un choix humain totalement arbitraire. Lors de sa conception, 4 textes ou évangiles ont été retenus, parmi beaucoup d'autres qui furent écartés, pour des raisons que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de purement idéologiques. Et comme par hasard, dans les textes mis à l'index et connus de nous sous le terme d'apocryphes, les apôtres apparaissent comme étant végétariens, non par conformisme rituel mais par conviction profonde, par respect pour la vie. Voilà ce qu'on peut lire dans l'un de ces documents à propos de Pierre :

‘Je vis de pain et d’olives auxquels j’ajoute très occasionnellement des légumes’ ²²

ou à propos de Matthieu :

*‘Matthieu mangeait des grains, des noix et des légumes, et s’abstenait de toute chair’.*²³

Quant à Jean, voilà ce qu'on nous dit à son propos :

‘Jean n’a jamais consommé de viande.’ ²⁴.

²² Les homélies Clémentines XII,6

²³ Clément d'Alexandrie, Paedagogus II,1,16. Clément d'Alexandrie qui a dit lui-même : il vaut mieux être heureux que de rendre nos corps pareils à des tombes pour les animaux...)

²⁴ Eusèbe de Césarée, « Histoire de l'Église » ou « Histoire ecclésiastique »

Les pères de l'Église eux-mêmes témoignent du fait que les 1^{er} chrétiens étaient végétariens. Ainsi, Jean Chrysostome (345-407) considérait l'alimentation carnée comme une coutume cruelle et contre nature pour les chrétiens. Il disait :

« Nous imitons les mœurs des loups, des léopards, ou plutôt nous faisons pire qu'eux. La nature les a faits pour qu'ils se nourrissent ainsi, mais Dieu nous a dotés de la parole et du sentiment de l'équité, et nous voilà devenus pires que les bêtes sauvages. »

Et aussi :

« Nous, les dirigeants chrétiens, pratiquons l'abstinence de la chair animale. »

Par ailleurs, nous savons qu'il n'était pas possible à un chasseur d'intégrer une Commune des origines tant qu'il n'avait pas renoncé à cette activité et que cela était également valable pour les soldats car le fait de tuer un homme ou un animal est contraire aux Lois de Dieu.

Au sein de ces Communes, chacun vivait du travail de ses mains, personne ne se comportait en oisif. Voici une citation extraite du livre d'Eberhard Arnold, déjà cité, intitulé 'Ordre de la Commune' :

« Si l'un d'entre vous n'exerce pas de profession, alors mettez tout en œuvre, selon votre entendement, pour

qu'il ne reste pas inactif. Et si ce dernier se refuse à changer, c'est qu'il poursuit d'autres buts en rejoignant la Commune, alors méfiez-vous de lui. »

A la lecture de ce passage on comprend qu'il n'y avait pas de place pour les prêtres dans les Communes des origines.

En fait, ce sont toutes les professions dont l'exercice plaçait celui qui l'exerçait en contradiction avec l'enseignement chrétien qui n'étaient pas admises dans les Communes du christianisme des origines. Voilà ce qu'indique l'Ordre de la Commune d'une communauté des premiers temps du christianisme (voir plus haut, Eberhard Arnold) :

« Les activités professionnelles ou commerciales de ceux qui souhaitent intégrer la communauté doivent être examinées attentivement. Un peintre ou un sculpteur ne pourra être accepté au sein de la Communauté que s'il renonce à reproduire des idoles. Tous ceux qui participent aux jeux du cirque : conducteurs de chars, lutteurs – qu'ils soient opposés à d'autres lutteurs ou à des animaux – et leurs entraîneurs, fonctionnaires de l'empire impliqués dans l'organisation ou le déroulement de ces jeux, devront renoncer à cette activité sous peine de ne pas être acceptés dans la Commune. Les prêtres ou les maîtres de cérémonies idolâtres et païennes devront également changer d'activité ainsi que les militaires et

tous ceux qui, par leur activité, sont en situation de donner la mort. Tout gouverneur de province ou tout administrateur d'une cité revêtu des marques de dignité de couleur pourpre et détenteur du glaive de la justice, devra quitter ces fonctions s'il souhaite intégrer la Commune. »

A ces mots, on constate que les premiers chrétiens prenaient les Commandements divins très au sérieux et que, s'ils voyaient une contradiction entre l'enseignement divin et les activités d'une personne, celle-ci ne pouvait en aucun cas intégrer la Commune, à moins qu'elle ne renonce à ses activités et donc se mette en conformité avec les enseignements.

Cela veut donc dire qu'ils s'efforçaient de mettre en pratique les Commandements de Dieu contrairement à ceux qui nous enseignent que cela relèverait de l'utopie.

Tâches charismatiques au sein des Communes des origines : Prophètes, instructeurs, guérisseurs. Ils vivaient eux-mêmes ce qu'ils enseignaient aux autres

Dans la mesure où il n'existait aucune forme institutionnelle ou hiérarchique au sein de ces assemblées, dans la mesure aussi où il n'y avait pas d'intermédiaire entre eux et le divin, c'est-à-dire pas de prêtres, quelles relations les chrétiens des origines entretenaient-ils avec le monde divin et comment s'y prenaient-ils ?

Cela nous est très bien expliqué dans la 2^e épître de Pierre (1, 19):

« Nous avons aussi la parole plus ferme des prophètes à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une chandelle qui a éclairé dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs. »

Ce passage témoigne que la parole prophétique se manifestait de façon courante chez les premiers chrétiens, ce qui veut dire que Dieu s'adressait à eux et à tous ceux qui voulaient bien l'entendre à travers des hommes et des femmes illuminés, tout comme Il s'était adressé aux Israélites à travers les grands prophètes que l'Ancien Testament nous donne à connaître.

On retrouve également cet aspect dans la 1^{ère} lettre aux

Corinthiens (1 Co 12, 28), où on peut lire :

« Et Dieu a placé dans l'Église, premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des enseignants, ensuite il donna la force de faire des miracles, puis les dons de guérir les maladies, de secourir et de diriger. »

Au travers de tels témoignages, nous apprenons donc qu'au sein des premières Communes il existait non seulement des prophètes, mais aussi des enseignants ayant pour tâche de communiquer aux autres ce que Jésus avait enseigné, ainsi que des guérisseurs. Ce ne sont pas ces derniers qui guérissaient mais la force de Dieu agissant à travers eux par la prière et par la foi.

Au sein de la Communauté, ces tâches n'étaient réparties ni de façon autoritaire, ni de façon arbitraire, mais leur attribution était fondée sur le charisme et le rayonnement des personnes concernées, mesurés à leur mise en pratique des enseignements de Jésus et donc à ce qui s'exprimait dans leur vie à travers leur comportement quotidien. Ainsi, quelqu'un qui ne se montrait pas spirituellement à la hauteur d'une tâche ne pouvait pas en obtenir la charge et s'il en disposait déjà, il pouvait la perdre.

Les ‘administrateurs’ et ‘gardiens’ des Communes, aux tâches plus matérielles, s’octroyèrent toujours plus de pouvoir et devinrent les évêques et les prêtres

Aux côtés de ces personnes qui dirigeaient et guidaient spirituellement la Commune, il existait également des tâches en rapport avec la vie matérielle de la communauté. Les administrateurs chargés de gérer les réserves et les biens de la Commune et qui avaient également la tâche de gardien étaient appelés ‘Espiskopoi’ ce qui signifie gardien en grec. C’est ce mot qui, plus tard donnera naissance au terme d’‘évêque’.

Dans ces communautés, il existait aussi des ‘anciens’, les ‘Presbitoroi’ dont le nom est à l’origine du mot ‘prêtre’. Par la suite, prêtres et évêques ont finalement pris le pouvoir au sein de ces communautés alors qu’à l’origine leurs tâches étaient beaucoup moins importantes pour la bonne conduite du groupe que celles dont nous avons parlé plus haut. Ainsi, peu à peu les prêtres et les évêques ont délogé les prophètes et les enseignants spirituels qui dirigeaient les Communes dans le sens de l’Esprit. Comme le coucou, ils se sont appropriés le nid d’autrui et ont jeté bas les œufs qui ne leur convenaient pas. De la sorte, le but spirituel a été supplanté par des impératifs matériels.

Quand et comment ce passage s’est-il opéré ? En 117, Ignace d’Antioche, un des Pères de l’Église écrit ce qui suit aux chrétiens de Smyrne :

« Suivez tous l'évêque comme Jésus-Christ suivait son Père et le presbyterium comme les apôtres, quant aux diacres, vénérez-les comme la loi de Dieu. Que personne ne fasse en dehors de l'évêque rien de ce qui regarde l'Église. Que cette eucharistie seule soit regardée comme légitime qui se fait sous la présidence de l'évêque ou de celui qu'il en aura chargé. Là où paraît l'évêque, que là soit la communauté, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique. Il n'est permis, en dehors de l'évêque ni de baptiser, ni de faire l'agape, mais tout ce qu'il approuve est également agréable à Dieu. »

Et s'adressant aux chrétiens de Tralles, il ajoute :

« Vous devez tous révéler les diacres comme Jésus-Christ Lui-même, l'évêque comme l'image du Père, les presbytres comme le séant de Dieu et le collègue des apôtres. »

En fait, la fonction d'évêque c'est-à-dire de gardien, n'est pas apparue qu'au sein des premières Communes chrétiennes, celles-ci n'ont fait en réalité que reproduire ce qui existait déjà dans le cadre des cultes païens de l'époque.

Dans un des livres de Karlheinz Deschner, célèbre historien allemand spécialiste de l'histoire de l'Église et mondialement renommé pour la qualité de son travail, on

peut lire ce qui suit :

« Chez Homère, Achille, Sophocle et Pindare, les évêques étaient les dieux qui surveillaient les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Platon et Plutarque utilisaient ce terme également dans le sens d'éducateur. Mais il était aussi utilisé par certains philosophes du courant cynique. Cependant, dès le IIe siècle avant Jésus-Christ, il existait des fonctionnaires du culte appelés 'évêques'. Selon le théologien Schneider, l'évêque chrétien ne se différencie de son homologue païen que par le pouvoir dictatorial qu'il exerce. »

Ainsi, l'évêque chrétien se situe dans la continuité de l'évêque païen, à cette différence près qu'il exerce un pouvoir beaucoup plus puissant, quasi dictatorial. En réalité, c'est toute la structure hiérarchique de l'Église qui est calquée sur le modèle païen.

*A une époque marquée par le culte de multiples divinités,
le christianisme des origines fut, petit à petit,
gangrené par des éléments de ces cultes d'origine
païenne*

Ainsi, le pape, le 'papa' italien mot formé de l'abréviation Pater Patrum – le père des pères – a pour modèle le chef suprême du culte de Mithra. Dans la religion de Mithra, au sommet de la hiérarchie, il y avait les Pères dont le rôle ressemblait à celui des évêques chrétiens et le Père des Pères, comparable à notre pape.

Saint Augustin rapporte qu'il fut frappé, lors d'un échange avec un de ces Pères des Pères qu'il avait rencontré, de l'entendre dire qu'ils servaient tous deux le même Dieu.

On le constate à cette anecdote, les contacts et les échanges entre chrétiens et fidèles du culte de Mithra, et d'autres cultes païens, étaient alors nombreux.

Le christianisme des origines évoluait donc dans un environnement faisant la part belle aux pratiques et coutumes païennes.

Le rôle essentiel de Paul dans le détournement de l'enseignement de Jésus de Nazareth

A ce point, il convient de se pencher sur le rôle essentiel que Paul a joué dans ce processus.

Paul de Tarse, juif orthodoxe qui n'avait jamais connu Jésus, fit preuve d'un zèle profond pour sa religion (le judaïsme, de la secte des pharisiens). Il rejoignit les rangs des persécuteurs des premiers disciples du Christ, participant à cette période à la lapidation d'Etienne. Il était également fortement imprégné de culture romaine, revendiquant sa double appartenance juive et romaine, dont il se vante à plusieurs reprises.

Ses contacts avec les autorités romaines sont troublants et font l'objet d'interrogations : pourquoi un petit missionnaire, comme il se décrit parfois, aurait-il droit à une escorte de 70 cavaliers et 200 gardes pour son transfert de Jérusalem à Césarée. On évoque aussi de nombreux entretiens entre Paul et Félix, entre Paul et Festus et même une entrevue entre Paul et le roi Agrippa. Il semblerait donc que Paul soit investi d'un pouvoir politique plus grand qu'il ne semble l'admettre, que ce soit par modestie ou non.

Quoiqu'il en soit, après sa conversion, c'est avec la même ardeur qu'il sert la cause dont il se sent désormais le dépositaire et surtout la conception qu'il en a, s'opposant

par là-même à d'autres courants du christianisme.

A ce propos, plusieurs historiens ont remis en cause la véracité de l'épisode survenu sur le chemin de Damas et ayant conduit à sa conversion et à son baptême. Cet épisode aurait été inventé de toute pièce par Saul dans le but de crédibiliser son action. En effet, désormais il se présente lui-même comme un apôtre du Christ, et même comme le bénéficiaire de la dernière apparition de Jésus.

Pour simplifier, on oppose généralement la vision universelle du christianisme de Paul à la version strictement judaïque des autres successeurs de Jésus. De fait, cette opposition en recouvre bien d'autres.

Paul présente la résurrection de Jésus comme une promesse pour tous les hommes, n'évoquant que le Jésus crucifié et ressuscité. Selon son interprétation, Jésus étant venu sur Terre pour apporter le salut aux hommes, celui-ci ne dépend plus des œuvres de l'homme mais de sa seule foi en Jésus. Chez Paul apparaissent les concepts de rédemption, de justification, de conscience, de liberté, que l'on ne trouve pas dans les Évangiles, écrits postérieurement.

Ainsi, beaucoup considèrent que Paul a considérablement théologisé le message du Christ et les différences entre le Fils de Dieu dont il parle et le Jésus des Évangiles sont parfois jugées considérables.

C'est pourquoi Alfred Loisy a pu dire « *Le Jésus auquel Paul s'est converti n'est pas le prédicateur du Règne de Dieu.* »

En plus de ses conceptions en matière de doctrine, Paul a également introduit dans le christianisme des aspects plus en rapport avec sa personnalité telle que la notion d'autorité. On a souvent mis en avant son caractère impétueux et la rudesse de sa nature, jetant l'anathème contre les ennemis de sa foi, aveuglant, abattant ceux qui lui résistaient.

Sa vision de la femme et de la place qu'il convient de lui accorder dans la communauté sont malheureusement toujours d'actualité au sein de l'Église, contrairement à ce qui se passait chez les premiers chrétiens puisqu'on y comptait beaucoup de femmes prophètes. On devrait également toujours se souvenir que Jésus était entouré de nombreuses femmes qui ont joué un rôle très important auprès de lui.

S'il n'a pas lui-même rédigé directement un Évangile, Paul a malgré tout joué un très grand rôle dans leur élaboration. Ainsi, dans sa 2^e lettre à Timothée (2 Tm 4,13) il écrit :

« Hâte-toi de venir me rejoindre au plus vite... Luc seul est avec moi... Prends Marc et amène-le avec toi car il m'est utile pour le ministère... Quand tu

viendras, apporte les livres et surtout les parchemins. »

Comme on vient de le voir, ce passage nous apprend que Paul avait des contacts très étroits aussi bien avec Luc qu'avec Marc qui rédigèrent chacun un Évangile. Quelle fut son influence sur eux ?

Un document bien connu des spécialistes de la Bible apporte un élément de réponse à cette question. Il s'agit du Canon Muratori, du nom de celui qui l'a découvert au XVIIIe siècle. Ce document expose une liste des textes canoniques du Nouveau Testament, retrouvée à Milan dans un manuscrit latin du VIIIe siècle. Selon les spécialistes, cette liste daterait du IIe siècle, ce qui en ferait un des documents anciens les plus fiables de l'histoire du christianisme. On peut y trouver des informations de première main sur la rédaction des évangiles et du Nouveau Testament :

« Troisième livre de l'Évangile selon Luc. Ce Luc était médecin. Après l'ascension du Christ, Paul l'ayant pris pour second à cause de sa connaissance du droit, il écrivit avec son assentiment ce qu'il jugeait bon. Cependant, lui non plus n'avait pas vu lui-même le Seigneur dans la chair. Et par conséquent, selon ce qu'il avait pu s'informer, il commença à le dire à partir de la nativité de Jean. »

Ainsi, ce document datant du IIe siècle, rédigé en grec

à l'origine et reproduit par le Canon Muratori, nous apprend que ni Paul, ni Luc n'ont connu le Seigneur. Pourtant, sous l'influence et les conseils de Paul, Luc entreprend de rédiger un Évangile. Qui peut croire alors que Paul n'ait introduit ses propres conceptions dans cet Évangile soit directement, soit à travers l'influence exercée sur Luc ?

Mais comment Paul a-t-il été amené à croire qu'il était investi de la mission de régenter la vie et l'organisation du christianisme naissant ?

Il est certain qu'il éprouvait une certaine fascination, voire de l'admiration pour les chrétiens qu'il avait appris à connaître en s'opposant à eux et même en les combattant. Cependant, il y avait en lui encore beaucoup de conceptions despotiques et, à maints égards, il ne mettait pas en pratique dans sa vie les enseignements de Jésus.

Ainsi, alors que Jésus exprimait ceci : « *Que celui qui veut être le plus grand soit votre serviteur* » (Mt 20, 26), Paul, lui, se montre très autoritaire, voire despotique, développant une conception hiérarchique du pouvoir. Voici ce qu'il écrit dans une de ses lettres aux Galates : « *Mais si quelqu'un, même nous ou un ange du Ciel, vous annonçait un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème !* » (Ga 1,8) On le voit, les propos de Paul sont extrêmement menaçants envers ceux qui n'y adhèrent pas.

Par ailleurs, sur les conceptions despotiques de Paul est venue se greffer parallèlement l'influence des différents cultes païens et de leurs structures hiérarchiques, de sorte que peu à peu le christianisme s'est toujours plus éloigné de ses origines, donnant naissance à une doctrine qui n'avait plus rien à voir avec l'enseignement de Jésus : l'union de la tyrannie et de la hiérarchie dans le pouvoir. Et l'Église est la fille engendrée par cette union.

De fait, Saul de Tarse, l'homme autoritaire et vindicatif, continuait d'exister à travers Paul. Qu'il ait cessé de persécuter les chrétiens, ne veut pas dire qu'il se soit débarrassé pour autant de ses ambitions, qu'il se soit penché véritablement sur l'enseignement de Jésus et qu'il l'ai fait sien. Converti au christianisme, il y arrive avec l'exigence que les choses soient telles qu'il le pense. Ce sentiment est d'ailleurs renforcé et légitimé en lui par le fait qu'il se considère comme le dernier témoin de l'apparition de Jésus.

Fort de la légitimité qu'il s'accorde, Paul entreprend de réinterpréter l'enseignement de Jésus. Alors que ce dernier s'est toujours opposé à l'idée de sacrifice sanglant, Paul l'a réintroduite à sa façon dans le christianisme des origines, faisant valoir qu'il avait fallu la mort de Jésus pour réconcilier l'humanité avec Dieu. C'est l'agneau pascal offert à Dieu en sacrifice. Cependant, Jésus-Christ, avant ou après sa mort et sa résurrection en Esprit n'a jamais avancé de telles choses qui ne sont en fait que pures conceptions païennes.

Ce faisant, Saul de Tarse reste dans la tradition du culte sanglant des Hébreux de l'Ancien Testament et de tant de cultes païens de l'époque. Voilà ce que Karl-Heinz Dechner a écrit à ce propos : *« Paul parle toujours de réconciliation, de rédemption et d'expiation par Son sang de rédemption (le sang du Christ), par son sang de pacification, le sang qu'Il a versé sur la croix. »*

La 2^e falsification de l'enseignement de Jésus auquel s'est livré Paul est sans doute encore plus lourde de conséquence. C'est celle qui consiste à affirmer que l'essentiel réside dans le seul fait de croire en Dieu et en Jésus-Christ, rendant parfaitement secondaire la mise en pratique de ses enseignements. Voilà ce que Paul écrit dans une épître aux Romains : *« Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi. »* (Rm 3, 28)

A l'opposé de ces propos, voilà ce que nous dit Jésus, selon Matthieu (Mt 7, 24-27) :

« Tout homme qui écoute ce que je vous dis là et le met en pratique est comparable à un homme prévoyant qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents ont dévalé, la tempête a soufflé et s'est abattue sur cette maison ; la maison ne s'est pas écroulée, car elle était fondée sur le roc. Et tout homme qui écoute ce que je vous dis là sans le mettre en pratique est comparable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les

torrents ont dévalé, la tempête a soufflé, elle a secoué cette maison ; la maison s'est écroulée, et son écroulement a été complet. »

Et Paul a falsifié l'enseignement de Jésus de bien d'autres façons, adaptant le christianisme aux conditions de l'empire romain, affirmant par exemple que tout chrétien a le devoir d'obéir aux autorités de ce monde, puisque celles-ci ont été instituées par Dieu et qu'elles portent le glaive pour instaurer la justice et châtier le mal (Rm 13, 1-4).

Comme on le sait, cette interprétation reste valable au sein de l'Église depuis près de 2000 ans et ses conséquences en ont été catastrophiques. Jésus, Lui, a dit : *« Donnez à l'empereur ce qui revient à l'empereur et à Dieu ce qui revient à Dieu. »* (Mt 22, 21)

Dans les actes des Apôtres, on lit même (Ac 5, 29) : *« Il convient d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »*

Ces paroles de Paul ont toujours été une aubaine pour l'Église, trop heureuse de pouvoir ainsi justifier toutes ses compromissions avec le pouvoir temporel, son soutien à la peine de mort et à la guerre.

Un autre point n'est pas non plus sans importance : c'est le rejet du végétarisme par Paul, car c'est lui qui a dit (1 Co 10, 25) : *« Mangez de tout ce qui se vend au marché, sans vous enquérir de rien par motif de*

conscience. »

Cette affirmation a eu des conséquences dramatiques qui se poursuivent aujourd'hui encore où des milliards d'animaux sont assassinés avec la complicité consciente ou inconsciente de la majorité des chrétiens. Pourtant, les premiers successeurs du Nazaréen étaient végétariens.

Diffamations, persécutions, tortures et assassinats : tous les moyens furent bons pour anéantir le courant du christianisme des origines

Nous venons de le voir, l'enseignement propagé par Paul est à l'opposé de ce qu'enseignait Jésus. Pourtant, à l'époque la pensée de Jésus habitait nombre de chrétiens des origines. C'est en accomplissant pas à pas Son enseignement, qu'ils s'efforçaient de lui rendre hommage. Dans ces conditions, comment Paul a-t-il pu prendre l'ascendant dans les communautés chrétiennes primitives et y imposer ses conceptions.

En fait, très tôt après sa conversion, Paul entreprit une grande campagne de prosélytisme, fondant de nouvelles communautés sans lien aucun avec celles de Jérusalem et de Palestine édifiées peu après la mort de Jésus par ses successeurs directs. S'adressant à des personnes totalement ignorantes de l'enseignement de Jésus de Nazareth et de l'esprit du christianisme en vigueur dans les communautés des origines, Paul ne rencontra aucune difficulté à imposer ses conceptions personnelles.

Mais d'autres facteurs ont également contribué à l'affaiblissement du christianisme des origines. Dès son apparition et son affirmation en tant que religion nouvelle, le christianisme originel eut à subir les persécutions du sanhédrin (Saul/Paul de Tarse fut particulièrement actif et entreprenant à cet égard). Des campagnes de calomnies et

de mensonges habilement conduites furent systématiquement organisées pour discréditer les chrétiens.

On racontait par exemple qu'ils tuaient des enfants ou se livraient à des orgies sexuelles. Ces rumeurs soigneusement entretenues étaient clairement destinées à leur nuire. Soucieuses au plus haut point d'assurer l'ordre public, les autorités romaines n'hésitèrent pas à sévir contre ceux qui apparaissaient comme des fauteurs de trouble et adversaires de leur pouvoir. Ainsi commença la persécution des chrétiens. Les meilleurs d'entre eux, les plus stables, les plus clairs et les plus engagés furent naturellement les premières victimes de ces persécutions. Privées de ceux et de celles qui auraient pu les garder dans l'esprit du christianisme véritable, les communautés des origines s'ouvrirent peu à peu et toujours plus à l'influence des conceptions et rituels païens. La pression s'exerçait donc à la fois de l'intérieur et de l'extérieur et c'est ainsi qu'au cours du temps, le christianisme des origines s'affaiblit. Tout ceci se situe dans la logique de ce qui a conduit à la mise à mort de Jésus.

Le Nouveau Testament nous renseigne largement sur les manigances de la caste des prêtres à l'encontre de Jésus de Nazareth déjà de son vivant. Ainsi, fut-il traité de « fils du diable » ou d'adorateur d'un « faux Dieu ». Pour leur part, ceux qui le suivaient constituaient « la secte du Nazaréen ». Le terme, né de la bouche des Pharisiens de Jérusalem et de Palestine, connut ensuite une grande

popularité auprès des prêtres des cultes païens en vigueur dans l'empire romain. Bientôt les persécutions furent le fait de l'administration impériale.

Justin le martyr, Père de l'Église et l'un des plus grands philosophe de son temps a beaucoup œuvré pour que justice soit rendue aux chrétiens injustement persécutés. Il faut savoir qu'à cette époque (début du II^e siècle de notre ère) une simple dénonciation comme chrétien suffisait à conduire quelqu'un devant le tribunal et l'exposer à la peine de mort. Justin se fit leur avocat auprès des plus hautes autorités de l'État, cherchant à démontrer à la justice et aux autorités impériales le caractère inique et malveillant des accusations portées contre les chrétiens. Lui-même fut d'ailleurs victime de cette vindicte.

Voilà ce qu'on peut lire sous sa plume alors qu'il s'adresse « *A l'empereur Titus Elius Adrien Antonin, Pieux, Auguste César; à Verissime son fils, philosophe, et à Lucius, philosophe, fils de César par la nature et de l'empereur par adoption; au sacré sénat; et à tout le peuple romain; pour ces hommes de toute race, injustement haïs et persécutés ...* » : « *...Les accusés ordinaires qui paraissent devant vous, vous ne les frappez qu'après les avoir convaincus : et nous, notre nom suffit pour nous condamner. Et pourtant, à ne considérer que le nom, vous devriez bien plutôt sévir contre nos accusateurs. Nous sommes chrétiens : voilà pourquoi l'on nous accuse : il est pourtant injuste de persécuter la vertu. Que si quelqu'un de*

nous vient à renier sa qualité et à dire : Non, je ne suis pas chrétien, vous le renvoyez comme n'ayant rien trouvé de coupable en lui : qu'il confesse, au contraire, courageusement sa foi, cet aveu seul le fait traîner au supplice, tandis qu'il faudrait examiner et la vie du confesseur et la vie du renégat, et les juger chacun selon leurs œuvres... » (Apologie de Justin en faveur des chrétiens)

Les ennemis des chrétiens sont alors nombreux. Justin les connaît et les dénonce comme tels. Dans un texte, il accuse les prêtres de Jérusalem par ces mots :

« Vous avez choisi des hommes de Jérusalem et les avez envoyés dans le monde entier pour qu'ils racontent qu'une secte impie serait née dans le christianisme. C'est ainsi que des personnes qui ne nous connaissent même pas viennent pour nous accuser. »

On le comprend à cette lecture, les méthodes les plus scélérates furent employées pour nuire aux chrétiens et empêcher que se répandent les enseignements de Jésus-Christ. Des émissaires étaient envoyés dans les villes de l'empire où des communautés chrétiennes étaient identifiées avec pour mission de les dénoncer auprès des autorités romaines. Plus tard, après que le christianisme ait perdu peu à peu son authenticité originelle et intégré de plus en plus d'aspects païens, sous les coups répétés de ses adversaires, et qu'il ait acquis une large audience parmi la

population, les conditions d'une alliance entre l'Église et l'État furent réunies. Celle-ci s'effectua sous Constantin.

Par bien des côtés, les méthodes d'aujourd'hui rappellent celles d'hier. Pour discréditer une communauté de foi et la mettre au ban de la société, il suffit de propager des rumeurs, des mensonges à son encontre et la qualifier de secte. Immédiatement, la suspicion se répand et la peur fait le reste. A deux mille ans d'intervalle, les hommes changent mais les méthodes demeurent.

Sous le pouvoir dictatorial et totalitaire des évêques, le christianisme fut détourné et s'engagea dans une direction totalement opposée à celle de ses débuts

Après que le christianisme originel ait été dispersé et anéanti par les moyens que nous venons d'évoquer, un changement radical s'opéra au sein des communautés qui se réclamaient du Nazaréen mais n'avaient progressivement plus rien à voir avec lui.

L'une des caractéristiques principales de ce changement fut la prise de pouvoir par les évêques qui s'opéra en leur sein. La formation de l'institution était en cours.

Si les évêques purent procéder à cette prise de pouvoir c'est qu'ils géraient les finances des communautés. Ainsi, l'argent dont ils disposaient leur procurait-il les moyens de rétribuer ceux qui leur étaient fidèles et se montraient obéissants.

Afin d'accroître encore davantage leurs capacités financières et par là-même leur pouvoir, ils firent en sorte d'accueillir toujours plus de personnes au sein des communautés, au prix de compromis toujours plus importants avec l'enseignement de Jésus : compromis avec les croyances païennes, compromis avec les tendances humaines à la paresse. C'est ainsi qu'ils ne virent que des avantages à adopter l'enseignement de Paul qui prônait un

dieu qui pardonne tous les péchés pour peu que l'on croit en lui.

Afin de ne pas compromettre le pouvoir et la position qu'ils avaient acquis, les évêques cherchèrent toujours plus à s'attirer les bonnes grâces des autorités romaines. C'est ainsi qu'il faut interpréter l'interdiction faite aux femmes d'accéder aux fonctions dirigeantes, contrairement à ce qui se passait dans les premières communautés chrétiennes où elles participaient sans restriction à la vie commune.

La Commune chrétienne la plus riche était celle de Rome. Dans certains échanges de correspondances entre chrétiens, on trouve des informations très intéressantes à ce sujet. On y apprend que lors des rencontres de la Commune de Rome, le sujet le plus important était l'organisation de l'aide aux pauvres. A lire ces correspondances, on peut en déduire qu'ils connaissaient extrêmement bien leur quartier et qu'ils savaient identifier les besoins de chacun des habitants afin de distribuer l'aide à bon escient.

Ainsi, on estime que les chrétiens de Rome venaient chaque jour en aide à 1500 personnes dans le besoin. Par ailleurs, ils soutenaient également financièrement les Communes plus pauvres, comme celle de Jérusalem ou celles d'Asie mineure.

Pour toutes ces raisons, la Commune de Rome acquit rapidement un prestige et un statut particulier liés au

nombre de riches citoyens qu'elle comptait en son sein.

Certains membres de la communauté en tirèrent de l'orgueil. En l'an 190, celui qui se nommait déjà « évêque » des chrétiens de Rome, décida d'exclure de la communauté tous ceux qui refusaient de se conformer aux coutumes païennes célébrées dans tout l'empire à l'occasion de Pâques. Les Communes d'Asie mineure ne firent pas grand cas de cette injonction, mais on se rend compte que dès cette époque, Rome commençait à vouloir imposer sa domination à l'ensemble du monde chrétien.

En définitive, il fallut plusieurs siècles à Rome pour devenir le centre du pouvoir catholique, tout au moins dans la partie occidentale, puisque la division intervenue dans l'Empire entraîna également un schisme au sein de l'Église, donnant naissance à l'Église orthodoxe de Constantinople après que l'Église d'Asie mineure ait été excommuniée par l'évêque Victor 1^{er}.

Le processus d'infiltration des tendances païennes dans le christianisme des origines était déjà entamé au II^e siècle après J-C. Dès cette époque, on commença à introduire des sacrements, à ériger des autels, à octroyer à l'évêque une chaise à part, qui plus tard allait devenir un trône. Par contre, c'est seulement au III^e siècle que les prêtres commencèrent à revêtir des vêtements particuliers.

Puis vinrent les pèlerinages et les processions, sur le modèle de ceux pratiqués dans les cultes païens, puis la

vénération des saints. On l'a vu, Jésus n'a jamais demandé que des personnes soient béatifiées. En effet, si chacun a la possibilité de trouver Dieu en lui-même, pourquoi aurait-on besoin de saints et d'intermédiaires quelconques dans les Cieux ?

Dès cette époque, on décréta également l'instauration de fêtes chrétiennes sur le modèle de celles organisées dans les cultes païens. Aujourd'hui encore, la plupart des jours de fêtes importantes correspondent à d'anciens jours de fêtes païennes. Ainsi en est-il par exemple de Noël.

Les historiens s'accordent à reconnaître qu'au solstice d'hiver, la période de l'année où les jours commencent enfin à rallonger, bien avant l'époque romaine, on fêtait déjà en Europe la renaissance tant attendue de la nature et l'espérance d'une vie nouvelle. Partout, le feu et la lumière, en tant que symboles, jouaient un rôle important au cours de ces cérémonies. En fait, toutes les religions antérieures au christianisme célébraient le solstice d'hiver dans le but de redonner courage et espoir au peuple angoissé par les sols gelés, l'absence de vie et l'obscurité.

Pour leur part, les romains invoquaient Saturne, dieu des semailles et de l'agriculture, dont le nom vient du verbe latin *Severe* (semer). Sa fête, les Saturnales, donnait lieu à des réjouissances du 17 au 24 décembre.

Malgré l'influence croissante de l'Église et de ses disciples à Rome, les rites liturgiques chrétiens ne

parvenaient pas à s'imposer face aux festivités païennes des Saturnales. Cette fête joyeuse entravait la propagation du christianisme. Mais la chrétienté était également menacée par un autre culte fortement implanté dans l'Empire romain : le culte de Mithra.

Au IV^e siècle, pour contrecarrer l'influence de ce culte et imposer la sienne, l'Église chrétienne prit une mesure très astucieuse. La fête de la naissance du Christ fut avancée du 6 janvier au 25 décembre. En effet le solstice d'hiver du 25 décembre était la fête la plus importante de l'an mithraïen : on fêtait la renaissance du «sol invictus» (dieu invaincu). L'Église n'hésita donc pas à déclarer le Christ «sol invictus». Et le tour fut joué !

De la même façon, la plupart des fêtes catholiques s'inspire de cultes païens, telle la fête du 15 août, jour de l'ascension de Marie, autrefois une fête importante célébrée en l'honneur de Diane, grande déesse mère.

On le voit, ces pratiques qui prirent naissance très tôt ont suffi, en seulement deux siècles, à transformer en grande partie la religion chrétienne en une religion païenne. L'empereur Constantin prit la suite en faisant du christianisme une religion d'État, une institution. C'est sans aucune difficulté que l'Église, désormais largement imprégnée d'apports païens, prit ce tournant.

L'évolution du positionnement de l'Église face à la guerre et la violence indique à quel point elle s'est

profondément transformée. Dans son livre « Abermals krähte der Hahn », l'historien allemand Karlheinz Deschner écrit ce qui suit (p. 507) :

« En 313, Constantin octroie aux chrétiens la totale liberté de religion. En 314, le synode d'Adelate décide l'excommunication des soldats déserteurs. Désormais, celui qui déposait les armes était excommunié alors qu'auparavant cette sanction s'appliquait à celui qui les prenait. »

D'une Église gangrenée par les rites païens, l'empereur Constantin fit, de facto, une Église d'État

Sous l'empereur Constantin, deux grandes religions se partageaient équitablement les faveurs du peuple romain : le christianisme et le culte de Mithra. Rien qu'à Rome, il existait 800 temples dédiés à la pratique de ce culte. Examinons la façon dont ces temples étaient construits : Ils se composaient d'une nef centrale, de bancs disposés à droite et à gauche de l'allée centrale conduisant à un autel auquel on accédait par quelques marches. Cela ne vous rappelle-t-il rien ? On croirait en effet entendre la description d'une église catholique.

Ainsi, il est possible d'affirmer que l'Église catholique procède moins du christianisme que des cultes païens de l'époque. A cet égard, le fait que l'Église catholique se revendique du Christ et des Évangiles ne doit pas nous égarer.

Dans l'ancienne religion iranienne, Mithra était le dieu de la lumière, le symbole de la chasteté et de la pureté et il combattait les forces maléfiques. Au II^e et III^e siècles avant J.-C., son culte fut répandu dans tout l'Empire romain et l'empereur Aurélien en fit même la religion d'État. Les soldats romains, dont bon nombre vénéraient Mithra, furent les ambassadeurs de cette religion qu'ils répandirent jusque dans les provinces les plus éloignées de l'Empire.

Les prêtres de Mithra étaient les délégués obligés entre les hommes et la divinité. Le clergé de Mithra était hiérarchisé et une initiation longue et sévère était requise. L'aspirant à la prêtrise devait passer par sept grades désignés chacun par un nom symbolique : corbeau, occulte, soldat, lion, Perse, courrier du soleil, père ou Pater étant le degré le plus élevé.

Pour sa part, le clergé catholique se caractérise par un ordre ecclésiastique qui est un classement par grade où une initiation longue est demandée : L'aspirant doit être initié afin d'atteindre les sept grades. Quatre ordres mineurs : acolyte, exorciste, lecteur et portier ; trois majeurs : évêque, diacre et prêtre. Le titre de père ou Pater s'applique à l'ordre supérieur.

L'initiation mithriaque accorde aussi une fonction particulière aux mages, corporation sacerdotale célèbre pour son savoir astrologique qui est mis au service de leur culte. En observant les vêtements que portaient ces mages ainsi que le trône sur lequel ils prenaient place, nous remarquons beaucoup de similitudes avec les pratiques du catholicisme.

En fait ces similitudes sont tellement nombreuses qu'il est difficile de toutes les reprendre ici. Nous n'en citerons que quelques-unes :

— A sa naissance, Mithra est adoré par des bergers.

- Le *transitus* (voyage de Mithra avec le taureau sur les épaules) rappelle le *Via Crucis* du récit évangélique.
- Le mithraïsme était une religion de salut : le sacrifice de Mithra avait pour but la rédemption du genre humain.
- Mithra était désigné comme *La Lumière*, *La Vérité* et *Le Bon Berger*.
- Le banquet rituel des fidèles de Mithra a des similitudes avec l'eucharistie chrétienne.
- Le jour sacré du mithraïsme était le dimanche.
- La naissance de Mithra se célébrait le 25 décembre.
- Les attributs du *pater* - niveau le plus important d'initiation au mithraïsme - étaient le bonnet phrygien, le bâton et l'anneau, très similaires à la mitre, la crosse et l'anneau des évêques chrétiens.

On prête à Ernest Renan la phrase suivante : «*Si le christianisme avait été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaque.*» Après ce que nous venons d'évoquer, comment ne pas croire qu'il l'est ! Serait-ce en guise de reconnaissance que l'on trouve une statue de Mithra au

Vatican ?

La plupart des historiens s'accordent à penser que Constantin voyait dans la coexistence de deux religions au sein de l'Empire une source de division et donc d'affaiblissement. Beaucoup de fonctionnaires et de soldats, qui constituaient l'un des principaux piliers de l'empire, étaient attachés au culte de Mithra. Le christianisme, lui, était répandu dans toutes les couches de la population, tant chez les riches que chez les pauvres. Ces deux courants étaient donc à peu près équivalents.

Constantin entreprit donc de les réunir pour n'en plus faire qu'un. En raison de l'influence qu'il avait acquise, le christianisme fut choisi pour servir de maison commune. Ceci fait, Constantin fit interdire le culte de Mithra dans tout l'empire. Le Concile de Nicée, en 325, marque l'intronisation par Constantin du christianisme comme religion officielle.

Il existait encore, à cette époque, au sein de la chrétienté dénaturée, un courant inspiré du christianisme des origines ; les chrétiens ariens qui se référaient à Origène. Origène, grand penseur et philosophe du III^e siècle s'était insurgé contre le détournement du christianisme des origines et la falsification de la Bible. Il considérait en effet que le christianisme prenait une mauvaise direction, très éloignée de ce qu'il était à l'origine. Lors de la campagne de persécution des chrétiens menée par Decius en 250, Origène subit de graves tortures

dont il mourut quatre ans plus tard.

Toutefois, ses enseignements et sa pensée se prolongèrent au travers de disciples et de partisans. Arius d'Alexandrie, en Égypte, fut l'un de ceux-là. Il mena sa tâche avec une telle ardeur que ses idées prirent rapidement une place importante au sein du christianisme de l'époque. L'histoire a donné à ce courant le nom d'arianisme. Or, lors du Concile de Nicée, en 325, l'empereur Constantin prit fait et cause contre Arius et ses partisans qui furent excommuniés.

A cette époque, au sein de l'Église, le fait de consommer ou non de la viande était un thème central qui, on le sait tourna à l'avantage des partisans de la viande. Ainsi, lors du synode d'Ankara, en 314, un décret décida que tous les prêtres ou diacons végétariens seraient démis de leurs fonctions. Il fut décidé que : *« les prêtres et diacons qui exerçaient une fonction dans le domaine spirituel et ne consommaient pas de viande devaient en goûter, pour se vaincre eux-mêmes. »* en l'occurrence il faut comprendre 'vaincre leur dégoût de la viande'. S'ils persistaient dans leur attitude et refusaient ne serait-ce que de manger des légumes mélangés à de la viande, ils *« s'opposaient à la règle »* et *« devaient de ce fait être démis de leur fonction »*.

« ils s'opposaient à la règle... », signifie qu'à cette époque déjà, manger de la viande était devenu une condition essentielle pour devenir prêtre catholique. Afin

de s'assurer que les impétrants qui rejoignaient l'Église mangeaient bien de la viande, il leur était demandé de prononcer une malédiction à l'encontre des Nazaréens. Cela paraît incroyable, mais ce fait est pourtant tout à fait authentique. Voilà les mots qu'il leur était demandé de prononcer :

« Je maudis les Nazaréens, les butés qui refusent de croire que la loi des sacrifices a été donnée par Moïse et qui s'abstiennent de consommer des créatures vivantes. »

Au IV^e siècle, bien que l'enseignement de Jésus de Nazareth ait déjà été largement falsifié, il existait encore d'importants débats contradictoires pour déterminer l'authenticité de celui-ci. Cela ressort très bien de l'observation des différends théologiques débattus lors du Concile de Nicée.

Le débat central tournait autour de la question de savoir si Jésus de Nazareth était le Fils de Dieu ou Dieu lui-même. Athanase affirmait que Jésus était l'incarnation de Dieu. En ce qui le concerne, Arius, opposant d'Anathase, défendait la thèse selon laquelle Jésus est Fils de Dieu, empli de Dieu, mais pas identique à Dieu.

Pour Constantin, la première conception était parfaitement admissible puisque les romains ne connaissaient qu'un Dieu et au plus une incarnation de Dieu. C'est pourquoi dans l'intérêt de l'uniformisation de

sa religion d'État, Constantin trancha en faveur de la croyance selon laquelle Jésus-Christ était Dieu, comme cela est encore inscrit dans la profession de foi apostolique.

Aujourd'hui, grâce à la Parole de Dieu donnée par la bouche prophétique à notre époque, les chrétiens des origines savent que Jésus de Nazareth vint sur Terre en tant que Fils de Dieu pour y apporter le royaume de paix et qu'Il était empli de l'Esprit de Son Père, Dieu.

Malgré les décisions prises lors du concile de Nicée, l'affrontement entre ces deux conceptions se perpétua encore pendant trois siècles, jusqu'à l'élimination définitive du courant arien ou arianique. Ainsi, la doctrine de l'Église catholique romaine est aujourd'hui encore imprégnée, dans sa profession de foi apostolique, par les décisions prises au Concile de Nicée sous l'influence de Constantin, chrétien de circonstance ou d'intérêt.

D'aucuns penseront peut-être que la question de savoir qui était vraiment Jésus n'est pas si importante. Pourtant, il ne s'agit pas là d'une simple subtilité théologique. En adoptant ce point de vue, l'Église voulait, en la simplifiant, rendre la foi accessible à tous et surtout répondre aux souhaits du plus grand nombre.

Sous l'influence des cultes païens on offrit donc au peuple un Dieu puissant et efficace, susceptible de résoudre les problèmes du quotidien et d'effacer tout le mal commis, à la simple condition de respecter

l'observance de rituels bien définis. C'est donc par pur souci de simplification et d'efficacité que Dieu-Père, Dieu-Fils et l'Esprit-Saint furent réunis en une seule et même personne.

Pourtant, si Jésus, le Christ, était empli de Dieu, il n'était pas Dieu lui-même, mais le Fils de Dieu envoyé par Son Père et imprégné de son Esprit. Les premiers chrétiens le croyaient et leurs successeurs le croient aujourd'hui encore.

On l'a vu, Constantin était païen. L'esprit véritable du christianisme lui était totalement étranger et son parcours le rendait incapable de discerner où se trouvait la vérité du message chrétien de l'amour. Ce sont d'autres considérations qui l'ont poussé à favoriser une tendance du christianisme plutôt qu'une autre et c'est ainsi que le culte pratiqué à notre époque sous le vocable de chrétien est en réalité totalement inspiré du paganisme et recouvert du manteau du Dieu unique.

Dans le christianisme, ce qui n'est pas directement inspiré du culte de Mithra, l'est d'autres cultes païens ; le culte d'Athis, d'Hercule, d'Osiris, d'Isis ou d'autres. Même si le christianisme est devenu religion d'État sous Constantin, il n'en reste pas moins une religion païenne.

Constantin consultait en effet régulièrement l'oracle. Il fit frapper des pièces de monnaie à son effigie le représentant sous les traits d'un dieu solaire. Il n'accepta

les sacrements du baptême que sur son lit de mort et voulut que ceux-ci lui soient administrés par un prêtre arianiste et non par un prêtre de l'Église officielle catholique. Mais pour l'Église, cela est sans importance.

Bien qu'il fut un homme de guerre terriblement cruel qui donnait ses prisonniers en pâture aux ours et fit même assassiner sa propre parenté, l'Église l'a pourtant béatifié. Cette distinction qui n'est autre qu'une récompense pour services rendus est d'un cynisme sans égal.

Car, il faut bien le reconnaître, Constantin a accordé à l'Église d'énormes privilèges, dépossédant les païens de certains de leurs temples pour les lui donner, exemptant les ecclésiastiques du paiement de la plupart des impôts, leur accordant des revenus réguliers, etc.

Aujourd'hui encore, dans certains pays comme l'Allemagne, l'Église est soutenue massivement par l'État et les salaires des fonctionnaires ecclésiastiques, prêtres, évêques et cardinaux sont à sa charge. La formation des théologiens, les cours de religions dans les écoles publiques, sont financés par l'État. Les Églises y sont également exemptées de nombreux impôts. En faisant la somme de tous ces privilèges on obtient un montant de 14 milliards d'euros par an.

Cela vaut bien que l'Église voue à Constantin une reconnaissance éternelle.

De nos jours encore, officiellement ou non, l'Église reste une Église d'État

De nos jours encore, officiellement ou non, l'Église reste une Église d'État de nature politique. En effet, quelle que soit leur couleur politique, il n'est pas un chef d'État ou un homme politique qui ne cherche à apparaître en photo aux côtés de l'édile de Rome, à lui baiser la main, à recevoir sa bénédiction, en quelque sorte à lui prêter allégeance à la manière des vassaux autrefois envers leur souverain ?

Nous verrons plus loin les formes et le sens que prit cette collusion entre l'Église et l'État. Nous montrerons son caractère insidieux et démontrerons combien tout cela est à l'opposé des enseignements de Jésus-Christ.

5

*Refuser de prendre
part au culte de Marie*

*Refuser de prendre part au culte de Marie et d'adorer les saintes reliques, c'est encourir la damnation éternelle.
Comment une dictature impose sa domination à une démocratie*

Dans les précédents chapitres, nous avons évoqué la façon dont le christianisme des origines a vu le jour et comment il a progressivement changé de visage au fil des siècles, donnant naissance à une religion païenne agressive qualifiée de 'catholique' alors que l'enseignement de Jésus de Nazareth aux hommes est au contraire un appel à l'amour et à la paix.

Les explications à suivre montrent très clairement de quelle manière des apports issus du paganisme grec ou romain ont remplacé les véritables enseignements chrétiens, imposés bien souvent d'ailleurs par la violence.

Dans ce nouveau chapitre, nous aimerions montrer que le Saint-Siège repose en réalité presque uniquement sur des bases païennes. Pour cela, nous passerons en revue les coutumes, rituels, dogmes, insignes, fêtes, etc... de la tradition catholique. L'image finale qui apparaîtra au terme de cette investigation risque fort d'étonner plus d'un lecteur en dévoilant la nature païenne de cette institution et ce, dans des proportions qu'on ne pourrait soupçonner.

Le culte catholique de la vierge en tant que « mère de Dieu » est bien antérieur à l'avènement du christianisme

La quasi-totalité des enseignements et structures de l'Église catholique trouvent leur origine dans le paganisme.

Ainsi en est-il du culte voué à Marie qui constitue une part essentielle de la foi catholique. Ainsi, pour ceux qui ne le sauraient pas, le culte que l'on voue à la mère de Dieu, selon le dogme promulgué par Pie XII, avance même que Marie aurait été accueillie dans les Cieux « en chair et en os ».

Or, en réfléchissant à la façon dont ce culte est né et à la personnalité de ses précurseurs, on découvrira des choses fort intéressantes. Jésus de Nazareth quant à lui n'a jamais parlé de Sa mère comme étant la mère de Dieu.

Sa mère dans la chair, Marie, était une personne simple, modeste et soumise à la volonté de Dieu. Alors, comment expliquer ce passage du statut de simple femme à celui de mère de Dieu ? En creusant la question, on découvrira que le culte de la mère de Dieu trouve ses racines profondes dans l'antiquité païenne, et cela bien avant l'ère chrétienne.

Pour illustrer ce propos, rappelons que les déesses Isis, en Égypte, et Artemis, en Grèce, faisaient l'objet de la même adoration que celle que l'on voue à

Marie aujourd'hui encore dans l'Église catholique. Toutes deux étaient même souvent qualifiées de « reines des cieux », ou d'« étoiles de mer », expressions que l'on retrouve communément dans des chants entonnés lors de pèlerinage en l'honneur de la vierge Marie. En Égypte comme en Grèce, ces déesses étaient souvent qualifiées de « grandes mères des dieux ».

Dans ces conditions, ce n'est sans doute pas un hasard si le dogme faisant de Marie la Mère de Dieu, et non celle Jésus, fut ratifié en 431 après J-C, lors du concile d'Ephèse, cette ville étant alors un grand centre de culte voué à l'adoration de la déesse Diane considérée comme la Mère de Dieu. Il est donc clair que cette croyance, issue du paganisme, s'est infiltrée dans l'Église.

Il est intéressant également de se rappeler que Diane était la déesse de la chasse. Déesse de la chasse et mère de Dieu, voilà qui est pour le moins insolite.

On a donc transformé la mère de Jésus en un objet de culte païen et parfois de façon assez incroyable. Ainsi en est-il du culte à la vierge noire tel qu'il était par exemple pratiqué jusqu'au XX^e siècle à Altötting, lieu de pèlerinage situé en Bavière, dans le sud de l'Allemagne. La vierge noire d'Altötting était sensée posséder des pouvoirs de guérison ce qui lui conférait une grande popularité.

Chaque année, les pèlerins affluaient en masse pour racler quelques éclats de cette statue en terre cuite qu'ils

recueillaient précieusement avant de les réduire en poudre pour mieux les ingérer lors d'un repas. Cette coutume qui consiste à racler de petits morceaux de statue de la vierge est d'ailleurs décrite dans un ouvrage consacré aux remèdes médicaux d'inspiration religieuse. La vierge noire à racler de Altötting est l'une des plus célèbres, de même que ses copies reproduites à Einsiedeln, en Suisse, également très prisées des fidèles.

Au cours des différentes étapes qui jalonnaient le pèlerinage, il était possible d'acheter de petites répliques de cette statue. On attribuait à ces dernières des vertus miraculeuses et curatives car la terre et le mortier qui servaient à les fabriquer provenaient d'une chapelle sainte et contenaient des particules de reliques pieuses. Bien entendu, le miracle ne pouvait s'opérer qu'avec les statuettes vendues au cloître même ou provenant de celui-ci !

Récapitulons : des fragments de reliques, donc de cadavres, étaient mélangés à la terre qui servait à fabriquer les statuettes de la vierge. On raclait ensuite les statues avant d'ajouter les résidus ainsi obtenus à son repas. En quelque sorte, ce sont donc ses aïeuls que l'on consommait ainsi et on pourrait considérer cela comme une forme de cannibalisme.

Cette coutume relevant du paganisme, on a peine à croire qu'elle ait pu survivre avec la bénédiction de l'Église catholique. Le cloître en question, lui, a fait de bonnes

affaires jusqu'au XXe siècle ! Cet exemple nous permet de réaliser à quel point le paganisme s'insinue jusqu'au cœur même de l'Église catholique sans que nous n'en ayons conscience.

De telles pratiques n'ont évidemment rien à voir avec la religion et encore moins avec le christianisme, c'est-à-dire avec les enseignements du Nazaréen. Des dignitaires ecclésiastiques chercheront bien sûr à les expliquer voire à les excuser en prétendant qu'il s'agit là de croyances populaires ayant quelque peu dévié pour finalement s'apparenter à de la superstition. Mais, en vérité, il n'en est rien.

De fait, à la base de ce culte à Marie on trouve le dogme édicté par l'Église qui en fait la Mère de Dieu. L'Église catholique la vénère en tant que vierge entourée d'une couronne d'étoiles en forme de demi-lune, ce qui est très proche de certaines représentations figurant la déesse égyptienne Isis.

La figure de Marie que l'Église catholique a récupérée pour l'élever au rang de Mère de Dieu, se situe donc dans la filiation directe des déesses égyptiennes, telles Isis, et d'autres icônes de la mythologie païenne comme Diane, Artémis ou encore Astarté, divinité phénicienne de la fertilité. Comme cela a déjà été dit plus haut, le dogme par lequel Marie a été élevée au statut de Mère de Dieu - faisant d'elle quasiment la déesse d'un culte de mystère - a été édicté à Éphèse, ville qui depuis des siècles entretenait

un tel culte envers Diane. D'ailleurs, lors de la tenue du concile, une foule fanatique déambulait dans les rues d'Éphèse pour exiger que l'ancien culte de Diane, la Mère de Dieu, soit intégré au sein de l'enseignement catholique, ce qui était précisément en train de se passer.

Marie est donc femme et mère au-dessus de toutes les autres femmes et mères. Il est intéressant ici de faire le rapprochement avec le célibat des prêtres que l'on pourrait interpréter ainsi : le prêtre catholique n'a pas droit au mariage car il s'unirait alors à une simple femme. Or, celle qui lui est destinée est la femme au-dessus de toutes les femmes et la mère au-dessus de toutes les mères.

Ne faut-il pas y voir la racine psychologique profonde du célibat pratiqué dans l'Église catholique ? L'archétype de la Grande Mère s'est emparé du subconscient des hommes bien des millénaires avant que le christianisme ne voit le jour. Dès cette époque, le culte de la Grande Mère était l'apanage de prêtres à qui il était interdit de se marier. Ceux-ci, qui se considéraient comme les enfants de la Grande Mère, portaient des vêtements féminins.

Ici, il est intéressant de se demander pourquoi l'Église a éprouvé le besoin de reprendre à son compte le culte païen de la déesse mère ? C'est peut-être qu'après avoir fait de Dieu un être cruel, arbitraire et sanguinaire, qui punit Ses enfants et les envoie souffrir les feux de la damnation éternelle, il lui fallait compenser cette vision plutôt noire par une image réconfortante aux yeux des fidèles afin

qu'ils ne restent pas dans la peur d'un dieu punissant et vengeur.

Ne pas croire à l'enfantement immaculé de Dieu par la vierge Marie, voue à la damnation éternelle. Les fidèles de l'Église en sont-ils conscients ?

Celui qui n'admet pas le culte voué à Marie et donc refuse de la vénérer comme «Mère de Dieu», mais qui, en revanche, la reconnaît et la respecte comme étant la mère de Jésus par la chair, est-il déjà voué à la damnation éternelle ?

La réponse ne fait aucun doute ainsi qu'on peut le lire dans un document officiel de l'Église ainsi rédigé :

« Si quelqu'un ne confesse pas, selon les saints Pères, en un sens propre et véritable, Mère de Dieu la sainte, toujours vierge et immaculée Marie, puisque c'est en un sens propre et véritable Dieu Verbe lui-même, engendré de Dieu le Père avant tous les siècles, qu'elle a, dans les derniers temps, conçu du Saint-Esprit sans semence et enfanté sans corruption, sa virginité demeurant inaltérable aussi après l'enfantement, qu'il soit condamné. »²⁵

Ce passage soulève la question suivante : Les protestants qui rejettent le culte à Marie sont-ils eux aussi voués à la damnation éternelle et donc perdus ? Et dans ce

²⁵ Concile de Latran, 5-31 octobre 649 / Canons / Condamnation d'erreurs concernant la Trinité et le Christ / Canon 3

cas, pourquoi s'ingénier alors à faire des avances au Saint-Siège ?

A un moment où l'on parle tant d'œcuménisme, la question ne mérite-t-elle pas d'être posée ? On pourrait également se demander si les protestants ne se comportent pas en aveugles spirituels pour se laisser ainsi duper par les paroles doucereuses de l'Église catholique et quelles sont leurs réactions aux propos du Cardinal Meissner de Cologne qui affirme : « *Il n'y aura jamais d'œcuménicité avec les protestants.* »

Vous qui lisez cette brochure, si vous ne croyez pas au culte de Marie, vous aussi êtes perdus et exposés à la damnation éternelle. Dans ces conditions, souhaitez-vous encore rester fidèle à l'Église et continuer à lui verser son écot pour la remercier de vous avoir déjà condamnés et voués au feu de l'enfer ? Comment quelqu'un de sensé peut-il poursuivre dans cette voie ?



*Toute comme la vierge Marie sur cette image,
la déesse égyptienne Isis est souvent représentée
au-dessus d'une demi-lune et couronnée d'étoiles*

Quiconque refuse de croire aux reliques des saints et de les vénérer est damné, selon l'Église catholique

Il faut peu de choses en réalité pour encourir la damnation ! L'un des rédacteurs de cette brochure raconte qu'enfant, il devait se rendre à la messe chaque dimanche. De part et d'autre de l'autel placé au cœur de l'Église, se trouvait un cercueil de verre contenant un squelette magnifiquement vêtu dont il avait très peur. Depuis peu, il a découvert que tout catholique qui refuse de croire que ces reliques dispensent le salut, est également voué à la damnation éternelle.

C'est en effet, au Concile de Trente que l'obligation d'adorer le cadavre des martyrs de l'Église fut ordonnée, toute personne s'y refusant étant damnée pour l'éternité :

« Les fidèles doivent aussi vénérer les saints corps des martyrs et des autres saints qui vivent avec le Christ, eux qui ont été des membres vivants du Christ et le Temple du Saint-Esprit²⁶ et qui seront ressuscités et glorifiés par lui pour la vie éternelle ; par eux Dieu accorde de nombreux bienfaits aux hommes. Aussi, ceux qui affirment qu'on ne doit ni honneur ni vénération aux reliques des saints, ou bien que c'est inutilement que les fidèles les honorent ainsi que les autres souvenirs sacrés, et qu'il est vain de visiter les

²⁶ 1Co 3-16, 1Co 6-15, 1Co 6-19, 2Co 6-16

lieux de leur martyre pour obtenir leur soutien, tous ceux-là doivent être totalement condamnés, comme l'Église les a déjà condamnés autrefois et les condamne encore aujourd'hui. »²⁷

Tout catholique est donc contraint de croire en des choses profondément ancrées dans le paganisme.

S'il est vrai que l'Égypte antique, consacrait de nombreux lieux de culte à la vénération des restes des dieux, dans la mesure où on prêtait des vertus magiques à ces reliques, on est en droit de se demander en quoi ces pratiques toujours en vigueur au sein de l'Église catholique romaine et qui relèvent de la magie, ont à voir avec le christianisme.

Il serait intéressant à ce sujet de connaître le point de vue d'un médecin sur le fait d'absorber des résidus de plâtre, même quand ceux-ci proviennent d'une statue de Marie. Que trouve-t-on sur une telle statue, quelles sont les substances absorbées au travers de ses résidus ?

²⁷ Concile de Trente, 25^e session – Décret sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints, et sur les saintes images, 3 décembre 1563



Isis et Horus



Semiramis et Tammuz



Indrani et son fils



Devaki et Krishna

A la limite, on pourrait même se demander si une telle pratique ne va pas à l'encontre de la loi, dans la mesure où elle pourrait être assimilée à une forme d'exercice illégal de la médecine ? Que penserait-on d'une personne qui se rendrait en pèlerinage à Altötting dans l'espoir d'y trouver la guérison et qui, du coup, délaisserait les remèdes prescrits par son médecin traitant.

La loi allemande est extrêmement pointilleuse sur ce sujet. Si tout autre communauté religieuse que l'Église pratiquait de la sorte, il y a fort à parier que l'Ordre des médecins et l'inspection du travail interviendraient aussitôt, et particulièrement si des objets aux vertus prétendument miraculeuses étaient vendus. Les instances responsables de la santé publique ne manqueraient pas de souligner les dangers de telles pratiques et d'intervenir pour leur interdiction.

En l'occurrence, prendre comme excuse la croyance populaire est parfaitement fallacieux. Cette histoire de reliques, c'est le Pape lui-même qui l'a initiée dès le début comme nous l'apprendrons à la lecture du livre de Ralph Woodrow (« L'Église romaine. La religion des mystères de Babylone », page 66 – il s'agit de notre traduction, ce livre n'étant pas disponible en français) :

« En l'an 750, des convois entiers arrivaient sans cesse à Rome, transportant quantités de crânes et de squelettes. Ceux-ci étaient triés, étiquetés puis vendus

par les Papes. Les tombes étaient pillées durant la nuit. Dans les églises on montait la garde devant les tombeaux. Rome était comme cimetière en putréfaction. Dans l'église St. Prassede, on trouve aujourd'hui encore une plaque de marbre sur laquelle est gravée qu'en l'an 817, la Pape Pascal fit transporter du cimetière dans l'église les cadavres de 2300 martyrs. Lorsque le Pape Boniface VI fit transformer le Panthéon en une église chrétienne, aux alentours de 609, 28 chariots chargés d'ossements furent transférés des catacombes où ils se trouvaient et placés dans une fosse se trouvant sous le maître-autel. »

Les fondations de cette église reposent donc sur des centaines, voire sur des milliers de squelettes.

Force est donc de constater que la foi et les pratiques de l'Église catholique sont fondées sur un culte des morts et que la vénération des reliques en question va encore bien au-delà que dans les cultes païens. En prenant connaissance de tout cela, on ne peut que s'interroger sur l'origine de ces coutumes dont nous parlons depuis le début de cet exposé et se demander à quoi tout cela peut bien servir ?

En leur temps déjà, les prophètes de l'Ancienne Alliance dénonçaient ces pratiques comme païennes. C'est par exemple le cas de Jérémie qui a dit :

« Les coutumes des païens sont pur néant, leurs idoles ne sont que du bois coupé dans une forêt, travaillé par le sculpteur, puis enjolivé d'argent et d'or. Telles un épouvantail dans une melonnière, elles ne parlent pas ; il faut les porter, car elles ne marchent pas ! N'en ayez pas peur, elles ne peuvent faire du mal et du bien pas davantage. » (Jr 10, 3-5)

Il y a donc bien longtemps déjà que les prophètes mettent le peuple en garde contre ces traditions qui ne sont que poudre aux yeux, affirmant tout au contraire qu'il n'est nul besoin de statues, de reliques ou d'objets d'or et d'argent, pour manifester sa foi en Dieu, comme le font les païens. Pour autant, nous venons de le voir, l'Église catholique a choisi de se rallier à ces cultes païens plutôt qu'aux prophètes.



Squelette (relique) à l'église San Pedro de Mûnich

Lugubres superstitions à notre époque : chaque évêque porte une relique autour du cou, chaque autel contient des restes de relique... Dogme : « Quiconque refuse d'accepter la tradition ecclésiastique dans sa totalité... » a déjà un pied en enfer

Vous pourriez croire que tous ces vieux objets que l'on trouve encore dans les églises sont tombés en désuétude et qu'ils appartiennent au passé, et bien, détrompez-vous !

Prenons l'exemple de la croix que les hommes d'église portent autour du cou. Cette coutume est très ancienne, puisqu'elle remonte au IV^e siècle. A cette époque, il s'agissait d'une amulette munie d'un petit réceptacle contenant une relique. Depuis le XII^e siècle, et aujourd'hui encore, chaque évêque a l'obligation de porter sur sa poitrine une croix contenant, elle aussi, une relique. On le voit, ces rituels et insignes, transmis de siècle en siècle, appartiennent toujours au patrimoine culturel de l'Église.

Nos lecteurs savent-ils que chaque autel contient une relique, condition indispensable pour que celui-ci soit consacré.

Certains penseront sans doute que les fidèles gardent la liberté de prendre part au culte des reliques et d'y croire ou pas ? Qu'ils se détrompent !

Comme il a été indiqué plus haut, l'Église a défini la place des reliques par un dogme auquel il convient de croire sous peine d'être damné.

Cependant, un autre dogme va encore bien plus loin.
Le voici :

« Si quelqu'un rejette toute la tradition ecclésiastique écrite ou non écrite, qu'il soit anathème... »²⁸

Et cela s'applique tout autant aux personnes qui n'y croient pas qu'à celles qui ignorent tout de ces traditions. Toutes sont damnées sans même le savoir et ont déjà un pied en enfer.

En l'occurrence, c'est certainement le cas de la plupart des catholiques, car il est presque certain que la majorité d'entre eux ne sait rien de la multitude de dogmes et d'écrits qui composent le corpus doctrinal de l'Église à laquelle ils appartiennent. C'est ainsi que, sans le savoir, bon nombre de catholiques soutiennent, et parfois financièrement, une institution qui pourtant les a voués à la damnation éternelle depuis longtemps déjà.

²⁸ 2^e Concile de Nicée, 8^e session, 23 octobre 787 – Sur les images, l'humanité du Christ et la tradition de l'Église

*L'intérieur d'une chapelle
catholique dans les environs de Prague*



A ce propos, savons-nous exactement en quoi consiste la damnation éternelle ? L'idée de damnation éternelle est souvent perçue comme inacceptable, mais sait-on vraiment ce que recouvre cette notion. En vérité, sa dimension et sa portée scandaleuse ne nous apparaîtront qu'au moment où nous en saisirons le sens profond qui est le suivant : souffrir éternellement de douleurs indicibles dans les feux de l'enfer et ne jamais en être libéré. C'est cela que l'Église promet à ceux qui refusent de croire à l'un ou à l'autre de ses dogmes.

C'est également ce qu'elle réserve aux couples qui vivent en dehors des liens du mariage. Il y peu de temps encore, le pape Benoît XVI a rappelé que ces personnes n'étaient pas en conformité avec l'enseignement de l'Église et que cela constituait un grave péché. Or, selon le dogme catholique, celui qui meurt dans cet état pécheur est voué aux feux éternels de l'enfer. L'Église n'hésite pourtant pas une seconde à empocher l'argent de ceux qui ne croient pas en ses dogmes, bien qu'elle déclare que... « *Quelqu'un qui rejette toute la tradition ecclésiastique écrite ou non écrite, qu'il soit anathème...* » (Voir plus haut)

*Qui est assis sur le trône de Pierre ? A cette question
Tolstoï répond*

Qui peut croire que Dieu ait ordonné une telle chose ? Quelle personne sensée pourra croire que Jésus, le Christ, et Dieu, notre Père, aient donné un tel pouvoir à l'Église. Dieu est amour, Il *est* l'amour. Et l'amour pardonne quand l'Église, elle, condamne ! Et toutes ses affirmations ne font que renforcer nos doutes. Dans ces conditions la question suivante s'impose : qui se cache derrière le Saint-Siège ? A cette question, le lecteur de cette brochure pourra répondre de lui-même.

Quant à lui, le grand écrivain russe, Léon Tolstoï, a déjà évoqué ce sujet dans un conte intitulé « L'enfer reconstruit ».²⁹

Ce texte figure dans un ouvrage posthume publié par son fils Léo, ce qui lui valut d'ailleurs de subir l'accusation de blasphème lors de la parution de ce récit dans lequel Tolstoï nous conte ce qui suit :

Après la crucifixion et la mort physique de Jésus au Mont Golghota, Satan, père et souverain des enfers, perdit son pouvoir sur les hommes et fut exilé dans un profond ravin dont il ne pouvait s'extraire car il était entravé aux pieds. Sur la Terre les hommes « *étaient*

²⁹ Léon Tolstoï : « Œuvres posthumes » Editions Bossard, Paris 1925

parfaitement heureux... Il n'y avait entre eux ni haine, ni colère... Tout était en commun. Ils ne se défendaient pas contre les assauts de leurs ennemis, et payaient le mal par le bien. Leur vie était si belle que d'autres, de plus en plus nombreux, venaient sans cesse se joindre à eux...»

Il semblait qu'il ait définitivement perdu la partie :
« *Un siècle passa, puis deux, puis trois...* » quand soudain « *... une foule de démons, se poussant les uns les autres, s'abattirent sur le souverain comme une nuée de corbeaux sur la charogne.* » Étonné, Satan leur demanda :

« *Que signifie tout ce bruit ? Qu'y a-t-il donc là-haut ?* » Et le chef des démons, revêtu d'une pèlerine, de lui répondre :

« *La même chose qu'avant.* » Mais, s'étonna Satan
« *Et l'enseignement de Celui que je ne veux pas nommer ?* » « *Cet enseignement ne nous dérange plus* » répondit le démon en pèlerine « *les hommes n'y croient plus... J'ai travesti Sa doctrine... et le résultat de mes travaux, c'est que les hommes ne croient plus en son enseignement mais au mien, tout en donnant à celui-ci le nom de celui-là.* »

« *Et comment t'y es-tu pris ?* » demanda Satan. « *J'ai décidé de créer l'Église.* » lui répondit le démon en pèlerine. « *Mais qu'est-ce que l'Église ?* » demande

Satan qui l'ignorait. Voici la réponse qu'on lui fit :

« L'Église est ceci : Quand les hommes mentent, et quand ils sentent qu'on ne les croient pas, ils en appellent à Dieu, en disant : « Dieu m'est témoin que la vérité est ce que je dis. » Il y a encore cette particularité que les hommes qui se disent de 'l'Église' prétendent qu'ils ne peuvent se tromper. C'est pourquoi aucune erreur sortant de leur bouche ne peut être abjurée par eux. L'Église s'édifie de cette sorte : les hommes proclament que, pour éviter les fausses interprétations de la Loi divine, leur Maître fit choix de quelques-uns qui, seuls, avec ceux auxquels ils ont délégué leur pouvoir, peuvent commenter sa parole... ils ont cet avantage que, s'étant proclamés 'Église' et ayant sur cette base fondé un enseignement, la foi s'impose jusque dans l'absurde... »

Comme on le voit, Tolstoï avait une idée très précise sur l'origine de l'Église. Celle-là ne résulte d'ailleurs nullement de son inspiration romanesque mais bien plutôt de sa longue expérience dans la fréquentation de l'Église et de son enseignement dont voici un exemple :

« ... le sens des dogmes sacrés qui doit être conservé à perpétuité est celui que notre Mère la sainte Église a présenté une fois pour toutes et jamais il n'est loisible de s'en écarter sous le prétexte ou au nom d'une

compréhension plus poussée.» ³⁰

On se rappelle également du passage rapporté plus haut : « *quelqu'un qui rejette toute la tradition ecclésiastique écrite ou non écrite, qu'il soit anathème...* »

Par ailleurs, le pape Pie IX formule ce qui suit dans son allocution *Singulari Quadam* de 1854 : « *Il faut admettre de foi que, hors de l'Église apostolique romaine, personne ne peut être sauvé. L'Église romaine est la seule arche de salut. Celui qui ne s'y hisse pas périra par les flots* », il faut comprendre « sera damné ».

Naturellement, ce dont nous venons de prendre connaissance signifie que toutes les autres confessions sont dans l'erreur et que tous leurs fidèles sont voués à la damnation éternelle : hindous, bouddhistes, musulmans, jaïns, juifs, taoïstes et bien sûr les différents courants issus de la famille protestante.

Certains, qui admettent la véracité de ces faits, avancent pourtant que toutes ces affirmations appartiennent désormais au passé depuis le fameux Concile Vatican II sensé avoir fait entrer l'Église dans l'ère de la modernité et l'avoir dotée d'un esprit d'ouverture et de tolérance.

³⁰ 1^{er} Concile du Vatican, 8 décembre 1869 - 20 octobre 1870 / 3^{ème} session, 1870 : Constitution dogmatique « *Dei Filius* » sur la foi catholique / Chap. 4. La foi et la raison / Ce qu'est le progrès dans la science théologique

A ceux-là, nous aimerions soumettre ce passage d'un document publié à l'issue du Concile Vatican II :

« ...le Christ lui-même a du même coup affirmé la nécessité de l'Église, dans laquelle on est introduit par le baptême comme par une porte. Aussi ne pourraient-ils pas être sauvés, ceux qui, sans ignorer que Dieu, par Jésus-Christ, a établi l'Église catholique comme nécessaire, refuseraient cependant d'y entrer ou de demeurer en elle. »³¹

Qu'on nous permette de poser cette question : y a-t-il un seul protestant, un seul juif, un seul musulman de par le monde pour ignorer l'existence de l'Église catholique et échapper ainsi à ce danger ?

En vérité, tous la connaissent ! Seules certaines peuplades d'Amazonie ou de Papouasie Nouvelle-Guinée l'ignorent peut-être encore, mais pour tous les autres, la sentence est claire : ils sont condamnés à la damnation éternelle par l'Église.

D'autres avant nous se sont demandés qui se cache derrière le Saint-Siège ? C'est par exemple le cas de Martin Luther. Voilà ce qu'il en dit, en 1529, dans son sermon contre les Turcs :

³¹ Constitution Dogmatique sur l'Église *Lumen Gentium* – 5^e session 1964 / 2^e chapitre : le peuple de Dieu / Les fidèles catholiques

« Je crois que le pape est un diable en chair et en os, déguisé, car il est l'Antéchrist. »

Et il écrit également :

« Car le diable qui a fondé la papauté parle et agit à travers le pape et le siège de Rome. Tu sais maintenant qui est le pape et d'où il vient, une abomination issue de l'idolâtrie de tous les diables sortis du fond de l'enfer. »

Prenons conscience qu'il s'agit là des propos du fondateur de l'Église protestante et que ceux-ci n'ont jamais été démentis ni reniés. Pourtant, l'Église luthérienne met tout en œuvre pour se rapprocher de l'Église catholique. Peut-être cherche-t-elle à revenir dans le sein de celle dont elle est issue pour s'éviter d'avoir à subir les feux de l'enfer éternel ? A la vue de ce spectacle, un esprit goguenard ne manquerait pas de faire remarquer que l'Église protestante « fait le beau » devant le diable !

A moins qu'elle n'agisse ainsi sous l'influence des aspects païens qui l'imprègnent également. Même si les protestants ne célèbrent pas le culte de Marie et rejettent la vénération des reliques, pratiques auxquelles ils se sont vigoureusement opposés lors du schisme protestant, le paganisme n'en a pas moins gardé une grande influence sur leurs croyances et leurs pratiques. Ainsi, l'autel placé au centre des lieux de culte, la chaire du haut de laquelle

s'exprime le pasteur en direction de ses brebis, sont des convenances issues directement du paganisme, en l'occurrence ici, du culte d'Isis.

De même, le rituel consistant à célébrer un repas de la cène n'existait pas chez les premiers chrétiens qui se contentaient de prendre un « repas de l'amour » en commun, qu'ils partageaient avec les pauvres. C'est seulement par la suite que ce repas fut ritualisé.

On peut également ranger au nombre des influences païennes le recours aux vêtements sacerdotaux et à l'autel et bien d'autres aspects encore.

A cet égard, l'aspect le plus déterminant est sans aucun doute le pouvoir d'intercéder entre Dieu et les hommes dont les prêtres sont investis. Ainsi, certains se prétendent-ils des intermédiaires entre Dieu et les hommes, et l'Église catholique en tant que manifestation de la volonté divine sur la Terre en est l'expression parfaite.

Dès lors, on comprend mieux pourquoi il n'est possible d'obtenir le salut qu'à la condition de s'en remettre aveuglément à ce que disent les prêtres, affirmation que l'Église protestante reprend à son compte.

Pourtant, là encore ces deux institutions sont totalement en contradiction avec la Bible, leur référence suprême puisqu'il est écrit dans l'Épître à Thimothee :

« Car vous n'avez qu'un Dieu et il n'y a qu'un seul intermédiaire entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ ».

Où est-il question de prêtres ici ?

Que peut donc gagner l'Église protestante en singeant ainsi l'Église catholique et ses coutumes directement inspirées du paganisme. En effet, ainsi que nous l'avons vu, quoi que fassent les protestants, ils sont eux aussi voués à la damnation éternelle s'ils n'acceptent pas la totalité des dogmes catholiques. Ils auront beau faire et beau dire, ils n'obtiendront pas pour autant la grâce de l'Église catholique ! Ils s'y essaient pourtant. On pourra cependant leur accorder des circonstances atténuantes en raison de la duplicité dont fait preuve l'Église catholique dans cette affaire.

Nous venons d'évoquer longuement la dureté d'un enseignement qui promet la damnation, l'enfer éternel, à quiconque ne s'y conforme pas. C'est une réalité incontournable, que chacun peut vérifier. Pourtant, lorsqu'on aborde ce sujet avec des catholiques, leur réaction consiste la plupart du temps à le minimiser, voire à le nier purement et simplement. A la question récente d'un de ses lecteurs qui demandait : « comment parler de l'enfer et le définir aujourd'hui ? » le Weltbild, journal catholique allemand, fit la réponse suivante : *« il existe une thèse affirmant que l'enfer signifierait la fin de l'existence*

de l'homme, sa disparition pure et simple. »

Cette interprétation tout à fait nouvelle nous amène à nous demander quel est le but recherché par ceux qui affirment de telles choses car il s'agit là ni plus ni moins d'un blasphème.

D'une part, l'Église reconnaît l'immortalité de l'âme et d'autre part elle annoncerait maintenant que ceux qui ne croient pas en ses dogmes seront réduits à néant. Ainsi, la vie de certains êtres que Dieu a créés serait anéantie à tout jamais parce qu'ils refuseraient les dogmes catholiques. Il est difficile de trouver pensée plus satanique.

En l'occurrence, il ne s'agit pas de dissolution dans le Nirvana comme le professe le bouddhisme, puisqu'au moins dans ce cas l'énergie est conservée. Non, il est avancé ici que l'homme retournerait au néant. Et qu'est-ce que le néant ? C'est le rien absolu ! Et celui-ci ne peut être envisagé si on considère qu'aucune énergie ne se perd.

Cette thèse renferme donc l'idée de la destruction pure et simple de la création divine, que celle de l'enfer exprime déjà. Il suffirait d'un seul homme voué à l'enfer éternel pour que Dieu soit vaincu, car Dieu a créé la vie, Il est le Dieu de l'amour. Si donc un seul être humain devait être damné pour l'éternité, Dieu aurait bel et bien perdu puisque le mal serait alors plus fort que l'amour. Une telle assertion représente un blasphème envers le Créateur.

Faisons maintenant un bref retour en arrière. Nous avons pris connaissance un peu plus haut de documents officiels de l'Église affirmant que celle-ci détiendrait de Dieu la mission d'apporter aux hommes le salut sur la Terre et qu'ainsi il n'y aurait pas de salut hors de l'Église.

A ce propos, voilà ce que l'on peut lire dans le Décret pour les Jacobites officialisé lors du Concile de Florence (1442) :

« Elle (La sainte Église romaine) croit fermement, professe et prêche qu' » aucun de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église catholique, non seulement païens mais encore juifs ou hérétiques et schismatiques ne peuvent devenir participants à la vie éternelle, mais iront « dans le feu éternel qui est préparé par le diable et ses anges » (Mt 25, 41) à moins qu'avant la fin de leur vie ils ne lui aient été agrégés » et que « personne ne peut être sauvé, si grandes que soient ses aumônes, même s'il verse son sang pour le nom du Christ, s'il n'est pas demeuré dans le sein et dans l'unité de l'Église catholique. » ³².

³² Décrets pour les Jacobites et les Arméniens, Concile de Florence 1492

*Selon la doctrine protestante, chaque individu serait
«prédestiné» par Dieu au Ciel ou à l'Enfer*

Ainsi donc, selon l'enseignement catholique, même les protestants n'échappent pas aux feux de l'enfer. Bien entendu, un protestant pourra toujours se retrancher derrière le fait qu'il est à l'abri de ce risque puisqu'il rejette ce dogme. Ce faisant, il pourra se croire tiré d'affaire. Pourtant, les choses ne sont pas aussi simples et voici pourquoi.

Peu de gens savent en effet, même parmi les fidèles protestants, que selon l'enseignement luthérien, l'homme serait prédestiné, affirmation que l'on garde soigneusement sous le boisseau car elle serait bien sûr assez mal reçue par le grand public et les fidèles de l'institution. C'est pourtant un fait indéniable qui n'a fait l'objet, jusqu'à ce jour, d'aucun reniement de la part de l'Église luthérienne.

En fait, cela signifie concrètement que la moitié de l'humanité est prédestinée au salut alors que l'autre est promise à la damnation éternelle, sans qu'il ne soit possible d'y rien changer puisque cela résulte d'une décision arbitraire de Dieu. Cet enseignement se révèle finalement encore plus pervers que celui de l'Église catholique.

Se tourner vers le protestantisme ne résout donc en

rien le dilemme dans lequel nous nous trouvons !

Ainsi, le dogme luthérien avance que Dieu aurait décidé bien avant notre naissance que nous irions au Ciel ou serions promis à l'enfer éternel ? Aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est pourtant bel et bien ce que prétend Luther.

On s'en doute, une telle théorie est peu susceptible de séduire, aussi l'Église protestante a-t-elle depuis aménagé une version moins radicale. Il ne s'agirait plus maintenant d'affirmer que Dieu aurait prédestiné chacun de nous au ciel ou à l'enfer, mais que cela pourrait être une possibilité. Si tel est le cas alors, en toute logique, cela signifie que nous n'avons pas besoin des services de l'Église ! Car enfin, si tout est déjà programmé et que rien ne puisse changer notre destinée, nous serions bien insensés de verser notre obole aux représentants d'une institution qui nous voue aux gémonies !

Une doctrine religieuse qui dénie à l'homme son libre arbitre, sape le principe sur lequel repose l'ordre démocratique

Toutefois, en un certain sens, cela pourrait en arranger quelques-uns. Un délinquant, par exemple, conduit au tribunal pour y répondre de ses actes, pourrait, après tout, avancer qu'il ne peut en être tenu pour responsable, Dieu ayant fait de lui un être malfaisant bien avant sa naissance. Serait-il juste, dans ces conditions de condamner cette personne ?

Quel pourrait être le point de vue d'un juge à ce sujet ?

Évidemment, s'il s'en tient strictement à la déontologie de sa profession, il ne peut que rejeter une telle objection. Mais, s'il s'avère être lui-même de confession protestante, il pourrait alors éprouver de sérieux problèmes de conscience.

Mais poursuivons notre raisonnement.

Si notre juge condamne quelqu'un que Dieu a voué à l'enfer éternel avant même sa naissance, il s'oppose alors à la volonté divine. Doit-il s'attendre lui aussi à rôtir dans les feux de l'enfer éternel ?

On voit bien ici combien ce paradoxe induit par l'enseignement protestant-luthérien sape tout ordre

juridique.

Un groupe confessionnel qui, sur le plan de l'éthique, rejette la capacité au libre-arbitre des individus et considère que ceux-ci ne disposent pas de la liberté de se décider pour le bien ou le mal, parce qu'ils sont prédestinés à l'un ou à l'autre, nie les fondements mêmes de l'ordre juridique dans la société et contredit ceux de la Constitution, qui, elle, reconnaît et affirme le droit de chacun à la liberté. L'enseignement de Luther est en totale opposition avec ces principes.

Comment un criminel dépourvu du libre arbitre, selon la doctrine luthérienne, peut-il être jugé et condamné comme s'il en disposait.

Comment le procureur pourrait-il requérir une condamnation contre cette personne sous prétexte qu'elle aurait dû agir autrement alors qu'en réalité, selon la doctrine luthérienne, elle en était dans l'incapacité.

On voit bien comment cela s'oppose aux valeurs démocratiques. En fait, l'ordre juridique induit par la notion de prédestination divine consiste à trier le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire les individus respectables et les personnes amoraux.

Comment ne pas se demander alors si cette vision des choses n'a pas profondément marqué la conscience du peuple allemand et contribué à façonner la volonté

purificatrice et exterminatrice des nazis. Tous ceux qui connaissent un tant soit peu l'histoire savent à quel point les dignitaires luthériens (et catholiques) allemands se sont compromis avec le régime hitlérien (le fait que des personnes « justes » de confession catholique ou luthérienne s'y soient opposées ne change rien à ce constat, puisque cela relève exclusivement de la conscience individuelle de ces individus).

On sait de quelle manière des enfants handicapés confiés à des instituts gérés par l'Église luthérienne ont été livrés à une mort affreuse. De nombreux ouvrages d'histoire émanant de diverses sources traitent de ce sujet et cette thèse y est largement développée et étayée par d'autres que nous.

Plus loin encore, le comportement intraitable d'un Luther ou d'un Calvin et leur aptitude à condamner à mort tout opposant à leur vision dichotomique du monde, entre bien et mal, n'a rien à envier à la brutalité de l'inquisition.

On le sait, dans le système judiciaire moderne, on ne peut condamner quelqu'un pour délit que dans la mesure où cette personne disposait de sa responsabilité pleine et entière au moment des faits. Un délinquant prédestiné à le devenir, privé de libre arbitre, peut-il être tenu pour responsable de ses actes et le juge qui le condamne malgré tout ne se rend-il pas lui-même coupable d'injustice.

Cela ne fait-il pas de ce dernier un bon candidat à

l'enfer, à moins que Luther ne vienne à son secours en faisant valoir que lui aussi était prédestiné à agir de la sorte et qu'il n'avait finalement pas la liberté de se comporter autrement.

Il s'agit là d'un cercle vicieux, totalement insensé, dans lequel des marionnettes de Dieu évoluent sans liberté. Quel Dieu est-ce donc que celui-là ? Sûrement pas celui dont parla Jésus, il y a 2000 ans. Dieu n'a jamais fait de Ses créatures des marionnettes. Au contraire en témoignage de son amour, il les a dotées du don le plus précieux qui soit, le libre arbitre, c'est-à-dire de la possibilité de décider librement, en toute occasion, ce qui inclut également celle de le rejeter et de nier son existence.

Chers lecteurs, comment souhaitez-vous être jugés ? Selon le droit catholique ou selon le droit protestant ? Si vous choisissez la première option, il vous faudra peut-être encourir la torture puisque celle-ci est légitime.

Quand il s'agit de sauver l'âme, les souffrances endurées par la chair pécheresse ne comptent pas. Rien ne doit être négligé pour permettre au pécheur de s'amender et à son âme de trouver le salut.

Si, par contre, vous choisissez la seconde option, vous échappez à la torture. En effet, selon le droit protestant celle-ci est parfaitement inutile puisqu'elle ne permet en rien à l'homme de s'améliorer. Il est bon ou mauvais, voué à l'enfer ou au paradis selon sa prédestination.

Et si aucune de ces solutions ne vous agréé, vous saurez pourquoi il est si important de rester vigilant et de se prémunir, aujourd'hui encore, contre l'influence du religieux sur le pouvoir politique et judiciaire.

La caste des prêtres cherche à influencer le pouvoir temporel et à kidnapper la démocratie

Selon l'Église catholique, l'Ancien Testament doit être éclairé par le Nouveau. Cette affirmation est beaucoup moins sibylline qu'elle n'y paraît. En effet, elle implique ni plus ni moins la négation de l'ordre juridique du monde, celui-ci n'étant plus nécessaire puisque, en dernier ressort, c'est le prêtre qui a toujours raison. C'est à l'Église catholique de définir ce qui est juste et ce qui ne l'est pas.

Selon la conception des rapports entre l'État et l'Église qui prévaut au sein des institutions catholique et protestante, l'État n'est finalement que l'exécuteur des basses œuvres de l'institution ecclésiastique, son bras séculier. Elles décident, il exécute.

Mais heureusement, il n'en est pas ainsi. C'est seulement contraintes et forcées que les deux institutions ont renoncé à gouverner les affaires du monde et nul doute que si nous n'y prenions garde, elles chercheraient à faire rentrer par la fenêtre ce que beaucoup d'hommes épris de liberté et de justice ont fait sortir par la porte.

« ...nous définissons que le Saint-Siège apostolique et le pontife romain détiennent le primat sur tout l'univers » enseigne l'Église, comme nous l'avons mentionné au chapitre 3.

Aux yeux de l'Église, la démocratie n'est qu'un pis aller et son véritable projet consiste à la soumettre à sa dictature.

Qui sait que l'Église catholique exige de ses ouailles une fidélité absolue en toute circonstance. En toute situation, dans les domaines tant privé que public, ils ont le devoir de faire prévaloir l'enseignement chrétien, c'est-à-dire en fait la dogmatique de l'Église, et de faire triompher son idéologie. Ainsi, dans la mesure où cette idéologie est de nature totalitaire et n'a rien de commun avec la démocratie, on est en droit de considérer ici qu'un système dictatorial cherche à mettre au pas la démocratie.

Certains objecteront sans doute que jusqu'à présent ces principes n'ont jamais été mis en œuvre. A cela, nous avons déjà répondu en partie un peu plus haut. Toutefois nos lecteurs seront sans doute intéressés de prendre connaissance des propos tenus par le cardinal Meissner.

Récemment, ce prélat a expressément demandé à la CDU³³ allemande de changer de dénomination et de ne plus se qualifier de chrétienne. Pourquoi cela ? En aucun cas parce que la CDU, tout comme l'Église catholique, n'ont rien à voir avec le Christ, mais parce que, nous citons ses propos :

« C'est nous qui décidons de ce qui est chrétien et de ce

³³ Union des Démocrates Chrétiens

qui ne l'est pas ! »

Et d'ajouter :

« Ce parti ne va pas dans le sens de mes conceptions strictement réactionnaires. »

Pour ce cardinal, les principes de l'Église n'ont donc pas seulement vocation à rester couchés sur du papier, mais surtout à être mis en pratique. A ceux qui en douteraient encore, nous ne saurions trop conseiller la lecture du livre de Gabriele de Würzburg :

« Découvrez la vérité – le pouvoir de l'Église et de l'État et la justice de Dieu. Un livre qui s'adresse aux esprits libres et critiques. » Dans ce livre seulement disponible en allemand pour le moment, il est décrit avec une concision et une clarté incroyables la manière dont ces mécanismes fonctionnent. En effet, la caste des prêtres tire les ficelles de l'État démocratique bien plus qu'on ne le croit.

Encore quelques mots

Lettres au Pape

Après l'élection du cardinal Ratzinger sur le trône de Pierre, un chrétien des origines lui écrivit une lettre circonstanciée. Cette dernière étant restée sans réponse durant de longues semaines, il en écrivit une seconde, à laquelle, jusqu'à ce jour, aucune réponse n'a été donnée non plus.

Vous pouvez lire ci-dessous le contenu de ces deux lettres.

✱

2 mai 2005

Très honoré Pape Benoît.

Veillez excuser ce titre qui ne correspond pas à l'étiquette en vigueur, mais il m'est difficile de m'adresser à un homme en le qualifiant de « Saint-Père » ou de « Votre Sainteté ». Ainsi, je ne m'adresse pas à vous ici en tant que responsable suprême de votre Église mais tout simplement en tant que frère en Christ.

Puis-je me permettre de vous rappeler que nous nous sommes déjà rencontrés dans des circonstances pour le moins critiques. En tant qu'archevêque de Munich et de Freising, vous aviez pris des mesures disciplinaires à

l'encontre d'un prêtre de campagne récalcitrant qui refusait de verser le denier de Saint-Pierre. Et c'est justement à mes services d'avocat que cet homme a fait appel, ayant recours à la justice pour éviter d'être suspendu de ses fonctions. Ce litige d'ordre canonique donna lieu à une rencontre et à un échange, que vous avez mené avec beaucoup de compréhension, débouchant sur un arrangement à l'amiable. Le prêtre en fut reconnaissant à son évêque et l'avocat impressionné par la disposition de ce dernier à la réconciliation. Compte tenu du foisonnement d'événements ayant parsemé votre vie depuis, il est peu probable que vous ayez souvenance de celui que je viens de relater tout comme vous n'aurez certainement pas entendu parler d'une émission diffusée sur la 1^{ère} chaîne de télévision italienne RAI UNO et intitulée « dieci minuti », au cours de laquelle un juriste allemand est venu présenter aux téléspectateurs un mouvement religieux se rattachant au courant du christianisme des origines.

Et oui, l'avocat munichois d'autrefois est entre temps devenu un humble chercheur de Dieu au sein d'une communauté du christianisme originel (tout au moins il l'espère) qui s'efforce de comprendre et de mettre en pratique au quotidien les enseignements de Jésus de Nazareth.

C'est en référence à cette tentative que je me permets de poser quelques questions au Pape nouvellement élu de l'Église catholique, apostolique et romaine. Cela semblera

peut-être prétentieux et impertinent, mais le Christ ne fait pas de différence entre grands et petits. Les questions se rapportant à la vie chrétienne n'ont pas à être débattues à huis clos, c'est pourquoi j'ai décidé d'écrire cette lettre sous la forme d'une lettre ouverte.

La première question que je souhaite vous adresser, vous l'avez vous-même soulevée au milieu des années 60, comme l'évêque de Limburg, Mgr Franz Kamphaus, l'a rapportée il y a peu dans le journal « Frankfurter Allgemeinen Zeitung ». En effet, à l'occasion d'une intervention à caractère théologique lors du concile Vatican II, vous avez rendu les participants attentifs au fait qu'il était dangereux que le pape se fasse appeler « Saint-Père », car cela est contraire aux paroles de Jésus (Math 23, 8-9) : *« Pour vous, ne vous faites pas appeler « Rabbi » ; car vous n'avez qu'un Maître, et tous vous êtes des frères. N'appellez personne votre « Père » sur la terre : car vous n'en avez qu'un, le Père céleste. »* Cela paraîtra peut-être un détail insignifiant aux yeux de certains, cependant, comme vous l'avez fait remarquer, ces paroles sont contraires à celles prononcées par Jésus. Par conséquent, la question qu'on est légitimement en droit de se poser est la suivante : A quel point le nouveau pape souhaite-t-il prendre la parole de Jésus au sérieux et renoncer alors à se faire appeler « Saint-Père » et à laisser les fidèles s'agenouiller devant lui ?

Ma deuxième question s'adresse à l'Église en tant qu'institution. Rappelons que, malgré son passé sanglant,

celle-ci se considère toujours comme seule capable d'apporter le salut aux hommes et continue de recruter ses fidèles dès le berceau et de les retenir, par la suite, avec des menaces d'ordre spirituel. Dans votre livre paru en 1968 « Einführung in das Christentum »³⁴, et qui a recueilli beaucoup de lecteurs depuis, vous écrivez que, face à l'histoire de l'Église, je cite « *nous pouvons comprendre l'effroyable vision de Dante, voyant la prostituée babylonienne assise dans le char de l'Église.* » (p. 244) L'Apocalypse de Jean nous place devant les conséquences qu'il convient de tirer face à Babylone, la prostituée : « *Sortez, ô mon peuple, quittez-la, de peur que, solidaires de ses fautes, vous n'ayez à pâtir de ses plaies !* » (Ap 18, 4) Pourtant, quelqu'un qui choisirait de suivre ce conseil serait immédiatement menacé de la damnation éternelle par l'Église.

Et celui qui cherchera à résoudre ce conflit qui oppose le salut en Christ et les maux de l'Église en se tournant vers la théologie, recevra pour le moins des réponses paradoxales : « Grâce au don du Seigneur, qui s'est livré sans plus se reprendre, l'Église est pour toujours la communauté sanctifiée par lui, celle en qui la sainteté du Seigneur est rendue présente au milieu des hommes. Mais c'est vraiment la sainteté du Seigneur qui y est présente et qui, dans un amour paradoxal, choisit sans se lasser, comme réceptacle de sa présence, les mains sales des

³⁴ En français, ce livre a pour titre « La foi chrétienne hier et aujourd'hui ». Les Éditions du Cerf, Paris 2005.

hommes. C'est une sainteté qui éclate et se manifeste comme sainteté du Christ au milieu du péché de l'Église... Ainsi, le visage paradoxal de l'Église, où le divin se présente si souvent dans des mains indignes... devient pour les croyants un signe du 'malgré tout' de l'amour de Dieu. » (p. 246)

Quant à moi, je ne suis pas spécialiste en théologie et c'est sans doute pourquoi je ne peux m'empêcher de ressentir tout cela comme un jeu de l'intellect dont on connaît l'aptitude pour modeler les choses à sa convenance : ainsi, par un tour de passe-passe «paradoxal» l'Église prend la place du «Seigneur» et conserve sa sainteté même si elle se détourne de Lui, puisqu'il « s'est livré sans plus se reprendre. » Ce qui vous permet de conclure, page 247 *« pour moi, cette sainteté si peu simple de l'Église a quelque chose d'infiniment consolant. »*

Très honoré pape Benoît, que penserait Jésus de tant de paradoxes ? Pourrait-il tolérer que votre Église prétende incarner le « Corps mystique du Christ » et que, en vertu du paradoxe de la « sainteté non-sainte », elle puisse s'en réclamer à travers l'histoire malgré les croisades, l'inquisition, la chasse aux sorcières et tous les actes sanguinaires qu'elle a pratiqués au cours des siècles. La devise « une fois sainte, toujours sainte » de l'Église, ne représente-t-elle pas un danger potentiel quant à ce que celle-ci nous réserve pour l'avenir ?

Dans votre livre, vous faites valoir que, je cite : *« il y a*

toujours de l'orgueil caché là où la critique de l'Église revêt cette dureté amère... jointe trop souvent à un vide spirituel... où la réalité propre de l'Église n'est plus perçue (que comme) un instrument politique, dont l'organisation apparaît pitoyable ou brutale, comme si la réalité propre de l'Église ne se situait pas au-delà de l'organisation, dans le réconfort de la parole et des sacrements... » (p. 247)

Comment pouvez-vous, compte tenu du caractère impérial et des structures de pouvoir dont votre Église s'est dotée par le passé tout autant qu'aujourd'hui, justifier devant Dieu vos ambitions spirituelles et prétendre annoncer aux hommes l'Évangile au nom de Jésus-Christ ?

Permettez-moi une audace, celle de me faire un instant l'avocat du Nazaréen pour vous poser encore quelques questions dérangeantes : Trouvez-vous compatible avec l'enseignement de Jésus le fait que l'Église continue à s'appropriier l'immense richesse acquise au cours des siècles passés, en grande partie au moyen de la tromperie et de la violence ? Ne serait-il pas temps d'utiliser cette fortune pour contribuer efficacement à réduire la faim et la misère dans le Tiers-Monde ?

Que vous conseillerait Jésus en l'occurrence ?

Que penserait le charpentier de Nazareth de la débauche de luxe dont le monde a été le témoin lors du décès de votre prédécesseur et de votre propre intronisation ? Les évangiles nous rapportent qu'à l'occasion Jésus ne refusait pas de participer à une fête,

comme il le fit lors des noces de Canaa. Mais, ce dont il est question ici c'est de faste et de luxe, d'or et de pourpre, déployés au nom de Jésus, alors que chaque jour, dans le monde, 40 000 enfants meurent de faim. Les observateurs avertis ont vu dans cette mise en scène une démonstration destinée à affirmer la puissance catholique dans le monde. Ainsi, ce spectacle médiatique forcené, digne du réalisateur Cecil B. De Mille, n'a laissé aucune place à la spiritualité et s'est plutôt transformé en une manifestation d'hystérie collective au cours de laquelle il fut rendu hommage au « représentant de Dieu sur Terre », comme à une idole, le Christ crucifié, mort sur la croix, seulement entouré de quelques fidèles, devenant ici un simple accessoire dans tout ce décorum. En passant, je m'autorise encore cette question : pourquoi continuez-vous à le représenter cloué sur la croix, alors qu'il est ressuscité depuis longtemps ?

S'il est éventuellement possible de passer sur certaines des nombreuses divergences existant entre le simple charpentier de Nazareth et l'opulente Église qui se réclame de lui, il ne saurait en être de même en ce qui concerne le désaveu autrement douloureux de Jésus par les dogmes centraux de l'Église. N'est-il pas accablant que beaucoup de chrétiens d'Église soient à ce point déconcertés quand on leur demande pourquoi le Christ s'est fait homme et pour quelle raison il est mort dans les conditions que l'on sait ?

Ceux qui, parmi eux, auront conservé quelques souvenirs de leurs cours de catéchisme pourront toujours

répondre que ce sacrifice était nécessaire pour réconcilier Dieu avec les hommes sans se rendre compte de la portée d'une telle réponse qui fait de Dieu un être abominable, tellement offensé par les hommes qu'Il exige d'eux un sacrifice humain, qui plus est, celui de son propre fils.

Une telle image de Dieu rebute beaucoup de gens et rend suspect Jésus de Nazareth.

Ce que j'avance, chacun peut le vérifier en parcourant le Catéchisme de l'Église catholique où l'on peut lire que « *La mort violente de Jésus n'a pas été le fruit du hasard dans un concours malheureux de circonstances. Elle appartient au mystère du dessein de Dieu...* » Il avait été livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu » (Ac 2, 23). » et que Jésus « ...accepte sa mort ... pour « porter lui-même nos fautes dans son corps sur le bois » (1 P 2, 24)... « Ce sacrifice du Christ est unique, il achève et dépasse tous les sacrifices (cf. He 10, 10). Il est d'abord un don de Dieu le Père lui-même : c'est le Père qui livre son Fils pour nous réconcilier avec lui (cf. 1 Jn 4, 10). »

Une telle interprétation des événements de la mort de Jésus sape en profondeur depuis des siècles la confiance des hommes envers Dieu et les empêche de comprendre quel fut vraiment le sens de la venue sur Terre de Jésus. En tant que théologien, vous avez vous-même parfaitement mesuré ce problème puisque, à la page 189 de votre livre, vous évoquez « la lumière sinistre » dans laquelle l'image

de Dieu est plongée par cet enseignement. C'est pourquoi vous essayez, avec une grande virtuosité théologique, de relativiser ces aspects en faisant appel à la notion de « satisfaction » telle que la définit Anselme de Canterbury (en fait on peut déjà faire remonter à Paul cette notion) et en faisant valoir que ces aspects ne trouvent pas confirmation dans les évangiles. Ainsi, pour vous, s'il est question du sang de la réconciliation dans l'Épître aux Hébreux, il ne faudrait pas comprendre cela « *comme un don matériel, comme un moyen d'expiation à mesurer de manière quantitative* », mais tout simplement comme « *la concrétisation de l'amour, dont il est dit qu'il va jusqu'à l'extrême.* » (p. 236)

Ceux qui croient en un Dieu aimant et prennent au sérieux le message de Jésus, ne peuvent pas considérer sa mort comme un holocauste de type païen, mais comme l'expression de sa fidélité absolue à la mission qui était la sienne et qui consistait à annoncer le royaume de Dieu à l'humanité et à œuvrer à l'avènement du Royaume de paix sur la Terre. Si l'Église partage cette conviction quant à la nature de la vraie mission de Jésus, pourquoi n'a-t-elle pas encore abandonné ce mythe païen du sacrifice dans son enseignement officiel ? Je vous rappelle que la dernière version du Catéchisme de l'Église catholique ne date que de 1992. Une Église qui aussi bien dans son catéchisme qu'à travers des milliers de textes de recueillement et de prières, invite à vénérer le Fils de Dieu comme un holocauste nécessaire, peut-elle encore sérieusement se réclamer de Lui ?

Par ailleurs, comment une Église peut-elle faire d'une formule religieuse comme « *Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde* » un mantra et en même temps menacer de la damnation éternelle tous ceux qui trébuchent dans la casuistique de son enseignement des péchés mortels ? Dans ma jeunesse, cela pouvait arriver si par exemple on lisait un livre mis à l'Index, si on embrassait une fille avec un peu trop de fougue ou si on ne se rendait pas plusieurs fois de suite à la messe du dimanche. Bien sûr, les choses ne se passent plus ainsi de nos jours, cependant une grande partie des chrétiens d'Église sont encore aujourd'hui, selon l'enseignement ecclésiastique, assez proches du gouffre qui mène à l'enfer éternel.

Je ne souhaite pas ici défendre une quelconque « dictature du relativisme », mais exprimer mon indignation au nom de Jésus et de son Père - qui est aussi le nôtre et nous aime infiniment -, quand sa bonté toute-puissante est offensée parce qu'on lui attribue à tort le projet de damner pour l'éternité une grande partie de l'humanité. Origène, grand théologien des premiers temps du christianisme, savait parfaitement qu'à la fin des temps tous les hommes retourneront à Dieu (« Apocatastase »). Cependant, lors du Concile de Constantinople, en 553, l'Église catholique rejeta l'enseignement d'Origène, non pour des raisons théologiques ou spirituelles sérieuses mais essentiellement parce que l'empereur Justinien, épris d'ordre, voulait étouffer dans l'œuf un différend religieux sur la préexistence de l'âme humaine et la rédemption par

le Christ de toutes les âmes et de tous les hommes, susceptible de mettre à mal l'unité de l'empire. C'est pourquoi il n'hésita pas à jeter l'anathème sur Origène et son enseignement et, par-là même, sur une partie essentielle du message du Christ. Ce faisant, l'Église d'État romaine rejeta la vision d'un Dieu-Père aimant qui ne damne personne et souhaite ramener dans la patrie éternelle toutes les âmes et tous les hommes, toute la création déchue. Dès lors, l'Église brandit une arme des plus efficaces : la menace de la damnation éternelle qu'elle employa avec succès au cours des 15 siècles qui suivirent. Elle a également servi de base à l'inquisition et aux croisades qui coutèrent la vie à des millions de personnes.

Comment une Église peut-elle se réclamer de Jésus de Nazareth alors que, sur une question aussi essentielle que celle-là, elle ne se réfère pas à lui mais à d'autres enseignements ? Très peu de catholiques savent par exemple que la profession de foi apostolique n'a jamais été écrite par des successeurs de Jésus au début du christianisme, pas même par des théologiens, mais qu'elle est l'œuvre de différents empereurs romains, Justinien étant l'un d'entre eux. Ce processus débuta en 325, au concile de Nicée, convoqué par l'empereur Constantin dans le but d'aplanir le premier grand conflit théologique de l'histoire chrétienne opposant Arius à Athanase. Il s'agissait de savoir si Jésus, le Christ, était lui-même Dieu (de même nature que Dieu) ou s'il était fils de Dieu (de nature similaire à Dieu). Ce n'est pas un pieux successeur du Christ, mais un empereur romain non-baptisé qui

décréta que le Christ était de même nature que Dieu et qui contribua grandement à décider du contenu de la profession de foi catholique encore valable de nos jours. Si Jésus a dit : « *Le Père et Moi sommes un* », il n'a jamais dit : « Je suis moi-même Dieu », comme on le prie chaque dimanche à l'Église depuis Constantin.

Vous savez mieux que moi que bien d'autres articles de foi sont nés de manière comparable : par exemple le dogme de la Trinité et celui faisant de l'Église la seule et unique dispensatrice du salut. Là encore, c'est un empereur romain, Théodose, qui, lors du concile de Constantinople en 381, décida par un acte d'autorité de la définition de ce dogme. Il convoqua le concile ainsi que l'un de ses juristes que l'on se dépêcha de baptiser à la va-vite. Immédiatement après, celui-ci fut ordonné prêtre et promu métropolitain. Affublé de ce titre, il put conduire les travaux du concile et formuler par écrit de manière juridiquement correcte le dogme de la trinité. Dans le même temps, l'Église fut déclarée « sainte » et « apostolique » et ses moyens pour obtenir la grâce furent proclamés instruments de salut de la nouvelle religion d'État. Les textes adoptés par Théodose et son juriste font aujourd'hui encore partie du credo de toutes les confessions chrétiennes. Pour autant cela n'a rien de chrétien, car le Christ ne l'a jamais souhaité. Cela est strictement d'origine catholique-romaine.

Vous pourriez m'objecter que cela ne me concerne en rien puisque je ne suis pas catholique et par conséquent

nullement obligé de croire en ce credo. Toutefois, cette objection ne sera pas valable tant que l'Église catholique continuera de prétendre qu'elle est la seule et unique représentante du christianisme et n'admettra pas qu'Église et christianisme sont deux choses bien distinctes.

J'en viens maintenant à la question névralgique du comportement de votre Église envers les chrétiens qui ne comptent pas parmi vos adhérents et qui veulent suivre le Christ de Dieu en dehors du système religieux ecclésiastique. Cette question se rapporte en quelque sorte à votre champ d'action de prédilection en tant qu'ancien préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, dans la succession de l'inquisition ecclésiastique. D'ailleurs, vous ne niez pas cette filiation, bien au contraire, puisqu'en mars 2005, vous avez déclaré ce qui suit sur les ondes de Radio Berlin-Brandenburg : « L'expression « Grand inquisiteur » est une expression marquée sur le plan historique. Mais quelque part, nous sommes dans cette continuité. » Quand on entend cela, on commence à s'interroger et on le fait davantage encore en entendant ce que vous dites ensuite puisque vous affirmez sans détour qu'il convient « cependant de dire » que l'inquisition était un véritable progrès pour son temps, car plus personne ne pouvait être condamné sans avoir subi au préalable un inquisitio, c'est-à-dire un interrogatoire. Tout en vous exprimant ainsi, il semble que vous aviez malgré tout conscience de la manière dont ces examens étaient effectués, à savoir au moyen de méthodes d'une violence inouïe, puisque vous avez pris la peine d'indiquer que « les

méthodes du passé étaient en partie critiquables.» En prenant connaissance du contenu de cette interview, on en viendrait presque à se demander si vos propos n'ont pas fait l'objet d'une manipulation ou d'une déformation technique tant on a du mal à y croire.

En tout cas, je me permets de vous demander jusqu'à quel point on peut regarder comme fiable la déclaration du Concile Vatican II sur la liberté de religion. La question ne se pose pas seulement parce que l'Église a attendu 1965 pour renoncer au droit et au « *devoir de réprimer les erreurs religieuses et morales* » (Pie XII) mais surtout parce que cette déclaration, à mettre en relation avec d'autres documents de l'Église, est elle-même motif à suspicion quand on y lit que « *l'enseignement catholique traditionnel concernant le devoir moral des hommes et de la société envers la vraie religion et l'unique Église du Christ reste intact.* »

En l'occurrence, l'Église ne s'est pas contentée de faire respecter le devoir auquel il est fait allusion sur le seul plan « moral » mais elle a aussi et toujours utilisé la loi à cet effet.

Dans ces conditions, vous comprendrez que l'on puisse s'inquiéter de voir figurer aujourd'hui encore parmi les documents officiels de l'Église, la lettre adressée à l'archevêque de Munich par le pape Pie IX dans laquelle il indique que l'Église « *doit méticuleusement écarter, extirper tout ce qui est contre la foi ou qui pourrait porter*

dommage au salut de l'âme. » Tant que ce document gardera force de loi au sein de l'Église catholique, le droit d'exclusivité que celle-ci s'est approprié en la matière, ne sera pas menacé. C'est ainsi que le psychologue et philosophe Karl Jaspers a dit un jour qu'en raison de ce droit, l'Église « *serait constamment prête à rallumer les bûchers pour les hérétiques.* » C'est pourquoi, un chrétien vivant sa foi en dehors de l'Église, ne pourra pas se contenter de déclarations de bonnes intentions en la matière. Au nom de Jésus et des droits de l'homme, il exigera que l'Église renonce une bonne fois pour toutes à ses dangereuses prétentions hégémoniques car elles portent en elles les germes de l'agressivité et de la violence. Vos déclarations en faveur de la réconciliation de toutes les familles du christianisme sont bien connues. Aujourd'hui, vous pouvez passer des déclarations aux actes et, d'un simple trait de plume papal, contribuer grandement à un rapprochement.

A cet égard, un nouvel « édit de tolérance » signé du Pape aurait de nombreux effets salutaires. Il contribuerait non seulement au rapprochement des différentes communautés religieuses, mais permettrait de surcroît qu'un courant d'Esprit Saint - qui, c'est bien connu, souffle là où Il veut et ne supporte pas longtemps l'étroitesse du carcan théologique dogmatique - s'engouffre dans l'Église et la régénère. Comment se peut-il que personne dans le milieu ecclésiastique n'ait encore remarqué que les dons de guérison et de prophétie, dont l'Évangile parle à plusieurs reprises, soufflaient dans les premières communautés

chrétiennes et que le courant prophétique, à quelque exception près, ne s'est jamais manifesté au sein de l'Église mais toujours extra muros, où il fut pourchassé par le feu et l'épée ?

Vous le savez, Karl Rahner lui-même a longuement traité de la possibilité de « révélations privées », *privées* signifiant ici qu'elles ne se manifestent pas au sein de l'Église car celle-ci fait peu de cas des révélations données par le monde divin. Ce faisant, l'Église fait valoir, ici aussi, un droit à l'exclusivité qu'elle exerce dans ce cas, non seulement envers les hommes mais également envers l'Esprit de Dieu. Peut-on sérieusement imaginer que Dieu se soit tu pendant deux mille ans alors qu'Il s'est révélé de tout temps par la parole prophétique ?

Nombreux sont ceux qui sont convaincus qu'aujourd'hui à nouveau un prophète - en fait, il s'agit d'une prophétesse - vit parmi nous et qu'à travers elle une œuvre de révélation divine et une communauté mondiale dans l'esprit du christianisme des origines ont vu le jour. J'invite les personnes incrédules à parcourir votre livre, cité ici à plusieurs reprises. Au chapitre « doute et foi » vous décrivez, en reprenant la parabole du clown et du cirque en feu de Kierkegaard, la situation du croyant qui alarme les pompiers sans que ceux-ci le prennent au sérieux car il est vêtu en habit de clown. Dans votre texte, le clown symbolise le théologien. Il suffirait de remplacer le terme « théologien » par le mot « prophète » pour que vos paroles : « ...de la pesante impossibilité de rompre les

modèles de pensées et d'expression » (page 18) prennent une nouvelle dimension et deviennent très actuelles. Les « villageois inconscients » que rencontre le clown dans la parabole de Kierkegaard symboliseraient alors les pratiquants inconscients face au prophète. Dans le « dilemme de la foi », sa révélation n'aurait pas moins de force que le dogme des théologiens car, comme vous le dites très justement, « ...même si l'incrédulité a l'impression de se voir confirmée, il lui reste un étrange sentiment de 'c'est peut-être vrai malgré tout'. Le 'peut-être' est le motif d'une inévitable réflexion... Le croyant et l'incrédule ont chacun, à leur manière, part au doute et à la foi lorsqu'ils ne se cachent ni devant eux-mêmes, ni devant la vérité de leur Être. Aucun d'eux ne peut échapper totalement ni au doute ni à la foi. » (page 23 f)

Lorsqu'ils ont été confrontés à un prophète, les hommes ont toujours dû faire face à ce dilemme en matière de foi. De tout temps, ils réagirent par le rejet, et parmi eux, les prêtres plus que tout autre. Ceux-ci sont détenteurs de la tradition alors que les prophètes apportent la révolution. C'est une raison suffisante pour que les seconds aient toujours été suspects aux yeux des premiers. Et il en fut ainsi également lorsque le Fils de Dieu lui-même vint sur la Terre et plus tard lorsque des hommes et des femmes éclairés, mystiques et visionnaires menacèrent, par leur existence même, d'ébranler le système dogmatique figé de l'Église. Leur sort fut bien souvent comparable à celui du Christ ressuscité tel que le

décrit Fedor Dostoïevski dans la légende du « Grand Inquisiteur » extraite des «Frères Karamazov». Voilà ce que le prince de l'Église lui susurre à l'oreille :

« Nous avons corrigé ton œuvre en la fondant sur le miracle, le mystère et l'autorité. Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau... Pourquoi donc venir entraver notre œuvre ?... Nous ne sommes pas avec toi mais avec lui, depuis longtemps déjà. Il y a juste huit siècles que nous avons reçu de lui ce dernier don que tu repoussas avec indignation, lorsqu'il te montrait tous les royaumes de la terre ; nous avons accepté Rome et le glaive de César, et nous nous sommes déclarés les seuls rois de la terre... » (p. 358)³⁵

Un tel scénario pourrait à coup sûr se répéter de nos jours si un prophète nouveau venait à cheminer sur la Terre, à l'écart de l'institution ecclésiastique et de sa cohorte de rites et de dogmes, seulement désireux d'en revenir aux sources de l'enseignement de Jésus. Serait-il pris au sérieux par le Pape ou traité comme l'est le Christ dans la nouvelle de Dostoïevski ? A moins qu'il ne soit exposé à la risée générale, comme le clown dans la parabole de Kierkegaard qu'on refuse d'écouter par bêtise et ignorance, alors qu'il serait encore possible de sauver le chapiteau.

³⁵ Dostoïevski « Les Frères Karamazov » Éditions Gallimard, folio classique.

Une personne ouverte intellectuellement, ne rejettera pas d'emblée la possibilité que le monde spirituel divin puisse adresser aux hommes de notre époque de tels messages d'avertissement. Tout en conservant son scepticisme éventuel, elle examinera une telle hypothèse de façon rationnelle, partant du principe que le fait d'en nier l'éventualité à priori lui ferait prendre le risque de passer à côté de la vérité. Si ses recherches restent infructueuses, elle n'aura fait que perdre un peu de temps et d'énergie. Par contre, si ses observations la conduisent à vérifier la pertinence de la prophétie en question, elle aura, par son comportement, évité de passer à côté d'un danger.

Aussi, je me permets de vous adresser la reproduction d'un des messages d'avertissement qui nous ont été communiqués à notre époque par la parole prophétique et je joins également à cette lettre une brochure intitulée « les grands enseignements cosmiques de Jésus de Nazareth à Ses apôtres et disciples qui pouvaient les saisir ». Il ne s'agit en fait que d'un court extrait d'une grande œuvre de révélation, dans laquelle on trouvera des explications uniques sur l'origine et la naissance de la Terre et sur l'apparition de la vie sur notre planète, sur les interactions entre l'esprit et la matière, le corps et l'âme, la santé et la maladie. De plus il y est révélé beaucoup de choses ignorées jusqu'alors sur la vie et l'enseignement du Nazaréen. C'est l'Esprit de Dieu lui-même qui rectifie les erreurs véhiculées sur Jésus de Nazareth et qui révèle ce qui nous a été caché jusqu'ici. Il nous parle également de

l'amour de Jésus pour les animaux. De plus, ses révélations apportent des réponses aux questions que chacun de nous se pose sur le sens et le but de la vie sur Terre, sur la signification véritable de l'acte de rédemption de Jésus, sur la loi des semailles et des récoltes, sur la vie de l'âme après la mort du corps, sur le futur de l'humanité, sur le Royaume de paix en devenir, et sur bien d'autres choses encore.

J'ignore si cette lettre parviendra jusqu'à vous. Si Dieu le veut, il en sera ainsi. Vous pourrez alors apprécier par vous-même l'intérêt éventuel de mes questions ainsi que la considération de ce qu'il convient d'accorder à l'hypothèse que le monde divin puisse s'exprimer à notre époque, comme il le fit par le passé.

Concernant les aspects soulevés par ma lettre ainsi que pour toutes les autres décisions importantes que vous aurez à prendre au long de votre pontificat et de votre vie, je vous souhaite, la bénédiction de Dieu et la conduite du Christ.

C'est dans cet esprit que je vous salue en tant que votre frère en Christ.

*

19 juillet 2005

Très cher Pape Benoît,

Permettez-moi de revenir sur la lettre détaillée que je vous ai adressée le 02 mai 2005.

J'ignore pour quelle raison celle-ci est restée sans réponse jusqu'à ce jour. Je ne pense pas que cela soit imputable à une mauvaise organisation ou à un manque de temps et de moyens de votre secrétariat d'État puisque dernièrement encore, celui-ci a trouvé le temps d'adresser les sincères remerciements du Vatican aux fabricants et distributeurs d'ours en peluche à votre effigie, comme la presse s'en est fait l'écho. Le pape représenté sous la forme d'un ours en peluche, « précieuse peluche de mohair bouclée blanche, au remplissage classique à la fibre et à l'habillement coûteux. », c'est certes beaucoup plus agréable et sympathique que les questions critiques posées par un chrétien qui s'interroge sur les contradictions entre l'enseignement de l'Église et celui de Jésus.

Ma lettre est sans doute passée directement de son enveloppe décachetée à la corbeille à papier d'un prélat zélé à moins qu'ayant franchi cet obstacle, elle ait été considérée comme un crime de lèse-majesté dans des cercles plus élevés. Par mesure de précaution, j'en joins ici une copie. Parallèlement, je l'adresserai également à

quelques cardinaux allemands et italiens qui porteront peut-être plus d'attention à mes questions. Une chose est sûre, je donnerai à cette correspondance un prolongement sur Internet car il s'agit de questions d'intérêt général. En effet, l'Église dont vous êtes l'autorité suprême se réclame du Christ et beaucoup de personnes pensent qu'elle le fait de façon abusive. A l'issue de vos cent premiers jours de pontificat, vous avez déjà clairement signifié que vous n'étiez aucunement disposé à replacer votre Église dans la filiation de Jésus de Nazareth, ne serait-ce que de façon progressive.

La rapidité avec laquelle vous affirmez vouloir canoniser votre prédécesseur semble le confirmer. En tant que théologien, et donc en tant que personne versée dans l'histoire, vous savez mieux que moi que le culte des saints et des reliques n'a absolument rien à voir avec Jésus, le Christ, mais qu'il a pour origine d'anciens cultes de mystères païens, repris plus tard à son compte par l'Église. Ainsi en est-il du culte catholique des reliques consistant à vénérer les ossements de personnes disparues et à les utiliser pour des « guérisons miraculeuses ». Selon la Bible, Un seul est saint, le « Seigneur des légions célestes » (Isaïe). Le culte des personnes qui s'exerce dans le cadre de la vénération des saints par l'Église catholique romaine est donc un acte sacrilège. Il l'est d'autant plus lorsqu'on examine en détail la liste des personnes canonisées ou vénérées comme telles. Ainsi en est-il par exemple de l'empereur Constantin qui décima sa propre famille ou de Bernard de Clairvaux qui appela aux croisades et donc au

meurtre et de beaucoup d'autres qui, en raison de leurs actes cruels au service de l'Église ont reçu « les honneurs de l'Autel.»

Non content de faire accélérer un processus de canonisation dont on est en droit de nier le caractère véritablement chrétien, vous intensifiez également la pratique de l'exorcisme. En effet, si l'on en croit l'agence de presse catholique, l'université catholique Regina Apostolorum de Rome propose désormais des cours d'exorcisme. Selon cette école, la « fascination du diable » serait en marche, justifiant ainsi cette offre inhabituelle. Alors que certains rites propres au culte des saints peuvent prêter à sourire, il en va tout autrement dans le cas de l'exorcisme. Vous avez sans doute été informé du fait que cette pratique a coûté la vie à plusieurs personnes, il n'y a pas si longtemps encore, et qu'elle a laissé à d'autres de graves séquelles physiques et morales. La pratique de l'exorcisme n'est pas sans rappeler les cérémonies du vaudou africain au cours desquelles il est fait appel aux forces astrales. Permettez-moi de vous demander dans quel univers évolue le Vatican ? Le fait que depuis le Moyen-âge, la plupart des gens ait appris à accepter les agissements de l'Église ou à s'en désintéresser totalement, conduit l'opinion à se taire alors qu'un cri d'indignation devrait au contraire s'élever lorsqu'une personne comme le Pape encourage, au XXI^e siècle, des pratiques assimilables à de la magie et susceptibles de mettre en péril la vie de certaines personnes ou tout au moins de porter atteinte à leur intégrité psychique. Si la magie grandit, faut-il en

déduire que la spiritualité décroît ? Un psychologue pourrait faire remarquer que plus un sujet refoule sa part d'ombre, plus le diable a d'emprise sur lui.

L'une des nombreuses déclarations que vous avez faites depuis le début de votre pontificat est extrêmement instructive à cet égard. Vous déclarez en effet que : les « pseudo-couples de personnes du même sexe », tout comme les « couples non-mariés » et les « couples d'occasion » sont une manifestation de la banalisation du corps humain. Pourtant, dans le même temps, le cardinal allemand Lehmann s'exprimant sur une chaîne de télévision allemande, encourage le don d'organes, conformément aux conceptions actuelles de l'Église. Dans ces conditions, permettez-moi cette question : qu'est-ce qui favorise le plus la banalisation du corps humain ? Est-ce le fait que deux personnes choisissent de vivre ensemble, sans la bénédiction de l'Église ou n'est-ce pas plutôt l'utilisation de personnes mourantes comme réserves de pièces détachées ?

Je ne voudrais pas me montrer insolent, mais je ne peux m'empêcher de penser que vous devriez faire preuve d'une plus grande retenue dans vos jugements sur la banalisation du corps humain, compte tenu des révélations toujours plus nombreuses sur les dérives pédophiles au sein de l'Église catholique ou de la banalisation de la sexualité dans les séminaires de formation des prêtres comme dans le cas de St-Pölten, en Allemagne.

Si vous preniez la peine de me répondre, je ne doute pas que vous me diriez que l'Église désapprouve de tels faits. Et c'est en effet le cas... en paroles. Pourtant, vous-même, cher Pape Benoît, vous êtes soupçonné d'avoir soustrait systématiquement à la justice des personnes sur qui pèsent de tels reproches. Au mois d'avril 2005, est paru dans la presse britannique un article ayant pour titre « Pope`obstructed` Sex abuse inquiry » (le Pape empêche une enquête sur des abus sexuels). Selon son auteur, dans le cadre de vos fonctions comme préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, vous auriez adressé une missive secrète à chaque évêque catholique pour leur ordonner la mise sous scellé de toutes les enquêtes pour pédophilie au sein de l'Église. Selon le droit allemand, il s'agit ni plus ni moins d'une incitation d'entrave à la justice (conf. § 258 StGB). Si vous n'étiez pas Pape, et à ce titre chef d'État, vous pourriez, lors de votre prochain séjour en Allemagne, faire l'objet d'une instruction judiciaire engagée par le ministère public.

Il est probable que mes propos vont indisposer les membres de votre secrétariat et que ma lettre risque fort de rejoindre une corbeille à papier, si ce n'est déjà fait. Pourtant, n'en déplaise à quiconque, je n'ai fait que rappeler la loi. Et si l'article publié par l'« Observer » et le « Guardian » est entaché de fautes, d'erreurs ou de mensonges, pourquoi le Vatican ne les a-t-il pas démentis ?

Par ailleurs, que répondez-vous aux 80 prêtres catalans qui, dans une lettre ouverte, réclament votre

démission ? Cette lettre a été publiée dans le journal La Vanguardia de Barcelone, le 20 juin 2005, Ses auteurs, soutenus par plusieurs forum de prêtres du sud et du nord de la Catalogne, réclament parallèlement la réhabilitation de tous les théologiens qu'en tant que responsable de la Congrégation pour la doctrine de la foi, vous avez privés de leur droit à la parole au sein de l'Église. Les auteurs de cette lettre ouverte expliquent leur démarche par le désir de voir l'Église en revenir à l'esprit de l'Évangile. C'est également pourquoi ils condamnent le « spectacle fait autour de la mort de Jean-Paul II et de votre élection. » Selon eux, cela n'est « ni chrétien, ni constructif ». » Par ailleurs, ils considèrent la présence de chefs d'État dont certains soutiennent le recours à la guerre et à la dictature ou portent une lourde responsabilité dans le développement de la famine dans leur pays, comme incompatible avec Jésus de Nazareth, pas plus que la débauche de luxe déployée par les autorités ecclésiastiques à cette occasion. » Pour finir, les auteurs de cette initiative vous demandent de ne plus vous faire appeler « Saint-Père, Pontifex Maximus et sa Sainteté. »

Les prêtres qui s'adressent à vous de la sorte ne sont pas des opposants à l'Église, mais considèrent qu'ils ont un devoir moral envers le Nazaréen. Qu'aurait pensé Jésus de cette lettre ? Comment le Ressuscité verrait-il toute cette affaire ? Vous considérant comme le représentant du Christ et de Dieu sur la Terre, la réponse que vous allez donner à ces prêtres sera particulièrement importante. Pour notre part, nous pensons que vous devriez approuver

la démarche de ces amis du Christ. Si vous ne le faisiez pas ou si vous considériez cette requête que vous adressent vos frères comme une insubordination, vous agiriez alors en adversaire de Dieu, bien qu'immédiatement après votre élection, vous ayez déclaré vouloir vous comporter en « humble serviteur dans la vigne du Seigneur. » Il est vrai qu'il est sans doute difficile à quelqu'un qui se fait appeler Pontifex Maximus et Saint-Père de ne pas perdre contact avec la réalité. Et quand, de surcroît, cette personne prétend s'exprimer au nom du Christ, elle expose son âme à d'extrêmes tensions schizophréniques.

Les cent premiers jours de votre pontificat ont déjà mis en évidence de tels symptômes schizophrènes.

C'est particulièrement vrai en ce qui concerne l'appel que vous avez lancé suite aux actes terroristes de Londres. Ainsi, « au nom de Dieu », vous avez appelé les terroristes à la paix. Pour ne pas s'étrangler d'indignation face à une telle démarche, il faut vraiment ne pas connaître l'histoire. Êtes-vous à ce point ignorant du passé pour ne pas savoir que c'est précisément par la formule « au nom de Dieu », que l'un de vos prédécesseur, le pape Urbain II, a inauguré la première croisade contre le monde islamique, promettant à chaque croisé tombé « au combat contre les païens », le pardon de tous ses péchés.

Les termes utilisés par votre prédécesseur, il y a 900 ans, ressemblent presque mot pour mot à ceux formulés par les fondamentalistes musulmans dans leur appel au

Djihad. Ainsi, il semble bien que les abominations perpétrées par des chrétiens à l'encontre du monde musulman, à cette époque et au cours des siècles qui suivirent, ne soient pas tombées dans l'oubli. Les dirigeants d'Al-Quaida rappellent souvent la cruauté des chrétiens qui, à Jérusalem, assassinèrent, pillèrent, avant d'aller s'agenouiller devant la tombe du Rédempteur. Déjà à cette époque, les méfaits de votre Église empoisonnaient l'histoire du monde. Votre prédécesseur, Jean-paul II, ne s'en est pas sérieusement excusé, lui qui s'est lavé de cette faute sur le dos de quelques chrétiens dévoyés. L'énergie satanique émise à cette époque par l'Église contre le monde musulman se retourne aujourd'hui contre l'Occident tout entier. Bien entendu, cela ne justifie en rien les actes abominables commis à New-York, Madrid, Londres ou ailleurs, mais il est proprement insupportable et scandaleux que ce soit précisément le représentant de l'organisation qui porte la plus grande part de responsabilité dans le cours sanguinaire de l'histoire du monde, qui adresse un appel à l'Orient, agissant comme un pyromane aux yeux de ceux pour qui les attentats-suicides sont une réaction face aux humiliations incessantes que l'Occident chrétien leur a fait subir.

N'aurait-il pas été politiquement plus avisé et cela ne serait-il pas depuis longtemps un devoir, d'un point de vue éthique, que le nouveau pape saisisse ces événements comme une occasion d'adresser au monde musulman des excuses sincères pour les nombreuses meurtrissures que l'Occident chrétien lui a infligées. Il aurait pu, par la même

occasion, s'engager à venir en aide aux victimes de la misère matérielle en mettant à leur disposition une partie des immenses richesses de l'Église. En l'occurrence, il ne s'agirait que d'un juste retour des choses puisqu'une grande partie de ces richesses provient directement ou indirectement de vols et de pillages commis dans le monde entier. Il aurait également pu sommer le président américain et le premier ministre britannique de tout mettre en œuvre pour faire cesser immédiatement les actes de discrimination religieuse et de torture commis à l'encontre de prisonniers musulmans détenus dans des conditions arbitraires. Alors seulement, l'appel du pape à la paix au Moyen et au Proche-Orient ne serait pas ressenti comme une provocation des descendants de croisés. Lorsque le pape se place sur le devant de la scène, comme vous venez de le faire, nourrissant secrètement sans doute l'illusion de peser encore sur les affaires du monde, alors cela ne concerne pas seulement les catholiques mais l'ensemble de nos contemporains, car nous sommes tous menacés par la rage haineuse des terroristes poussés à la provocation par les initiatives inconsidérées du Vatican, même si, cela va de soi, les attentats barbares d'aujourd'hui ne sauraient être justifiés par les crimes et les humiliations d'hier.

De fait, vos actes et vos paroles n'ont pas seulement des conséquences pour les catholiques. En effet, quand le pape s'exprime au nom de la chrétienté, tous ceux qui se reconnaissent en Jésus, le Christ, sont également concernés – même s'ils évoluent hors des institutions

ecclésiastiques – et ressentent combien ce que prêche l'Église et la façon dont elle se comporte ont peu à voir avec Lui. C'est pourquoi je m'autorise à m'adresser ainsi publiquement à vous. Et je le ferai de nouveau à l'avenir, même si ma lettre devait ne pas vous parvenir ou rester ignorée.

C'est à vous de décider si, du haut de votre sainteté et de votre infaillibilité papale, vous choisissez d'éviter les questions gênantes et préférez limiter votre communication avec le monde extérieur à des dialogues diplomatiques sans conséquences. Quand le ministre des finances allemand reçoit votre bénédiction à l'occasion de l'édition d'un timbre à votre effigie, il ne vous entretient certainement pas des subventions de plusieurs milliards que l'État allemand verse à votre Église et auxquelles il ne pourra bientôt presque plus faire face. Mais qu'un contribuable moyen comme moi vous fasse remarquer que les Allemands ne peuvent plus continuer à payer des impôts servant à subventionner la bureaucratie d'une Église que les croyants désertent en masse, cela ne mérite que mépris et ignorance. Lorsqu'en août vous irez vous faire acclamer par la jeunesse lors de prochaines JMJ, vous ne risquerez pas de voir un doigt catholique se lever pour vous demander pourquoi l'Église protège inconditionnellement la vie avant la naissance mais permet qu'elle soit détruite dans le cadre de ce que vous appelez la « guerre juste » ou encore pourquoi vous interdisez l'usage des préservatifs alors que cela a de graves conséquences dans le Tiers-Monde sur le plan de la faim, de la

propagation du sida et donc de la mort de beaucoup d'hommes et de femmes.

C'est pourquoi, un citoyen comme moi qui se sent relié à Jésus de Nazareth est en droit de vous poser ce genre de questions.

Je vous salue en Christ jusqu'à la prochaine fois.

Christian Sailer

1^{ère} édition en français : juin 2006

© Editions Gabriele-Verlag Das Wort GmbH
Max-Braun-Straße 2,
97828 Marktheidenfeld, Allemagne

Internet: www.la-parole.com
e-mail: info@la-parole.com

Traduit de l'allemand

Titre original :

*„Nur für kluge Köpfe und gute Analytiker.
Wer sitzt auf dem Stuhl Petri?“*

Pour toute question se rapportant au sens,
l'édition allemande fait référence

Photos : archives privées

Tous droits réservés

ISBN: 3-89201-227-X